MÉMOIRES

SUR

LES MALADIES CHRONIQUES,

LES

ÉVACUATIONS SANGUINES

ET L'ACUPUNCTURE.

MÉMOIRES

SUR

LES MALADIES CHRONIQUES,

LES

ÉVACUATIONS SANGUINES

ET L'ACUPUNCTURE;

PAR L. V. J. BERLIOZ,
Docteur-Médecin à la Côte Saint-André.



A PARIS,

Chez CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins, nº 17.

1816.

AVERTISSEMENT.

Ce Mémoire n'est point tel qu'il a été adressé en 1810 à la Société de Médecine de Montpellier, qui lui accorda une honorable distinction. L'auteur, en conservant les bases de son premier travail, a changé dans plusieurs endroits la distribution des matières, retranché, retouché beaucoup d'articles, et il en a ajouté un très-grand nombre d'autres; ce qui rend son ouvrage presque entièrement neuf.

Les Maladies chroniques sont un des sujets les plus importans qui puissent être offerts à la méditation des Médecins; elles composent au moins le tiers des maladies dont l'espèce humaine est affligée; et la connaissance de leur caractère, des crises qui les terminent, ainsi que des causes qui en retardent la solution, est indispensable pour en diriger le traitement d'une manière rationnelle. D'ailleurs, le caractère des Maladies chroniques étant connu, les différences qui existent entre les phénomènes qui le constituent, et ceux des Maladies aiguës, se trouvent établies; et la méthode thérapeutique convenable aux unes et aux autres est facile à apercevoir.

Ce premier point du problème n'était pas le plus aisé à résoudre; mais en y parvenant, on était sur la voie pour trouver la réponse aux autres questions proposées.

L'Auteur de ce Mémoire est entré en lice; il s'agit maintenant de décider s'il a atteint le but; si, en émettant une opinion nouvelle, il ne s'est point fait illusion sur les preuves qu'il admet à l'appui, et si, en cherchant la vérité, il n'a point rencontré l'erreur. La solution de cet autre problème est soumise à la sagacité de tous les disciples d'Esculape. Il recevra leurs applaudisemens avec la satisfaction que tout homme de bien doit éprouver en acquérant la certitude d'avoir servi l'humanité : quant à la critique, il ne peut en éprouver d'autre chagrin que de se voir convaincu d'avoir perdu son temps, et de l'avoir fait perdre aux autres.



MÉMOIRE

SUR

LES MALADIES CHRONIQUES.

QUESTIONS PROPOSÉES PAR LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER :

» *Quel est le caractère distinctif des Maladies Chroniques ?*

» *De quelles solutions critiques ces Maladies sont-elles susceptibles ?*

» *Quelle est la cause générale de la lenteur et de la difficulté de leur terminaison ?*

» *Et par quels moyens, soit diététiques, soit médicinaux, peut-on en abréger la durée, ou en assurer la solution ?* »

Caractère des Maladies chroniques.

I.

Le corps de l'homme est un assemblage merveilleux de formes variées, de tissus et de fluides, de densité diverse, ainsi que de molécules de matière, hors du domaine des lois

physiques et chimiques. Cet assemblage admirable d'élémens empruntés à la nature morte, a été doué de propriétés particulières en recevant la vie. Toutes les parties qui le composent se prêtent un mutuel secours ; une force nommée *sympathie*, enchaîne chaque fonction à une autre, et fait ressentir à l'organisation entière les altérations éprouvées par les tissus naturellement sensibles, ou qui le deviennent accidentellement. Bien plus, l'esprit reçoit des lois de la matière, et l'homme à qui le Créateur communiqua un rayon de son intelligence, peut être privé de sa raison, et détourné des voies de la sagesse, suivant l'effet des diverses lésions corporelles; mais le physique est à son tour sous l'influence du moral, et les maladies du corps, sympathiques des affections de l'âme, ne sont ni les moins nombreuses ni les moins cruelles.

L'observation du rapport mutuel qui lie toutes les parties de l'organisation animale, est une source intarissable d'inductions utiles à la théorie et à la pratique de la médecine. Dans l'étude de l'homme sain, comme dans celle de l'homme malade, de l'homme physique et de l'homme moral, la connaissance des lois que suit la sympathie, facilite la recherche des causes secondaires de quelques phéno-

mènes vitaux, et nous donne des moyens pour les reproduire. Ses effets, infiniment variés, se présentent tantôt avec un appareil terrible d'accidens multipliés, dont l'intensité s'accroît d'un instant à l'autre; tantôt avec l'excitation d'un organe seulement : elle se développe avec énergie chez tel individu, elle est languissante chez tel autre; ici le climat lui donne de l'activité; là, il la ralentit. Je vais entrer dans quelques détails sur les différentes modifications de la sympathie, c'est un sujet qui me paraît devoir être approfondi, pour parvenir à la solution du problème proposé.

II.

(*A.*) L'expérience et l'observation nous apprennent que dans plusieurs tissus, la sensibilité de relation ne peut se manifester qu'au bout d'un temps plus ou moins long. Un os mis a découvert, ne fait éprouver aucune douleur pendant plusieurs jours; il ne devient sensible qu'après s'être ramolli; les cartilages ne développent également qu'une sensibilité tardive; et ce retard dans la perception des mouvemens irritatifs, annonce ordinairement une lenteur dans les mouvemens sympathiques.

En général, les organes sont susceptibles des

impressions qui modifient la sensibilité, et la sympathie, relativement à leur sensibilité actuelle ; et cette propriété vitale, est toujours plus ou moins active suivant l'importance des fonctions qu'ils ont à remplir.

Ceux qui sont liés par une communauté d'opérations avec tel ou tel autre, communiquent d'abord l'irritation à leurs associés ; ceux-ci à d'autres encore, qui constituent une seconde série de mouvemens liés ensemble, et ainsi par gradation à un plus grand nombre d'organes selon la sensibilité naturelle ou accidentelle de chacun. Le cerveau enflammé, fait participer les organes digestifs à son affection, successivement les systèmes sanguins et musculaires, et leurs annexes dans l'ordre déterminé par les circonstances.

III.

Lorsqu'une longue habitude d'excitation a existé dans un organe, mais non au point de réveiller la sympathie générale, cette propriété vitale devient affaiblie ; et le tissu longtemps stimulé peut devenir gravement malade, sans que le reste de l'organisation éprouve un trouble très-apparent. La nutrition du cerveau, sa texture même subissent des altérations ; chez les gens de lettres, les ivrognes, ou ceux

qui abusent de l'opium ; et ils succombent à de pareilles affections, les fonctions des autres organes étant demeurées intactes, ou n'ayant éprouvé de désordre que peu de jours avant la mort. Les hommes adonnés au vice de la gourmandise ou de la gloutonnerie produisent, par leurs excès journaliers, une irritation continuelle des organes digestifs, et périssent par l'effet de différentes maladies chroniques, qui durant leur cours n'ont affecté les grands systèmes de l'économie que par défaut de nutrition, rarement en excitant la sensibilité de manière à produire une affection aiguë.

De même après une fièvre très-intense, si l'irritation locale vient à être diminuée au point que la sympathie générale ne puisse plus être excitée par elle, le plus grand nombre des symptômes disparaît, et la maladie s'isole en quelque manière. Quoiqu'un ou plusieurs organes soient encore gravement affectés, les fonctions de ceux qui l'avaient été si énergiquement reviennent à l'état naturel, ou s'exécutent avec plus de facilité. Cela se remarque tous les jours dans les inflammations du poumon ou du foie, qui se terminent par suppuration ou endurcissement de leur parenchyme.

IV.

Le non usage des forces, en suspendant l'exercice des fonctions ou en le retardant, relâche aussi d'une autre manière le lien qui les unit. Les organes non exercés tombent dans l'atonie, les forces vitales les abandonnent pour se concentrer quelqu'autre part. Ainsi un long repos affaiblit les muscles des extrémités, et produit un énorme accroissement de sécrétion graisseuse : l'abstinence trop sévère des alimens exalte l'imagination et cause le délire : l'habitation dans des lieux bas privés de la portion d'air respirable nécessaire, étiole les individus, et fait affluer les liquides vers le foie et les glandes du mésentère.

Mais les forces en ce cas sont en réserve, et non épuisées, un stimulus inusité pour l'individu produit bientôt un état d'excitation générale, dont les effets sont par fois effrayans. Un bruit fort, une lumière vive, une émotion de l'âme soudaine, causent des convulsions terribles aux individus habitués à une vie trop oisive et trop sédentaire.

En cette circonstance, si l'irritation est assez violente pour se communiquer à toute l'économie, il survient une maladie aiguë à laquelle le malade risque beaucoup de suc-

tomber. L'irritation devient alors semblable à l'étincelle qui jaillit du caillou frappé par le choc de l'acier : le feu ne s'attache d'abord qu'aux substances les plus combustibles ; mais à mesure que de nouvelles molécules de calorique se joignent à la première, l'embrasement devient capable de se communiquer à tout ce qui l'environne, et de fondre les métaux les plus réfractaires.

V.

Les différens âges de la vie de l'homme, ainsi que les tempéramens propres aux individus nous offrent des modifications de la sympathie également dignes d'attirer notre attention.

(*A*.) Pendant l'enfance, les causes les plus légères donnent naissance aux affections convulsives ; l'apoplexie même en est alors presque toujours accompagnée. A cet âge, l'irritation excite l'activité du système nerveux, multiplie les fonctions des organes sécrétoires, et augmente l'exhalation avec la plus grande promptitude. L'inflammation marche rapidement lorsqu'elle existe ; mais fort souvent la nature n'a pas le temps de la produire, les tissus n'ont pas encore acquis assez de ténacité pour contenir et élaborer les fluides ; ils les laissent

extravaser (1). Voilà pourquoi les dépôts purulens, les engorgemens des glandes, les diarrhées, les épanchemens séreux sous le crâne sont si communs dans l'enfance.

Les forces vitales sont promptement accablées par la désorganisation qui suit de près l'irritation, ou par la compression du cerveau, de manière que la réaction générale ne peut avoir lieu. D'ailleurs les mouvemens vitaux n'ont pas encore été assez répétés, l'habitude ne les a pas encore liés réciproquement les uns aux autres d'une chaîne aussi étroite qu'elle le deviendra par la suite. Chez le nouveau-né, il s'écoule toujours un espace de temps plus ou moins long, entre l'impression douloureuse, et les pleurs ou les cris qui en manifestent la perception.

(*B.*) Dans l'âge adulte les effets sont proportionnés aux causes, une irritation légère ne laisse aucune trace, une irritation grave met tout le système en désordre. A mesure que

---

(1) Pleuritides autem, et peripneumoniæ, et febres ardentes, et quicumque morbi acuti censentur, haud crebrò excitantur pueris ; non enim fieri potest, ut ubi alvi liquidæ sunt, ibi morbi invalescant.

Hippocrates, de aëre, aquis et locis, page 5, edit. Halleri.

l'homme avance vers la fin de sa carrière, la sensibilité et la sympathie s'usent; les organes ressentent et transmettent plus difficilement les impressions qu'ils reçoivent, et les maladies, pour ce qui regarde leur activité, se mettent en rapport avec l'énergie plus ou moins grande de la sympathie générale.

(*C.*) Quand nous sommes parvenus à la vieillesse, la sensibilité morale et organique diminue tous les jours, et les fonctions doivent à la force de l'habitude une partie de leur régularité. Les maladies aiguës sont rares chez les vieillards; elles sont fréquemment accompagnées d'assoupissement et de délire, par suite de la faiblesse des vaisseaux cérébraux (III.); les pulsations artérielles ont toujours un degré de fréquence bien moindre que dans les âges précédens. De plus, les maladies aiguës de la vieillesse ont une grande tendance à dégénérer en maladies chroniques de difficile guérison; les convalescences sont très-longues, et les individus sont menacés de rechutes dans lesquelles le mode aigu cesse de se manifester.

L'impression de certains agens extérieurs qui, dans la vigueur de la jeunesse, ébranle toute l'organisation, cause dans le déclin de l'âge de simples affections locales. Les intempéries des saisons affectent chez les vieillards les mem-

branes muqueuses de préférence, et produisent au contraire chez les jeunes gens la phlegmasie des organes thoraciques et abdominaux, à laquelle se joint une fièvre violente. L'abus des alimens et des boissons spiritueuses, causera chez les premiers l'apoplexie ou l'induration des viscères, et des pyrexies chez les seconds. C'est même un avantage de la vieillesse de supporter, sans un danger prochain, des atteintes promptement funestes pour des individus beaucoup plus jeunes; et les probabilités de la vie sont dans un rapport très-peu différent depuis soixante ans jusqu'à quatre-vingt-cinq (1), parce que la sensibilité générale est toujours de plus en plus difficile à émouvoir.

(*D.*) Le tempérament dont la sensibilité se rapproche de celle de tel ou tel âge, participe également aux affections qui sont propres à ces modalités de l'individu; le tempérament sanguin est sous le domaine des maladies aiguës; et les maladies chroniques sévissent principalement contre le tempérament nommé bilieux ou atrabilaire. Les impressions des agens physiques et moraux qui se succèdent

(1) Buffon, Histoire Naturelle, édit. in-12. Tome IV, page 422.

avec tant de rapidité dans tous les organes pour le premier, se concentrent dans un petit nombre ou dans un seul pour le second, et compensent par leur durée le peu d'activité qu'elles semblent imprimer à l'économie entière.

(*E.*) Il est encore assez connu que les climats, les constitutions atmosphériques, les habitudes et le genre de vie, exercent une influence remarquable sur le développement de la sympathie générale, et sur les différentes altérations de la santé qui constituent le mode aigu ou chronique. Le froid émousse la sensibilité, et met obstacle à l'exercice de la sympathie générale chez les peuples du Nord; l'excès de la chaleur et l'inaction causent la langueur des propriétés vitales chez les habitans des régions rapprochées des tropiques; et l'habitude des souffrances commencées dès l'instant où il voit le jour, émousse presqu'entièrement la sensibilité de l'homme sauvage. Il faut écorcher le Moscovite pour exciter en lui le sentiment de la douleur; l'Arabe fait taire avec les nœuds de sa ceinture les angoisses de la faim; le faquir de l'Inde est assis sur plusieurs centaines de clous aigus, avec autant de tranquillité que le sybarite sur le plus fin duvet, et le sauvage de l'Amérique septentrionale,

franchit à la course des espaces immenses, révient sain et sauf d'un voyage dont les fatigues tueraient le meilleur cheval de l'Europe.

En effet, tout ce qui use les forces vitales avec promptitude, tous les agens tant extérieurs qu'intérieurs par lesquels l'accroissement et le décroissement de la vie sont accélérés, tendent à anéantir la sympathie générale et prédisposent aux maladies chroniques. Les uns usent les forces vitales en leur imprimant trop d'activité, les autres mettent obstacle à leur exercice par le défaut de stimulus. Voilà pourquoi les peuples septentrionaux, sous l'influence du froid et de la servitude, ont si peu de maladies absolument aiguës, puisqu'il est rare qu'ils ne conservent un appétit vorace jusqu'au dernier instant de leur vie : telle est encore la raison pour laquelle, sous la zone torride, les affections chroniques sont si multipliées et les affections aiguës si peu communes ; c'est pour cela enfin que le sauvage vit affranchi des unes et des autres, dès qu'il est parvenu à l'âge adulte.

VI.

(*A*) Il est cependant un certain degré d'irritation qui, indépendamment de toute altération antérieure des forces vitales, ne produit que bien

rarement des maladies aiguës, et se borne chez presque tous les individus à donner naissance à une affection chronique. Cela arrive lorsque, sans cause mécanique, l'irritation occupe un système de tissu tout entier, ainsi qu'on l'observe dans certaines espèces de maladies cutanées et lymphatiques, dans les affections des tissus dont la lésion ne peut jamais mettre en jeu primitivement la sympathie générale; telles sont celles des tissus artériels et veineux des os, des ligamens et des cartilages. (11. *A*.)

On doit en cela bénir la sagesse du Créateur, car si la sympathie générale s'exerçait dans toutes ces circonstances, la somme des maux dont l'humanité est affligée serait beaucoup accrue. La gale et les dartres, affections chroniques en général, plus incommodes que dangereuses, deviendraient facilement mortelles si l'irritation qu'elles causent était suffisante pour mettre la sympathie générale en activité. Le quinzième siècle a laissé de tristes souvenirs des funestes effets de la vérole aiguë. Qui pourrait d'ailleurs résister à l'affection aiguë des systèmes artériels et veineux?

(*B*) D'un autre côté encore, l'irritation peut tellement entraver les fonctions du cerveau et du poumon, ces deux grands régulateurs de l'économie animale, que la sympathie générale

ne peut plus s'exercer. Quand le cerveau est comprimé, il n'y a plus de réaction nerveuse; quand le sang n'est plus élaboré et oxigéné par le poumon, tous les organes tombent dans la stupeur, et les associations vitales cessent d'avoir lieu.

VII.

Ces variations dans l'état de la sensibilité, qui en occasionent de si frappantes dans la marche des maladies, et le nombre ou la gravité des symptômes qui les accompagnent, composent spécialement le caractère des maladies chroniques, en ce que cette circonstance les accompagne toujours. Il n'en est pas de même de la longueur de leur cours de qui cependant elles tirent leur nom; car les maladies aiguës ne se terminent souvent qu'au bout de plusieurs semaines et même de plusieurs mois. Afin de prendre mes preuves parmi des autorités irrécusables, je citerai dans le premier livre des *Epidémies d'Hippocrate*, la femme d'Epicrate et Cléanactis dont la maladie dura quatre-vingts jours; dans le troisième, le fils de Parion, qui mourut le cent vingtième, et Héropythe qui guérit au bout du même temps. Combien, d'ailleurs, de maladies chroniques mortelles en peu d'heures, ou terminées heureusement

dans un intervalle de temps également court!

(*B*) La faiblesse générale de l'oganisation ne constitue pas mieux le caractère des maladies chroniques, quoique plusieurs médecins, d'une grande réputation aient favorisé cette opinion. Si les choses se passaient ainsi, le traitement débilitant devrait toujours être nuisible; et cependant la saignée, les purgatifs, les bains froids, une diète sévère, sont fréquemment employés avec succès pour combattre ces maladies. Les individus les plus robustes, et dont la santé avait reçu précédemment le moins d'atteinte, peuvent être affectés d'apoplexie (VI. *B.*), d'hypocondrie, de tétanos, d'anasarque, etc. (III. IV.), qui ne céderont qu'aux remèdes débilitans. Les maniaques ne présentent-ils pas quelquefois tous les signes d'un excès de force, soit dans les facultés intellectuelles, soit dans le système musculaire et le système sanguin? D'un autre côté, combien d'individus exposés à l'impression des substances débilitantes, sont atteints de maladies chroniques inflammatoires (IV. V.)? Combien de phlegmasies chroniques de la plèvre et du poumon, produites par une longue exposition au froid? Combien d'affections des organes digestifs, causées par les fatigues de la guerre et l'usage d'alimens de mauvaise qualité, conduites à une terminaison

funeste par l'emploi des stimulans? Le docteur Broussais nous en offre de nombreux exemples dans son excellent ouvrage sur les phlegmasies chroniques (1).

(*C*) La faiblesse accompagne aussi souvent les maladies aiguës que les chroniques; elle cause le plus grand nombre des unes et des autres; mais on ne peut pas plus l'admettre comme signe caractéristique, que l'anorexie ou l'accélération du pouls, puisque les circonstances dans lesquelles l'asthénie n'existe pas peuvent présenter le mode chronique ainsi que le mode aigu. L'un et l'autre se développent suivant les circonstances où se trouve l'individu.

Pendant la jeunesse, le rhumatisme de même que la goutte, se présentent ordinairement à l'état aigu; le traitement de ces deux affections par le quinquina, ou l'oxide d'antimoine hydrosulfuré rouge, à hautes doses, est aussi efficace alors que lorsqu'elles ont passé à l'état chronique; ce qui prouve évidemment que l'une de ces modifications pathologiques est

---

(1) Beaucoup d'ouvrages moins utiles que celui-ci jouissent d'une plus grande réputation. *Habent sua fata libelli.*

autant du domaine de la diathèse asthénique que l'autre.

VIII.

Mais, pour mettre dans la plus grande évidence la modification des propriétés vitales qui constitue le mode chronique, je vais établir un parallèle entre celui-ci et le mode aigu; je comparerai les accidens qui accompagnent l'un avec les accidens qui accompagnent l'autre; et leur caractère réciproque devra nécessairement se trouver dans la différence que présentera cette comparaison.

Je prends pour exemple l'inflammation du poumon : voyez cet homme affecté de péripneumonie aiguë. Quel appareil de symptômes! Trouble général de la circulation, douleur de tête, délire, chaleur brûlante, urine fortement colorée, nausées, anxiété, agitation continuelle, prostration de forces, respiration pénible, toux douloureuse. Comparez cet autre affecté de la maladie du même organe sous l'influence du mode chronique. La toux et la difficulté de respirer, c'est-à-dire, les accidens qui dépendent immédiatement de la lésion pulmonaire, sont les seuls qui causent de la fatigue; le sommeil n'est troublé que par le besoin de tousser; l'appétit est souvent assez vif, les mouvemens

musculaires s'exécutent, l'intelligence est dans son intégrité, et la plupart des sécrétions s'éloignent peu de l'état naturel, tant qu'une terminaison funeste n'est pas très-prochaine.

D'un côté, la maladie excite un désordre universel, de l'autre, elle se fait sentir seulement aux organes dont les fonctions se trouvent sous la dépendance spéciale de l'organe malade; ici la sympathie générale est dans la plus grande activité; là cette propriété vitale est dans la torpeur.

Que l'on réfléchisse sur chacune des maladies chroniques, qu'on la compare avec l'affection aiguë qui peut lui correspondre, on verra que dans toutes les maladies aiguës la sensibilité et la sympathie générale sont plus ou moins exaltées, et dans toutes les maladies chroniques plus ou moins affaiblies. Dans ces dernières, la vie des organes s'isole jusqu'à un certain point; les fonctions ne sont troublées d'une manière bien sensible que dans l'organe malade. C'est à un pareil isolement qu'est due la régularité du pouls au milieu des angoisses que font éprouver les douleurs intestinales. C'est de cet affaiblissement de la sympathie générale que dépend le peu de susceptibilité des individus affectés de maladies chroniques pour contracter les maladies contagieuses. On a vu

dans les épidémies pestilentielles, la fièvre quarte et l'hydropisie être des préservatifs assurés.

Cette faiblesse de la sympathie générale accidentelle chez l'homme, est naturelle chez les brutes en général, surtout chez les espèces remarquables par la masse de leur corps. La sensibilité organique prédomine entièrement chez ces animaux, et se manifeste par l'appétit pour les alimens qui subsiste presque jusqu'aux approches de la mort.

IX.

De même qu'on observe des degrés dans l'état aigu des maladies, il en est aussi dans l'état chronique; si l'un ne présente pas toujours l'appareil effrayant de l'irritation communiquée à tous les systèmes, l'autre ne se montre pas dans toutes les occasions complètement isolé et distinct. La fièvre accompagne par fois les maladies chroniques. Ce qu'on appelle de ce nom est un effet de l'irritation transmise par l'organe qui la ressent à l'appareil de la circulation, et à quelques autres en plus ou moins grand nombre suivant l'aptitude de l'invidu à contracter des affections aiguës ou chroniques. Jamais elle n'est, comme a dit Sydenham, un effort de la nature qui tend à éloigner

la mort. Lorsqu'elle devient salutaire, c'est par le mécanisme même de sa production. L'irritation, en étant partagée, s'affaiblit par les résultats auxquels elle donne lieu en produisant des crises, ou par sa propre durée; tout comme lorsqu'elle devient funeste, la communication sympathique qui lui donne naissance use les forces vitales, ou détruit le tissu des organes. On voit, dans tout cela, une loi primordiale de l'organisation, mais qui ne tend point d'une manière absolue, ni à la conservation de la vie, ni à sa destruction. L'une et l'autre de ces terminaisons sont relatives à l'état de l'individu malade; car la même forme de maladie peut également aboutir à la guérison ou à la mort.

X.

Mais ce qui établit une différence bien marquée entre le mode aigu et le mode chronique, c'est la manière dont se développent les affections sympathiques. Car, quoique la fièvre puisse se manifester sous l'influence du mode chronique, jamais, lorsqu'elle conserve son caractère, elle ne présente l'intensité et l'espèce d'accidens qui caractérisent le mode aigu. (VIII.) Dans celui-ci, la sympathie générale jouit de la plénitude de son pouvoir, tandis que, dans l'autre, c'est la sympathie locale qui

domine : l'observation clinique et l'ouverture des cadavres, prouvent la vérité de cette assertion. Les maladies chroniques du cerveau et du poumon, affectent dans leur tissu ou dans leurs propriétés vitales, quelqu'un des organes contenus dans l'abdomen; et ceux-ci, lorsqu'ils sont affectés, agissent réciproquement sur les organes cérébraux ou thoraciques. L'affection sympathique peut encore se placer sur d'autres parties tant externes qu'internes; mais elle ne les envahira pas toutes à la fois comme dans le mode aigu.

(*B*) D'ailleurs, il est certaines lois propres à la sympathie locale, qui sont méconnues de la sympathie générale; et l'une et l'autre de ces deux propriétés vitales s'exercent sous un aspect assez différent. Dans les maladies aiguës, il semble que, dès que la réaction a eu lieu, tous les accidens qui suivent sont dûs à la forte impulsion que le sang a reçu dans les moindres rameaux du système capillaire. Dans les maladies chroniques, les forces vitales semblent se jouer sur tous les tissus, avec ou sans le secours du système sanguin. Tantôt c'est une douleur qui se porte de l'un à l'autre pied, avec une promptitude qui ne se prête à aucune explication. Ici, c'est une métastase non moins inexplicable; là, ce sont d'autres relations entre

les parties éloignées dont l'anatomie ne donne aucune raison.

(*C*) Ces sympathies entièrement vitales appartiennent exclusivement aux maladies chroniques, et ne se développent qu'avec elles. Je ne connais pas, en effet, d'exemple de maladie aiguë parvenue à son entier accroissement, guérie naturellement au moyen d'une crise opérée par l'organe qui sympathise particulièrement avec l'organe primitivement affecté. L'art n'est pas plus heureux alors, car les vésicatoires n'arrêtent jamais tout-à-coup la marche d'une maladie aiguë, excepté dans les premiers instans de l'invasion, avant l'apparition des symptômes généraux, ou à son déclin lorsqu'elle commence à se rapprocher du mode chronique. Cette observation est de la plus grande importance pour le traitement des maladies aiguës, et indique le moment favorable à l'application des lois connues, suivies par la sympathie locale.

Ainsi donc, en joignant les faits exposés dans ce paragraphe à ceux contenus dans les précédens, je pense que le caractère des maladies chroniques est mis dans une évidence suffisante, pour qu'on puisse conclure qu'il consiste spécialement dans le défaut de la sympathie générale, et dans le développement des sympathies locales.

Solutions critiques des Maladies chroniques.

XI.

En connaissant le caractère des maladies chroniques, il est facile de voir que les solutions critiques doivent être plus rares et plus difficiles chez elles que chez les maladies aiguës. Dans les dernières, tous les organes dont les fonctions ont été troublées, peuvent, ainsi que celui qui est le siége de la maladie, aider à la guérison par l'expulsion des produits de l'irritation. Les hémorrhagies nasales et autres, les crachats, le vomissement, la diarrhée, les urines, les sueurs, les abcès purulens, les vessies pleines de sérosité, etc., sont des crises dont on voit fréquemment plusieurs réunies pour la solution des maladies aiguës.

Les crises locales s'opèrent lorsque ces mêmes maladies tendent à leur fin, et quand la plus grande partie des symptômes généraux a disparu, ou lorsqu'elles tiennent le milieu entre l'état aigu et l'état chronique par le petit nombre d'accidens dont elles sont accompagnées (x.). Ainsi, dans la seconde période de la rougeole, il survient quelquefois chez les jeunes filles, une inflammation des parties génitales avec

convulsion, et compliquée de l'inflammation de la paupière inférieure (1). Dans l'angine, la douleur d'oreille qui se manifeste, devient critique; et sur la fin des maladies aiguës de long cours, on voit paraître des tubercules ou des douleurs dans les articulations (2).

D'un autre côté, quand le cerveau est affecté dans les maladies aiguës, et lorsqu'il est comprimé, la sympathie générale cesse de s'effectuer, et les sympathies locales prennent de l'activité (VI. *B.*); de là les parotides et les abcès qui surviennent dans les fièvres ataxiques. Cela est encore mis dans la plus grande évidence sur la fin des maladies aiguës qui ont une terminaison funeste : l'énergie des sympathies locales aggrave le pronostic; la douleur à l'anus est alors un signe mortel, ainsi que les larmes involontaires, et beaucoup d'autres mouvemens sympathiques (3).

C'est pourquoi dans les maladies chroniques la sympathie générale étant affaiblie, ne peut solliciter assez puissamment tous les différens tissus, pour qu'ils ressentent les mouvemens

(1) Acta medica Societ. Hafniensis.

(2) *Hippocrates*, Aph. 63, sect. 7.

(3) *Idem*. Coacæ prænotiones, pages 147, edit. Halleri.

irritatifs, et qu'ils favorisent par des crises multipliées la solution de la maladie. L'organe malade, dont le tissu est très-souvent altéré, concourt difficilement à sa propre délivrance; mais, cependant, il opère quelques crises sous des formes plus ou moins variées, et par des portions du système dont il fait partie.

XII.

Ainsi la maladie se termine quelquefois par l'évacuation des produits de l'irritation, comme dans les affections des membranes muqueuses, ou par son dépôt en différens endroits de la surface du corps; ce dont nous trouvons des exemples dans l'expulsion du séquestre des os, dans la terminaison des maladies goutteuses, et dans les congestions purulentes.

Quant aux crises de cette dernière espèce, le lieu de leur apparition est moins souvent déterminé par les forces vitales que par la gravitation: l'évacuation du pus ou de la sérosité par les narines, provient d'une collection de ces matières dans les sinus frontaux et autres parties voisines; les liquides, après avoir rompu leurs enveloppes, s'échappent par l'endroit le plus déclive. On peut en dire autant de l'écoulement de pus par les oreilles, qui procure la

guérison des maladies de la tête (1). Il en est de même encore de certaines hydropisies qui s'évacuent par la rupture de l'ombilic, ou la crevasse des tégumens sur les extrémités inférieures, et des abcès du foie qui se vident par les selles après avoir contracté des adhérences avec le colon, ou par les efforts de la toux, et au moyen des bronches après avoir percé le diaphragme. Enfin à cette espèce de solution critique se rapportent les écoulemens de pus ou de sang qui se font par les parties naturelles de l'un et l'autre sexe, lorsqu'il existe une affection des organes urinaires ou génitaux (2); l'apparition des dépôts purulens, sur les côtés du tronc, sur les extrémités inférieures après une inflammation des poumons ou de la plèvre (3); et le changement de l'apoplexie en paralysie par l'écoulement de la moelle épinière du fluide qui comprimait le cerveau (4).

---

(1) Abscessu aurium capitis sævi, convulsivi dolores, criticè quandòque solvuntur. *Klein*, interpres clinicus, page 34.

(2) *Selle*, Observ. de Med. page 157. *Pinel*, Nosograph. Tome II, page 286.

(3) *De Haen*, Prælect. path. Tome I, page 274, et tome II, page 322.

(4) *Caroli Pisonis* de morb. à serosâ colluvie, page 99.

Dans la plupart des circonstances, les forces vitales ont eu cependant une influence préliminaire sur la crise mécanique, par les adhérences que les tissus voisins ont contractées entre eux, et qui ont favorisé l'issue des fluides.

XIII.

Il est en effet facile de concevoir que des organes contigus doivent fréquemment participer à leurs affections réciproques, et il ne doit pas paraître étonnant que le vomissement termine la diarrhée (1), mais cela arrive d'autant plus souvent, que la maladie a son siége dans quelqu'une des branches du système sanguin. C'est pourquoi le ptyalisme soulage la manie (2), un écoulement séreux par les narines dissipe l'amaurosis, et l'on peut concevoir que cet homme dont parle Fabrice de Hilden (3), qui était affecté d'anasarque, en ait été délivré, ainsi que d'une cécité consécutive, par une hémorragie nasale de quatre livres de sang.

---

(1) A profluvio alvi longo correpto, vomitus sponte accedens, solvit alvi profluvium. *Hipp.* Aph. 5, sect 6.

(2) *Pinel*, Nosograph. Philosoph. Tome III, page 57. *Carol. Pisonis* de morb. à ser. coll. page 150-4.

(3) Cent. I, Obs. 50.

Bien plus, les fonctions sous la dépendance directe du système sanguin peuvent servir de crises aux maladies générales ou locales dont la circulation est affectée. La sueur termine les hémorrhagies (1); Wagner dit que des moiteurs formées par des humeurs un peu visqueuses, et répandues sur tout le corps, annoncent bien mieux la guérison radicale de l'hémoptysie, que les crachats les mieux conditionnés (2); et les sueurs jaunes abondantes sont d'un bon augure pour les ictériques, si l'on en croit Juncker.

On voit par-là que le système sanguin doit à plus forte raison sympathiser avec les diverses espèces de vaisseaux artériels ou veineux et capillaires dont il est composé, et que les hémorragies doivent être une solution critique, familières aux maladies chroniques.

XIV.

Cependant l'hémorragie nasale, si commune dans les affections aiguës, est une crise extraor-

(1) Nunquid secundùm egregium *Lamotte*, post puerperium, nunquid post magnas cruoris evacuationes sudor laudandus? Laudandusque veluti indicium retusi ad apertas arterias impetus sanguinis, ejusque ad cutem derivatio. *De Haen*, Rat. medendi. Tome VII, page 26.

(2) *Baumes*, Traité de la Phtisie Pulmon. Tome I, page 234.

dinaire dans les affections chroniques, et le plus souvent ne sert de solution qu'aux maladies de la tête; elle n'est en général que l'expression mécanique du sang arrêté dans les parties supérieures, par la difficulté qu'il éprouve à suivre son cours naturel dans des parties éloignées. Hippocrate dit que le sang sortant par la bouche ou les oreilles procure la guérison des maladies de la tête (1); mais de semblables crises arrivent bien rarement : cependant j'ai vu une fille affectée de céphalée, qui était soulagée par une hémorragie parais-sant avoir lieu par le trou palatin antérieur.

Le crachement de sang présente plus de danger que d'avantage; néanmoins il peut arriver qu'un vaisseau variqueux venant à se rompre dans le poumon ou l'arrière bouche, l'écoulement sanguin qui en résulte, serve à la résolution des maladies du thorax. Au reste, dans les affections chroniques de cette cavité, l'hémoptysie est aussi souvent critique que dans les affections aiguës.

Quant à l'hématémèse, c'est une crise terrible des affections abdominales, et qui pour

---

(1) Caput laboranti, et circùm dolenti, pus, aut aqua, aut sanguis fluens per nares, aut os, aut aures solvit morbum. *Hipp.* Aph. 10, sect. 6.

être salutaire doit être restreinte dans de justes bornes, et ne veut pas être répétée (1). Quelquefois en cette circonstance un flux dysentérique produit un effet presqu'aussi promptement avantageux, sans faire courir aucun risque au malade (2).

Il serait inutile de détailler ici les suites heureuses qu'amènent avec eux, les flux utérins et hémorroïdaux; mais je dois faire remarquer que l'écoulement sanguin qui a lieu sur les bords de l'anus, est quelquefois un effet sympathique des mouvemens vitaux opérés dans une autre portion du système sanguin, et sert de crise aux maladies des parties supérieures (3). D'autres sympathies du même système ont encore lieu dans les vaisseaux sanguins ou leurs dépendances : si l'on en croit Mead, la manie et l'hydropisie se succèdent réciproquement chez les femmes non réglées,

---

(1) Quicumque sanguinem vomunt, sine febre quidem salutare est, verùm cum febre malum. *Hipp.* Aph. 37, sect. 6. *Portal,* Mémoire sur plusieurs Maladies. Tome II, page 136-183.

(2) Splenicis dysenteria accedens, bonum. *Hipp.* Aph. 48, sect. 6.

(3) In insanientibus, varicibus aut hemmorrhoïdibus accedentibus, insania solutio fit. *Id. Ibid.* Aph. 21.

et Skenkius a vu la manie cesser après l'apparition des varices sur les jambes (1).

XV.

La sympathie locale s'exerçant d'une manière spéciale dans les maladies chroniques (x), les crises indirectes ont lieu assez fréquemment, et l'organe lié par une sympathie particulière ou par des mouvemens d'association avec l'organe malade, aide à la solution de la maladie. Ainsi la matière morbifique, ou le mouvement fluxionnaire se porte des organes de la génération sur ceux de la respiration (2), et réciproquement (3) des poumons sur les oreilles ou sur les jambes (4), à l'anus (5), ou sur les pieds et les reins (6). L'amaurose, la

(1) Obs. medicinali, page 153.

(2) Mulieri quæ ab uteri strangulatione vexatur, aut difficulter parit, sternutatio accedens, bonum. *Hipp.* Aph. 35, sect. 5.

(3) *Idem* de Morb. pop. lib. 2, page 225.

(4) *Idem.* Prognosticon, page 184. *De Haen*, Rat. medendi. Tome III, page 181.

(5) *Roux*, Mélanges de Physiol. et de Chirurgie, page 421. *Bayle*, Recherches sur la Phthis. pulmon. page 382.

(6) S'il arrive que dans le cours d'une pleurésie (x. *c.*), tous les symptômes de cette maladie cessent brusquement,

manie, l'épilepsie sont guéries par des selles abondantes ou le vomissement; et les mêmes évacuations procurent la solution de l'ophtalmie (1). Les affections des membranes muqueuses cessent par le transport de l'irritation sur quelque autre partie du système muqueux où elle finit par s'éteindre. Le ptyalisme, l'ophtalmie, la toux, le vomissement, la diarrhée, les flux muqueux des appareils génitaux et urinaires, peuvent se servir de crise réciproquement (2); et les déjections bilieuses font cesser la surdité, tout comme l'apparition de la surdité fait cesser les déjections bilieuses (3).

Les mouvemens d'associations qui unissent les fonctions sécrétoires et excrétoires, provoquent dans les reins des mouvemens critiques qui secondent puissamment la terminaison des

---

et soient remplacés par une rétention d'urine, cette nouvelle maladie peut servir de crise à la première. Crise très-rare à la vérité, mais observée. *Leroi*, du Pronost. dans les maladies aiguës, n° 472. Asthmaticis dyssuria superveniens, bonum. *Baglivi*, Praxeos Med. page 64.

(1) Lippientes alvi profluvio corripi, bonum. *Hipp.* Aph. 17, sect. 6.

(2) *Blattin,* Traité du Catarrhe utérin, page 110-17.

(3) Quibus biliosæ sunt egestiones, surditate fiente, cessant, et quibus surditas, biliosis egestionibus fientibus, cessat. *Hipp.* Aph. 28, sect. 4.

maladies chroniques ; parfois dans les suppurations intérieures, une portion, ou la totalité de la matière purulente est évacuée par les urines (1). Plus rarement, l'irritation, qui est répandue sur une grande surface des membranes bronchiques ou intestinales, se fixera tout-à-coup sur les vaisseaux exhalans de la peau, et une sueur abondante terminera une maladie jusqu'alors jugée incurable (2). D'autres fois les idiosyncrasies qui jouent un grand rôle dans les maladies chroniques (VIII.), favorisent la translation du pus ou des autres humeurs viciées sur diverses parties, et forment des crises accidentelles qui ne sont assujetties à aucune règle générale. Ainsi la matière purulente se portera par métastase derrière les oreilles, aux jambes ou sur d'autres parties susceptibles d'en être délivrées au moyen d'une opération chirurgicale (3); ou bien encore par

---

(1) Sicuti urina subjugalis mala est in acutis, ita contrà bona in multis chronicis. *Baglivi*, Prax. Med. page 87. Sæpe accidit ut tumor qui priùs ad pulmones, posteà ad pedes metastaseos in morem delatus fuerat, tandem per ingentem urinarum fluxum evanescat, et critice avehatur. *Lorri*, de Morb. convers. page 388.

(2) *Bayle*, Traité de la Phthisie pulmon. page 407.

(3) Sæpe à veterno liberavit abscessus, ubicumque

des voies inusitées et dangereuses pour le plus grand nombre des individus, le pus se porte sur les bronches, et il est évacué par les crachats.

La sympathie qui règne entre les organes pairs, contribue également aux solutions critiques des maladies dont ils sont affectés. Saint-Yves rapporte qu'un homme devenu aveugle par suite d'un coup de fusil qu'il avait reçu dans les yeux, et qui avait déterminé l'adhérence du cristallin à l'iris de l'un des deux; dès qu'on eût facilité la vision par l'abaissement de la cataracte de celui-ci, recouvra la vue de l'autre (1).

XVI.

La terminaison des maladies chroniques par métastase, ou le changement d'une affection grave en une autre plus légère et supportable, est une espèce de solution critique dont les exemples sont nombreux. Tel est l'engorgement du foie qui fait cesser les affections de la rate (2); telles sont les sueurs des pieds et des aisselles,

---

natus, aliquandò ad parotides, aliquandò pessimo omine ad pulmones. *Lorri*, Opere citato, page 390.

(1) Maladies des Yeux, page 202-9.

(2) Tumor hepatis, obsesso spleni superveniens, bonum; et contrà splenis, hepati. *Klein*, interp. clinicus, page 128.

ainsi que certaines tumeurs enkystées qui prennent naissance en divers lieux, et par lesquelles l'individu est délivré de maladies dangereuses (1); telles sont encore les maladies des organes abdominaux qui cessent par l'apparition de différentes espèces d'éruptions cutanées (2). La fièvre quarte peut être guérie par l'apparition de la gale, qui, elle-même, disparaît ensuite sans remède, si l'on en croit Baglivi (3). Les dartres et quelques autres maladies de la peau, on fait cesser des toux opiniâtres, la dysenterie, le vomissement, le hoquet et autres accidens. Mais on a droit d'espérer de pareilles solutions critiques, seulement lorsque les individus ont été sujets précédemment aux éruptions cutanées, ou lorsqu'ils ont éprouvé de semblables terminaisons en d'autres maladies; car une cruelle observation nous apprend avec quelle facilité cette espèce de maux reparaît et renaît, pour ainsi dire, de ses cendres, jusqu'à ce que les changemens, amenés par l'âge ou

---

(1) Imò; et excisam vidi, atque sublatam meliceridem, in apoplexiam moxque in paralysim abiisse, quà rursus alias occupante partes, omnia in pristinum statum revocabantur. *Lorri*, de Morb. convers. page 390.

(2) *Lorri*, de Melancholiâ, tom. 1, pag. 325.

(3) Praxeos Med. pag. 134.

l'émigration en des climats différens, aient produit dans l'organisation une nouvelle manière d'être (1).

D'autres mutations dans les maladies chroniques, quoique moins heureuses que les précédentes, ne doivent pas pour cela être omises dans les récits des efforts de la nature qui tendent au soulagement du malade. Ainsi voit-on encore avec plaisir la toux guérie par les fleurs blanches ou l'œdème des pieds, et l'hipocondrie remplacée par une fièvre intermittente. M. de Lahire se trouva fort heureux d'être affecté, pendant trois ou quatre mois, d'une fièvre quarte, par le moyen de laquelle il fut guéri d'une palpitation de cœur qu'il éprouvait depuis long-temps, et qui avait résisté à tous les moyens employés pour la calmer (2). Le changement de l'épilepsie en manie n'est pas très-avantageux; mais on peut considérer, comme un bonheur, que cette dernière disparaisse, et soit remplacée par la goutte ou le rhumatisme (3). Il n'est pas moins heureux

(1) *Lorri*, de Morb. convers. page 382.

(2) Oracles de Cos, page 614.

(3) *Lorri*, *ibid.* page 180 et 358. Ex insaniâ, dysenteria, aut hidrops, aut mentis emotio, bonum. *Hipp.* Aph. 5, sect. 7.

encore, mais bien plus étonnant de voir un cancer au sein guéri après le développement d'un abcès à la jambe (1); car on sait que, de toutes les maladies chroniques, celles qui altèrent le tissu des organes sont le plus rarement terminées par des solutions critiques. Au reste, dans ces maladies, la métastase signifie presque toujours un surcroît de maux; les complications se multiplient alors, et présentent des indications souvent contradictoires (2).

XVII.

Toutes les solutions critiques des maladies chroniques, exposées jusqu'ici, présentent une marche plus ou moins lente, et s'opèrent en général sans trouble et sans danger. Les choses ne se passent pas de même, lorsque la sympathie générale est mise en jeu, lorsque la fièvre s'allume et que la maladie passe à l'état aigu. Alors toute l'organisation se hâte de prendre part aux opérations qui vont avoir lieu, la sensibilité de tous les tissus est sollicitée, le cours des fluides est accéléré dans tous les ordres de vaisseaux, des crises nombreuses peu-

(1) *Pouteau*, Œuvres posthumes. Tome 1, page 120.
(2) *Lorri*, de Morb. convers. pag. 113.

vent s'effectuer par le moyen des organes qui ont ressenti l'irritation; les forces vitales peuvent revenir à leur ton naturel, et une prompte terminaison de la maladie peut avoir lieu. Lorri, dans l'ouvrage que j'ai déjà souvent cité, raconte avoir vu une affection de la tête qui tourmentait, depuis long-temps, un homme robuste d'ailleurs, guérie radicalement après que cet individu eût éprouvé une dysenterie épidémique accompagnée de symptômes alarmans (1). Le même auteur assure qu'une fièvre inflammatoire, qui aboutit à un dépôt purulent, est la terminaison la plus désirable des maladies nerveuses (2). Wasserberg rapporte l'observation d'une épilepsie guérie radicalement par une fièvre qui conduisit le malade aux portes du tombeau (3); les symptômes de la maladie vénérienne disparaissent quelquefois pendant un temps plus ou moins long après le cours d'une affection aiguë, et les maladies chroniques qui succèdent à la suppression des

(1) *Lorri*, de Morb. convers. page 18.

(2) *Ibid.* page 237, à convulsione aut distensione nervorum vexato, febris accedens morbum solvit. *Hipp.* Aph. 57, sect. 4.

(3) Not. des instit. path. de De Haen. Tome 1, page 633.

fièvres intermittentes, cessent au retour de leurs paroxysmes (1); mais cela n'arrive qu'autant que l'irritation qui constitue la maladie chronique peut être surmontée par le degré d'irritation qui constitue la maladie aiguë (2). Voilà pourquoi la petite-vérole opère souvent la guérison radicale des maladies chroniques invétérées (3), et pourquoi la fièvre éphémère n'est d'aucune utilité, ainsi que les autres fièvres de peu d'intensité; car il faut une secousse violente et une association nombreuse et prolongée des mouvemens vitaux, pour surmonter l'habitude contractée par la nature, de concentrer les opérations organiques, et de les isoler les unes des autres. (VI, VII, VIII, IX, X.)

Mais, lorsque la fièvre n'est pas décidément utile dans les maladies chroniques, et ne parvient pas à opérer la guérison, elle est absolu-

---

(1) *Grant*, Traité des Fièvres. Tome 1, page 83. Quibuscumque hepar circùm circà dolet, his febris accedens solvit morbum. *Hipp.* Aph. 52, sect. 7.

(2) Stare enim non possunt irregularis melancholicarum, vibratio fibrarum, et regularis febrium acutarum erethismus. *Lorri*, de Melancholiâ. Tome 1, page 123.

(3) *Van-Swieten*, in Aph. *Bœrrhaavii*, 738. Cecitatem ex achoribus provenientem, biennem, variolis abactam, memini semel. *Klein*, Interp. clini. page 194.

ment nuisible en usant les forces vitales à pure perte; c'est ce que l'on peut remarquer dans les affections organiques où l'irritation ne peut pas être déplacée, et qui ne manquent pas d'empirer dès que la sympathie générale a été excitée par un accroissement de stimulus.

XVIII.

La solution critique des maladies chroniques, qui sont amenées par les révolutions de l'âge, causent moins d'inquiétude aux médecins, et sont presque toujours salutaires ; cependant il est quelques-unes des époques de la vie dont les avantages ont été trop exaltés, relativement à l'objet qui nous occupe. Le premier septenaire opère des changemens trop peu énergiques pour procurer la guérison des maladies dont l'enfant a été affligé durant les six premières années de son existence. L'époque du sevrage, que l'on a bien moins remarquée, influe plus puissamment sur la guérison des maladies que l'époque de la dentition. Cet effet a lieu principalement pour les enfans dont les maladies sont produites par un allaitement trop prolongé; car il en est même de huit ou dix mois, dont les organes digestifs requièrent une nourriture plus substancielle que le lait, et qui prennent de l'embonpoint et de la fraîcheur,

bientôt après qu'ils ont été séparés de leurs nourrices.

Mais à la puberté, de nouveaux organes venant à se développer, de nouvelles passions venant à naître, un nouvel ordre de sympathie venant à s'exercer, l'économie animale éprouve un surcroît d'activité; alors toutes les maladies, qui n'ont pas altéré la texture des organes, doivent cesser ou demeurer stationnaires. La chorée, l'épilepsie, les scrophules et l'ophtalmie qui en dépend, disparaissent; l'irritation naturelle des organes de la génération fait taire les irritations vicieuses (1).

Cette influence des organes générateurs est plus prononcée, et produit des changemens plus grands chez les femmes que chez les individus de l'autre sexe. Les fleurs blanches et la dépravation de l'appétit se guérissent lorsque le flux menstruel s'établit (2), ainsi que la plupart des autres maladies de l'enfance. Les avantages, provenant du développement de la sensibilité de la matrice, sont encore beaucoup plus nom-

---

(1) Juvenibus comitialibus, liberationem faciunt, maximè ætatis, et regionum, et victuum. *Hippocrates* Aph. 45, sect. 3, et 7, sect. 5. *Scarpa*, Traité des maladies des Yeux. Tome 1, page 291.

(2) *Blattin*, Traité du Catarrhe utérin, page 11-4. Pechlin, Observ. 34, lib. 1.

breux, et contribuent plus efficacement à la guérison des maladies chroniques pendant la grossesse. Lorri a vu un idiotisme, suite de la frénésie, guéri deux fois temporairement pendant la gestation (1). Klein raconte aussi avoir connu une femme qui, dans les temps ordinaires, éprouvait des douleurs cruelles dans les articulations, avait tous les membres contractés, et se portait ensuite fort bien pendant tout le temps de la grossesse; mais les enfans étaient très-faibles et rachitiques (2). L'hypocondrie cesse également chez les femmes qui ont conçu, la phthisie pulmonaire suspend sa marche funeste, et les différens flux utérins sont taris.

D'autres fois, au contraire, l'état de plénitude de la matrice cause des accidens dont l'accouchement est la crise; et, lorsque la sensibilité de cet organe est la cause de la maladie, la solution s'opère lorsque la faculté d'engendrer s'éteint. Les femmes qui, jusqu'alors, avaient été tourmentées par diverses affections nerveuses plus ou moins cruelles, parviennent ensuite à un âge avancé, exemptes d'infirmités.

---

(1) De morborum conversionibus, page 16.

(2) Opere citato, page 117.

XIX.

Chaque âge éprouve des crises particulières dans les maladies chroniques; pendant l'enfance, elles ont lieu par des éruptions croûteuses dans les cheveux, derrière les oreilles, sur les lèvres et les ailes du nez; par des abcès sur les parties latérales et postérieures du cou, à la partie interne des cuisses et au gras des jambes. Comme le système absorbant jouit alors d'une grande activité, les crises, par absorption des matières vicieuses, ont aussi lieu assez souvent. On voit à cet âge les taches de la cornée se dissiper insensiblement dans le cours de quelques mois, et même spontanément (1).

Dans l'adolescence, les crises sont opérées par l'hémorrhagie nasale; dans l'âge adulte, elles n'ont pas de marche constante, et le font par toutes sortes de voies; dans l'âge mûr, elles ont lieu par le vomissement de sang, les hémorrhoïdes, les éruptions dartreuses, les tumeurs des articulations; mais les maladies chroniques de la vieillesse n'éprouvent presque jamais de solution heureuse (2).

(1) *Scarpa*, Traité des maladies des Yeux. Tome 1, page 330.

(2) Senes, juvenibus plerùmque minùs ægrotant,

XX.

La variété et la différence dans la température des saisons, contribue quelquefois à la solution des maladies chroniques : Hippocrate assure que celles qui s'aggravent pendant l'hiver, cessent nécessairement aux approches de l'été, et réciproquement (1). Lorsque la chaleur devient permanente, les fièvres intermittentes rebelles jusqu'alors s'adoucissent peu à peu et finissent par disparaître. Les toux catarrhales, produites par la saison froide et humide, différentes espèces d'asthme, la goutte, le rhumatisme, et toutes les maladies qui tiennent essentiellement à la débilité, éprouvent du soulagement durant l'été. On a vu des malades, conduits aux portes du tombeau par une fièvre hectique qui s'était déclarée pendant l'hiver, rétablis complètement aux approches de la

---

ipsis fiunt morbi diuturni, et plerùmque moriuntur. *Hipp.* Aph. 39, sect. 2. Raucedines et gravedines, in valdè senibus non concoquuntur. *Idem.* Aph. 40, sect. 2. Renum affectiones, et quæ circà vesicam consistunt, operosè sanantur in senibus. *Idem.* Aph. 6, sect. 6. Epidem. lib. 6, sect. 7.

(1) *Hippocr.* de Naturâ hominis. Cap. 4.

saison chaude (1). Tout comme il n'est pas rare de voir des maladies s'exaspérer durant l'été, et s'adoucir lorsque la température devient plus froide : l'hypocondrie, la manie et les inflammations chroniques des organes digestifs en fournissent de nombreux exemples.

Telles sont (de XII à XX.) *les solutions critiques dont les maladies chroniques sont susceptibles, c'est-à-dire, qu'elles peuvent se terminer par l'évacuation mécanique des produits de l'irritation* (XII.), *par le moyen de la continuité ou de la contiguité des tissus* (XIII.), *par diverses hémorragies* (XIV.), *par l'exercice des sympathies locales* (XV.), *par métaptose* (XVI.), *par le développement d'une fièvre aiguë* (XVII.), *par les révolutions des âges* (XVIII, XIX.), *et par le changement des saisons* (XX.).

Cause générale de la lenteur de la terminaison des maladies chroniques.

XXI.

Puisqu'il reste prouvé que la faiblesse de la sympathie générale forme le caractère des maladies chroniques (I à X.), et que leurs solutions critiques ne peuvent avoir lieu simultanément par des voies multipliées (XI à XX.),

---

(1) *Bartholin*, Acta med. Hafn. vol. 1, Observ. 87.

leur marche doit nécessairement être fort lente, lorsque l'irritation ne tend pas directement à détruire avec promptitude les fonctions de l'organe qui est le siége de la maladie. La nutrition presque toujours nécessairement affaiblie, porte dans tous les tissus une débilité matérielle; le sang appauvri ne peut réparer les pertes journalières que fait l'organisation, et l'action morbifique est retardée dans les mêmes proportions que les actions naturelles.

Toutes les fonctions éprouvent plus ou moins de lenteur dans leur exercice, puisqu'elles sont pour la plupart inhabiles à la production des crises. Cet état de faiblesse de la sympathie générale, qui s'oppose à la terminaison des maladies chroniques, prolonge aussi la durée des maladies aiguës; et le cours de celles-ci est d'autant plus long, que la prédisposition ou l'état de malaise qui les a précédées a duré plus longtemps.

La faiblesse de la sympathie générale est même quelquefois si grande dans les maladies chroniques, qu'une lésion consécutive assez grave pour conduire le malade au tombeau, ne suffit pas pour faire cesser, ou du moins arrêter le cours de l'affection primitive. On trouve dans Morgagni, *Epistola. anat. medica*, 71, n° 2, l'observation d'une femme folle qui devint

phthisique, et mourut sans revenir à son bon sens.

XXII.

C'est pourquoi les sympathies locales se développent avec énergie dans les maladies chroniques; il survient des épigénèses aussi rebelles que la maladie primitive : la sympathie générale ne restreignant plus l'exercice de la sympathie locale, l'activité de l'une s'accroît de l'impuissance de l'autre, et bientôt les altérations se communiquent à tout un ordre de mouvemens associés. Ainsi, dans les affections des organes digestifs, il survient des affections cutanées; dans les affections de la tête, il survient des affections du foie; les lésions de l'épiploon se transmettent à l'estomac, et tous les viscères du bas-ventre se ressentent du désordre qui règne dans l'un d'entre eux (x.). Ces complications, en augmentant la somme des maux, relâchent de plus en plus le lien d'association de tous les mouvemens vitaux, et entravent la marche de la nature autant que celle de l'art.

XXIII.

Les maladies chroniques, déjà retardées dans leur marche par les complications dont elles sont susceptibles, trouvent encore un nouvel

obstacle à leur terminaison dans le pouvoir de l'habitude ; car l'exaltation des forces vitales d'un organe a d'autant plus de tendance à se perpétuer, qu'elle est moins partagée, et que les autres fonctions sont moins altérées. De plus, l'habitude est une force qui s'accroît par sa durée même, dont les effets sont en général d'enlever toute résistance, de détruire tout frottement ; c'est comme une pente où l'on glisse sans s'en apercevoir et sans y songer (1).

En effet, tout mouvement renouvelé diffère du précédent par un plus grand degré de facilité, jusqu'à ce que la sensibilité soit épuisée dans l'organe qui l'exécute, ou qu'elle s'y soit accumulée de manière à produire la douleur. Les propriétés vitales ont d'autant plus d'énergie pour résister aux lois qui régissent la matière morte, que leur activité date de plus loin, c'est-à-dire, s'est exercée un plus long espace de temps. Dans les premiers jours de la naissance, les mouvemens vitaux ne sont pas encore assez fortifiés par l'habitude, et cèdent promptement aux causes qui tendent à les anéantir. Les agens extérieurs ont, au contraire, bien moins de prise sur l'organisation du vieillard, et la mort

(1) De l'Influence de l'habitude sur les déterminations morales, par M. *Maine-Biran*, page 1.

est précédée chez lui d'une agonie bien plus longue que chez l'enfant.

Les maladies aiguës, en raison de la rapidité de leur cours et de la promptitude ordinaire de l'invasion, sont peu soumises à l'influence de l'habitude. Cependant, celui qui a été affecté primitivement le sera toujours de plus en plus souvent; et si la durée des fièvres se prolonge, le symptôme prédominant est ordinairement celui qui les accompagne dans leurs terminaisons, ou lorsqu'elles dégénèrent en chroniques.

La facilité de la guérison de celles-ci est en raison inverse de leur durée, à moins que les fonctions de l'organe ne soient subitement et totalement suspendues, comme cela arrive dans l'apoplexie; car la maladie s'entretient elle-même par son propre cours, *vires acquirit eundo.* Les mouvemens qui ont précédé sont la cause de ceux qui suivent; ils ont la même lenteur, le même défaut d'énergie, auquel chaque instant de durée ajoute un degré de plus.

Bien plus, la force de l'habitude peut rendre volontaire les mouvemens organiques. Panarole rapporte l'histoire d'un homme qui, pendant sa jeunesse, était soulagé par le flux hémorrhoïdal toutes les fois qu'il était malade, et chez lequel cette évacuation devint volontaire à force d'avoir été répétée. Etant devenu vieux,

il rendait à son gré autant de sang qu'il jugeait nécessaire pour rétablir sa santé, toutes les fois que cela lui paraissait à propos (1).

Mais, sans avoir recours à des exemples peu communs, considérons ce qui se passe en nous à chaque instant de la vie. Nos yeux lisent, avant d'avoir épelé, les signes du langage et de la musique ; ils peuvent rapporter à notre âme, et simultanément, deux perceptions différentes. Nos doigts se promènent sur l'instrument, et produisent sans que la volonté y ait aucune part, les airs de chant que l'habitude nous a rendus familiers. Nous écrivons, sans nous apercevoir de la valeur individuelle des signes ; nos pieds nous transportent, à notre insu, dans les routes que nous fréquentons tous les jours. Enfin, pour terminer le tableau des effets de l'habitude sur l'économie animale, je vais en rapporter un exemple très-singulier extrait de l'ouvrage M. Maine-Biran déjà précédemment cité. « Un idiot, qui demeurait dans le voisinage » d'une horloge, s'amusait à en compter les » coups chaque fois qu'elle sonnait ; l'horloge » étant venue à se déranger, cet idiot ne con- » tinua pas moins à en remplir les fonctions, » et à compter également les heures en même

(1) *Trnka*, Hist. Hemmorrh. tome 1, page 8.

» nombre et dans les mêmes intervalles ». « Cet » exemple, ajoute l'auteur, est peut être moins » extraordinaire par la circonstance de l'idio» tisme. Il est certain que la force de l'habitude » est proportionnée à la limitation des facultés, » ou au petit nombre d'impressions........ que » nous recevons (1) ».

Ainsi donc nous sommes fondés à conclure, que la cause générale de la lenteur et de la difficulté de la terminaison des maladies chroniques, dépend des complications nombreuses qu'elles présentent (XXI, XXII.) *et de la force de l'habitude* (XX.).

Traitement des Maladies chroniques.

XXIV.

Il est souvent dangereux, dans le début des maladies aiguës, de vouloir brusquer la guérison; les mouvemens fébriles sont soumis à des périodes qui ne peuvent quelquefois être abrégées sans risque. Il est, au contraire, toujours utile d'arrêter les maladies chroniques dans leurs commencemens, pour les soustraire au

(2) Ouvrage cité, note, page 250.

pouvoir de l'habitude (XXIII) (1). D'ailleurs, les mouvemens critiques étant rares et difficiles, la guérison est plus au pouvoir de l'art que de la nature (2). C'est pourquoi le médecin ne doit pas tarder à employer des remèdes, avant que la nutrition dépravée n'ait fait dégénérer les tissus, avant que les mouvemens vitaux n'aient perdu leur rhythme naturel.

Mais, lorsque la maladie est invétérée, il serait téméraire et inutile de vouloir tenter une guérison prompte, à moins que la cause ne puisse être complètement enlevée (3). La nature revient lentement à des mouvemens réguliers devenus nouveaux pour elle, la faiblesse ne peut être surmontée que peu à peu; et un individu malade depuis long-temps, s'accoutume, avec autant de difficulté, à un changement trop

---

(1) Principiis obsta ; serò medicina paratur,
Cùm mala per longas invaluêre moras. OVIDIUS.

(2) Chronicæ autem, vel tardæ passionis morbi, qui jam præjudicio quodam corpore possiderint, solius medici peritiam poscunt, cùm neque fortunâ, neque naturâ solvantur. *Cœli Aureliani*, præfatio. *G. Baglivii*, Prax. Med. liv. 2, pag. 103.

(3) Quæ multo tempore attenuantur corpora, lentè reficere oportet, quæ verò brevi, celeriter. *Hipp.* Aph. 7, sect. 2.

prompt dans son état, qu'un enfant au régime et aux travaux d'un adulte.

XXV.

(*A*) Pour bien diriger le traitement de toutes les maladies, il est très-essentiel de connaître les causes qui leur ont donné naissance; mais cette connaissance est surtout nécessaire à celui qui entreprend la cure des maladies chroniques. Si quelquefois un remède mal administré produit une révolution heureuse en déplaçant l'irritation, on doit peu compter sur un pareil bonheur, et l'erreur devient très-dangereuse lorsqu'il s'agit de combattre une phlegmasie chronique. C'est pourquoi un diagnostic exact est de la plus grande importance: lorsque la fréquence du pouls se manifeste en même temps que le dépérissement des forces, on doit se douter qu'il existe un foyer d'inflammation latente; on peut le découvrir en permettant un excès dans l'usage des alimens, ce qui d'ordinaire change la fréquenee en véritable fièvre, et fait paraître la douleur du lieu irrité (1).

(*B*) Il faut surtout être très-attentif à ne pas prendre les effets pour les causes, et se garan-

---

(1) *Broussais*, Phlegm. chron. tom. II, pag. 67.

tir de l'illusion produite par les symptômes sympathiques qui peuvent masquer la maladie essentielle et la faire perdre de vue. Quel succès espérer, en effet, de l'emploi des médicamens dirigés contre des douleurs abdominales très-violentes, qui dépendent d'une affection cérébrale (1), ou contre un catarrhe pulmonaire sympathique d'une inflammation chronique des intestins (2)? Comment guérir, par les anti-spasmodiques, les affections nerveuses déterminées par la présence des vers dans le canal intestinal, ou d'un corps étranger irritant l'oreille (3), d'une dent cariée (4), et par le développement d'une tumeur sur le trajet des nerfs de la jambe ou du pied (5)? Une multitude de maladies, sous des formes très-variées, dérivent des affections des organes digestifs : l'hémicranie, l'amaurose, l'ophtalmie, la surdité, le rhumatisme, diverses éruptions cutanées, tirent fréquemment leur origine de la faiblesse de

---

(1) *Caroli Pisonis* de Morb. à serosâ coll. pag. 294.

(2) Journal général de Médecine et de Pharmacie de la Société de Médecine de Paris. Avril 1808, pag. 294.

(3) *Fabri. Hildani*, Observ. chirurg. tom. 1, in-4. pag. III. Argentorati, anno 1717.

(4) *Id. ibid.* pag. 303.

(5) *Morgag.* de sedib. et causis Morb. epist. 9, n° 8.

l'estomac. Cela ne doit pas paraître étonnant, puisque nous avons vu (x, xxiii) que dans les maladies chroniques les sympathies locales sont en grande activité, et (de xii à xviii) que les crises ont souvent lieu par le transport de l'irritation ou de la matière morbifique sur un autre organe.

XXVI.

La cause de la maladie étant connue, le choix de la méthode de traitement mérite toute notre attention; et les médicamens indiqués contre les accidens dus aux impressions physiques, sont loin de convenir à ceux qui sont produits par les affections morales: car, en cette dernière circonstance, les remèdes moraux sont principalement indiqués. Aucun médicament ne peut, en effet, guérir la nostalgie si le malade n'acquiert l'espoir de retourner dans sa patrie; et il n'est point de simples qui guérissent les blessures de l'amour (1). Tous les secours de la

(1) Quæcumque herba potens ad opem, radixque medendi :
Utilis, in toto nascitur orbe, mea est.
Me miseram! quod amor non est medicabilis herbis,
Destituor prudens artis, ab arte meâ.

Ovidi, *Heroïdum lib.*

Œnone Paridi, carmen 139-142.

diététique et de la matière médicale, échoueront contre les désordres produits par les passions dans l'économie animale, si la morale n'apprend à l'homme à se rendre maître des mouvemens de son âme. La manie, qui dépend d'une pareille cause, ne trouvera de guérison que dans un traitement dirigé par un médecin philosophe, qui prescrira pour base un travail soutenu, capable de faire une diversion heureuse, et de faciliter l'oubli des idées déréglées. Si l'on veut détruire l'irritation fixée sur les organes malades, il faut multiplier en sens inverse les motifs des déterminations morales, et affaiblir, au moyen de la distraction procurée par les voyages, les jeux, les spectacles, l'impression vicieuse qui constitue la maladie : la guérison des différentes espèces d'aliénations mentales, s'obtient par l'assistance que se prêtent mutuellement la médecine et la philosophie.

Quoique les désordres, produits par les affections morales, portent spécialement leur effet sur les fonctions de la vie animale, le trouble se communique consécutivement aux mouvemens organiques (1). Tantôt les passions

(1) *Diemerbroeck*, Opera omnia, pag. 578. *Zuinger*, Observat. de morbis infantum, pag. 669-73. *Sthalh*, Theoria med. vera, pag. 913.

agissant sur la sécrétion de la bile, rendront son évacuation nécessaire, tantôt ralentissant le cours du sang dans la veine-porte par le spasme concentré sur le centre épigastrique, l'engorgement des viscères du ventre s'ensuivra, si on néglige l'application des sangsues à l'anus, ou la saignée du pied suivant les circonstances; tantôt encore le sang sera porté au cerveau avec tant de violence, que l'artériotomie pourra seule prévenir l'aliénation mentale.

D'autres fois les affections de l'âme portent directement leurs effets sur les organes destinés au mouvement, et la paralysie des extrémités inférieures succède à la frayeur. Une frayeur également vive peut seule alors rendre la sensibilité aux parties malades, et l'on connaît plusieurs récits de guérison obtenue de cette manière.

XXVII.

Quelque limité que soit le pouvoir de la nature relativement à la guérison des maladies chroniques, elle manifeste cependant quelquefois des efforts précieux dont le médecin doit s'empresser de profiter (1) (de XII à XVIII). Ainsi,

---

(1) *Grimaud*, Cours complet de fièvres, tom. 4, pag. 150.

avant d'entreprendre un traitement actif, il est toujours prudent d'examiner si quelque excrétion ou sécrétion augmentée, procure du soulagement; s'il y a une tendance à des hémorrhagies salutaires, s'il se présente des signes d'une congestion purulente, susceptible d'être accélérée par l'art, ou de laquelle il puisse faciliter l'évacuation; enfin, si des métastases heureuses ont eu lieu en différentes époques, et s'il est possible d'en occasioner de semblables. La connaissance de la constitution épidémique régnante, et des crises qui terminent les maladies aiguës, sert aussi à éclairer le traitement des maladies chroniques; car les mêmes moyens, surtout indirects, n'ont pas toutes les années la même efficacité; tantôt les diurétiques seront utiles, tantôt les purgatifs, tantôt les exutoires.

La nature peut encore faire des efforts et n'être pas assez puissante pour surmonter la maladie; l'art doit alors venir à son secours, et suppléer, par ses ressources, au défaut des forces vitales. Il arrive même que la nature succombe après que la crise s'est opérée, si l'on ne prévient à temps l'atonie qui lui succède. C'est ce que l'on observe après les évacuations abondantes de quelqu'espèce qu'elles soient, et l'on doit soutenir en ces circonstances le ressort des tissus,

en même temps que l'on cherche à ranimer les forces vitales. Franck a vu mourir cinq hydropiques le deuxième ou le troisième jour après des flux d'urines excessivement abondantes, qui avaient fait disparaître des collections séreuses énormes; la peau demeurant plissée, flasque sur les os, pouvait être comparée à une ample tunique. N'aurait-on pas dû prévenir un collapsus mortel en entourant au plus vite tout le corps d'un bandage compressif (1)?

XXVIII.

Après avoir eu égard aux considérations précédentes, il faut attaquer la maladie directement dans son foyer; car, puisqu'il peut être dangereux de donner l'éveil à la sympathie générale (XVII), puisque, d'un autre côté, les sympathies locales causent quelquefois des complications fâcheuses (XXII), la méthode indirecte paraît, en général, la moins avantageuse. C'est pourquoi dans le traitement des maladies chroniques, on doit, autant que possible, employer des remèdes spécifiques, ou ceux qui approchent le plus de cette qualité (2), sans

(1) *Léveillé*, Nouvelle Doctrine chirurg. tom. III, pag. 27.

(2) Specificorum remediorum necessitas ad morbos

négliger néanmoins de les associer parfois à d'autres médicamens qui ont des propriétés moins bien connues; car les différens degrés d'irritation forment des maladies diverses dans le même organe, comme les différentes proportions, dans les matériaux d'un composé, donnent naissance à des mixtes doués de propriétés différentes. Ainsi, beaucoup de remèdes seraient nécessaires pour combattre les modifications multipliées de la sensibilité morbifique, si la juste application n'en était souvent impossible dans l'état actuel de nos connaissances.

XXIX.

Les maladies chroniques, considérées dans les solides, dépendent de l'atonie, de l'inflammation ou de l'irritation; considérées dans les fluides, elles dépendent des mêmes causes, et de plus, d'une altération dans leurs parties constituantes qui les éloigne de leur état naturel. Cette dégénérescence des fluides est encore niée par plusieurs médecins, qui prétendent qu'elle ne forme point une espèce particulière de maladie, qu'elle dépend uniquement de l'altération

---

chronicos, potissimùm spectare videtur. *G. Baglivi*, Prax. Med. lib. 2, pag. 141 et 157. *Sydenham*, præfat. pag. 14.

des solides, et qu'en portant remède, à l'état morbifique de ceux-ci, les autres se trouvent ramenés à leur état naturel. Mais l'action spécifique du mercure sur le virus vénérien, qui en est décomposé hors du corps; le pouvoir si prompt que possèdent différens gaz pour colorer le sang de plusieurs nuances différentes, ainsi que l'action de certains poisons qui le décomposent si promptement; les effets pernicieux que produit le répercussion de certaines éruptions cutanées; la mobilité avec laquelle certaines matières morbifiques se portent d'une partie sur une autre, prouvent évidemment que, dans certaines circonstances, les fluides sont affectés primitivement. C'est donc d'après une pareille division, que je vais m'occuper à désigner les moyens de guérison propres aux maladies des différens systèmes et des différens organes.

XXX.

Cependant il ne sera pas hors de propos de faire précéder quelques détails généraux relatifs à l'irritation; car cet accident pathologique se rencontre également avec un état de sthénie ou d'asthénie. Le traitement de l'irritation sthénique rentre dans celui de l'inflammation; mais le traitement de l'irritation asthénique est assez

souvent éloigné de celui qui convient à la faiblesse seule. Plusieurs fois, en effet, les organes irrités et affaiblis se refusent à l'emploi des stimulans qui favorisent l'abord du sang dans des vaisseaux qui n'ont plus assez de force pour le faire circuler. Tantôt, comme dans un très-grand nombre d'apoplexies, on sera obligé de vider les vaisseaux pour rétablir leurs forces toniques; tantôt, comme dans différentes affections des organes digestifs, du poumon, du cœur, il faudra tenir le malade à une diète sévère, afin que les tissus affectés ne reçoivent pas plus de sang qu'ils n'en peuvent élaborer régulièrement; tantôt, enfin, les remèdes doivent être tellement adaptés au mode particulier d'irritation, qu'ils puissent la faire cesser promptement. On obtient cet effet des stimulus appelés *diffusibles*, et ils ne sauraient être remplacés par ceux vulgairement nommés *toniques*, sans courir souvent le risque d'augmenter le mal.

XXXI.

Les maladies chroniques, causées par l'exaltation des forces vitales du système sanguin, trouvent leur remède dans les différentes évacuations sanguines; le mode de leur emploi est suffisamment détaillé dans le Mémoire que j'ai

écrit sur cette matière, et il serait inutile d'y revenir ici. Mais ce moyen n'est pas toujours préférable, surtout lorsque l'état de faiblesse du malade inspire des craintes, et qu'on possède d'autres remèdes. En ce cas, les applications froides auront l'avantage de diminuer tout à la fois, et la sensibilité qui entretient l'irritation et la chaleur qui raréfie les fluides, et cause la distension. Les substances nommées *astringentes*, telles que l'acétate de plomb, le sulfate d'alumine, les sucs acerbes, les substances spiritueuses et aromatiques, augmentent la tonicité des vaisseaux, ainsi que la faculté absorbante des lymphatiques, et combattent aussi avec efficacité les turgescences sanguines asthéniques.

Les procédés qui viennent d'être indiqués ne sont applicables qu'aux maladies externes ou superficielles; celles qui sont profondément situées, exigent un autre traitement. On a reconnu à la digitale pourprée, une action spécifique sur les mouvemens du cœur qu'elle ralentit évidemment; et l'usage de cette plante est très-recommandable, lorsqu'il s'agit de retarder le passage du sang dans les gros vaisseaux menacés d'anévrisme, et de diminuer la plénitude du système capillaire tendant à l'inflammation.

On a observé, cependant, que l'usage de la digitale est sans effet dans les indurations lymphatiques, compliquées d'engorgement sanguin. La diète la plus sévère et long-temps continuée, est la méthode qui convient alors, afin de diminuer la masse de liquides qui se rend à la partie affectée, et d'augmenter la faculté absorbante en affamant, pour ainsi dire, les vaisseaux lymphatiques.

Telle est, en effet, la base du traitement qui convient aux phlegmasies chroniques, consécutives, des affections des systèmes muqueux et séreux, ainsi qu'au pemphigus qui annonce, par son caractère, un surcroît d'énergie dans la portion du système sanguin dont les exhalans sont une terminaison; car il dégénère très-souvent en une inflammation mortelle, lorsque le traitement n'a pas été dirigé de manière à affaiblir l'hématose.

Les tumeurs graisseuses, qui ne sont que le même mode d'exhalation augmenté dans le tissu cellulaire, et situées hors de la portée des instrumens chirurgicaux, n'admettent pas d'autre méthode curative. Leur existence peut être présumée par l'absence des signes caractéristiques de toute autre espèce de maladie, et par la présence de ceux qui annoncent un corps étranger dans une cavité. Le hasard produit

quelquefois des guérisons qui semblent prouver en faveur du traitement que je propose.

On lit parmi les observations communiquées à Rivière, l'histoire d'une jeune femme, qui, étant affectée de goutte sereine, résolut de se laisser mourir de faim. Elle persista dans son dessein, pendant une année, ne prenant que quelque peu de bouillon ou de vin que ses parens lui faisaient avaler à force d'instances. Enfin, étant parvenue à un degré de maigreur extrême, elle recouvra la vue, et sa santé se rétablit ensuite en usant d'un genre de nourriture convenable (1).

L'expérience a confirmé l'utilité de cette méthode pour la cure des anévrismes, et Valsalva est le premier moderne qui l'ait mise en pratique. Mais, dans aucun cas, on ne doit pas différer de faire de pareilles tentatives jusqu'à ce que les forces vitales soient généralement affaiblies; car alors on ne ferait qu'avancer le terme des jours du malade, bien loin d'opérer sa guérison.

XXXII.

Ainsi que l'état de force, l'état de faiblesse du système sanguin, présente aussi ses variétés qui exigent un traitement approprié.

---

(1) *Riverii* Opera. *In-fol.*, pag. 574.

Lorsque l'absorption veineuse est tellement affaiblie, que le sang, s'accumulant dans le système capillaire, est obligé de chercher une voie de décharge par les exhalans, le tissu cellulaire s'infiltre et produit la bouffissure et l'œdème; le fer et ses préparations jouissent alors d'une propriété spécifique, pour rétablir l'équilibre dans le système sanguin. La limaille de ce métal administrée à la dose de quatre à cinq grains, mêlé avec un demi-grain d'opium, et trois ou quatre fois le jour, ou le sulfate de fer dissous dans l'eau jusqu'au degré de saturation, et employé par cuillerée dans une verrée d'eau de quatre en quatre heures, manquent rarement de produire une guérison assez prompte (1).

Mais si la faiblesse des exhalans permet au sang de s'extravaser, les martiaux ne sont pas d'un usage assez sûr. Il faut d'abord recourir à la teinture de digitale pourprée, qui ralentit les mouvemens du cœur, et diminue l'impulsion du sang, pour employer ensuite le quinquina, les stimulus diffusibles, l'opium, l'alcool et une nourriture restaurante.

---

(1) Sur l'emploi du fer en médecine, par *A. Fr. Marcus*, trad. de l'allemand par M. *Bourges*. Journal de la Société de Médec. de Paris. Octobre 1805, pag. 140.

D'autres fois, l'altération du sang lui-même est jointe à la débilité des vaisseaux qui le contiennent, et il faut faire usage des remèdes qui lui rendent ses qualités naturelles; les plantes crucifères, ainsi que les acides végétaux produisent cet effet.

Cette altération dans les forces vitales du sang et de ses vaisseaux, qui constitue le scorbut, dérive de plusieurs causes différentes qui s'accordent à produire le même effet. Les habitans de l'intérieur des terres en sont affectés moins souvent que ceux des rivages de la mer et les navigateurs; mais les passions tristes, ainsi qu'une nourriture insuffisante, peuvent y donner lieu (1): c'est pourquoi cette maladie est plus commune qu'on ne pense vulgairement. Quoiqu'elle soit accompagné de plusieurs symptômes chez les marins, un petit nombre suffit pour la caractériser dans l'intérieur des continens. C'est avec raison que plusieurs médecins estimables se croient quelquefois autorisés par la présence d'un symptôme unique, à reconnaître une complication scorbutique, et à prescrire le suc des plantes cru-

(1) *Tschirnausen,* Médec. corpor. pag. 23. *De Haen,* prælect. path. tom. 2, pag. 337.

cifères dans beaucoup de maladies chroniques (1).

XXXIII.

(*A*) La faiblesse générale du système sanguin peut être accompagnée d'un surcroît de faiblesse locale qui réclame un traitement topique. Dans beaucoup d'hémorrhagies passives, il est nécessaire d'appliquer des remèdes styptiques ou astringens, qui fassent resserrer l'orifice des vaisseaux ouverts, ou d'introduire dans les cavités différens liquides, soit de même nature, soit spiritueux ou aromatiques; car il faut souvent essayer plusieurs moyens avant de rencontrer celui qui convient au degré de faiblesse que l'on doit combattre. L'asthénie est même quelquefois si considérable, que les remèdes qui ont une action sur les forces vitales sont insuffisans, et qu'il faut absolument employer les moyens mécaniques comme le tamponnement ou la compression.

(*B*) Ce dernier procédé est le plus utile, lorsque la faiblesse locale existe seule, et dans des vaisseaux d'un gros calibre qui recouvrent difficilement leurs propriétés vitales. Cepen-

(1) *Leroi*, de Montpellier, Réflex. et Observat. sur le Scorbut.

dant, la compression est rarement employée contre les anévrismes, à cause de la difficulté de trouver et d'établir un point d'appui sur lequel elle puisse avoir lieu sans inconvénient. Mais elle est d'un usage avantageux pour les varices extérieures, au moyen d'un bandage roulé sur les extrémités, et encore mieux de bandelettes enduites d'une composition emplastique appropriée aux circonstances, ou de tentes et de bougies dont on augmente graduellement le volume, et qu'on introduit dans l'anus, le vagin, ou l'urètre. Dans les cas où la compression ne peut avoir lieu, l'extirpation des varices, si elle est praticable, et la ligature de l'artère, sont les dernières ressources du médecin quand la méthode de Valsalva est jugée inutile.

XXXIV.

L'exaltation des propriétés vitales du système absorbant joue un rôle actif dans un assez grand nombre de maladies; le marasme essentiel en dépend; elle paraît être la cause de l'ostéo-malaxie et du diabétès. Assez souvent les nourrices tombent dans un état d'épuisement produit par la lactation, et qui provient de l'énergie des lymphatiques, qui font affluer aux glandes mammaires toutes les substances

nutritives. Cet effet est dû vraisemblablement à la prépondérance du système absorbant sur d'autres systèmes affaiblis; le mouvement des vaisseaux absorbans est interverti et devient rétrograde dans certaines parties. Ce mouvement, qui a été démontré par Darwin (1), peut seul expliquer le phénomène dont il s'agit. La méthode curative consiste à employer les médicamens capables d'opérer une égale répartition des forces vitales dans toute l'organisation. L'opium a des succès momentanés, et retarde la marche du diabétès; dans l'étisie des nourrices, il procure une prompte guérison, pourvu qu'elles cessent d'allaiter.

Les frictions huileuses ont été annoncées comme un remède spécifique, pour retarder l'absorption cutanée, et elles méritent d'être essayées.

XXXV.

Quoique les remèdes accrédités contre les maladies qui dépendent essentiellement de la faiblesse du système lymphatique, paraissent fort nombreux, un très-petit nombre ont une action directe et spécifique. La plupart ne sont

(1) Zoonomie, trad. française, tome 1, sect. 29.

convenables qu'à certaines complications, et souvent n'ont dû les succès qui leur sont attribués qu'à l'idiosyncrasie des malades.

Les préparations mercurielles sont les seuls médicamens promptement avantageux, lorsque la sensibilité organique des glandes lymphatiques et des vaisseaux absorbans est affaiblie. Le mercure augmente les propriétés vitales des uns et des autres, et facilite le passage du fluide au travers des contours anguleux et multipliés des vaisseaux qui composent le système; car l'action de ce métal n'est pas bornée à neutraliser le virus vénérien, ou à détruire les différens vices psoriques, il est encore utile dans tous les engorgemens glanduleux non accompagnés de fluxion sanguine. Il est très-essentiel de ne pas taire cette dernière condition, car dès qu'il existe une altération dans les molécules sanguines, le mercure devient nuisible, la vérole même ne supporte pas son emploi tant qu'elle est à l'état aigu.

Cette efficacité des préparations mercurielles dans les maladies du système absorbant, a conduit plusieurs médecins dans l'erreur de croire que la maladie vénérienne est plus commune que l'observation ne le démontre. Ils la voient dans les scrophules et le rachitis, et sont persuadés qu'elle se transmet, par voie d'hérédité,

sous une multitude de formes jusqu'à plusieurs générations (1).

Les remèdes mercuriels ne doivent pas être employés tous indistinctement dans les différentes variétés ou espèces de maladies qui reconnaissent pour cause la faiblesse du système absorbant. Le nitrate acide de mercure, à la dose de deux gouttes dans une once d'eau distillée, convient éminemment dans les affections scrophuleuses et rachitiques, conjointement avec les amers, tels que l'infusion de racine de gentiane ou de feuilles de noyer. Le même remède, employé en lotions ou en bains locaux, à la dose de cinq ou six gouttes par once d'eau, fait disparaître avec très-grande promptitude les ulcères vénériens. Mais, pour combattre la vérole récente accompagnée de bubons, les frictions mercurielles conviennent mieux que toute autre préparation, tout comme le muriate suroxigéné de mercure obtiendra plus d'avantage dans la vérole invétérée.

(1) Lues venerea semel recepta in corpus, difficulter posteà deletur ejus character; adhibitis specificis mitescit sed non extinguitur. Imò post triginta et plures annos, sub specie aliorum morborum reviviscit, et medicos decipit, causam morbi ordinariam putantes; cum reverâ, ab excitato noviter venereo fermento dependeat. *G. Baglivi*, Prax. Med. lib. 1, pag. 59.

Outre les remèdes mercuriels, on peut encore opposer aux maladies lymphatiques, les préparations de cuivre et d'antimoine; mais elles agissent avec beaucoup plus de lenteur; elles n'exercent aucune action sur la maladie vénérienne, et paraissent appropriées aux circonstances dans lesquelles on a lieu de présumer la seule altération des fluides.

XXXVI.

Dans la faiblesse locale des vaisseaux lymphatiques, l'application du bandage compressif sur la partie malade est le premier moyen, et sans lequel les autres sont communément inutiles. On connaît tous les avantages que la chirurgie peut retirer de leur emploi dans les suppurations profondes des extrémités. Le même moyen est applicable à la cure de quelques tumeurs; en rapprochant les lames du tissu cellulaire, les fluides qu'il contient sont absorbés, et de cette manière on est venu à bout de dissiper des engorgemens dans le voisinage des articulations.

Les vieux ulcères, dépendant en général d'un défaut d'absorption dans les vaisseaux de leurs bords, qui permet aux callosités de s'engendrer, se trouvent guéris par les douches d'eau sulfureuses, par lesquelles la vitalité des tissus est

ranimée (1). Mais les eaux minérales ne sont utiles que lorsque l'effet de leur emploi peut être aperçu facilement : on doit s'en abstenir, si l'on reconnaît que la maladie dépende d'une affection cérébrale ou pulmonaire, car il est dangereux de trop exciter ces organes et de déterminer l'apoplexie (2) ou l'hémoptysie. Tous les autres topiques stimulans peuvent aussi avoir quelquefois des avantages; on a vu la fistule à l'anus guérie par des injections faites avec une décoction de ciguë (3). Enfin, si l'épanchement a lieu dans une cavité, il faut l'évacuer lorsque l'opération est praticable, ou recourir au traitement indirect qui sera indiqué plus bas.

XXXVII.

Les maladies chroniques de l'enveloppe cutanée dépendent le plus souvent d'une altération du tissu dermoïde, qui permet aux substances viciées de traverser des vaisseaux avec lesquels elles ne sont point en rapport naturel; ces maladies commencent par être locales, et

(1) *Bordeu*, Malad. chron. pag. 219-228.

(2) *Id. ibid.* pag. 250.

(3) *De Haen*, Prælect. path. tom. II, pag. 485.

peuvent ensuite envahir la totalité des tégumens. L'individu, en se grattant, s'inocule lui-même la matière morbifique, ou bien, après avoir été résorbée, elle est déposée en divers endroits; ou bien encore par la sympathie qui unit la peau aux organes de la nutrition, les fonctions assimilatrices étant dérangées, la quantité de sucs dépravés qui se portent à l'extérieur en est augmentée; de là vient la nécessité de joindre le traitement interne au traitement topique.

La lèpre et l'éléphantiasis sont le plus haut degré d'intensité auquel ces maladies puissent parvenir. Il est quelque espoir de guérison dans les commencemens; mais bientôt l'altération gagne de proche en proche les différens tissus de la peau, les différens fluides. A mesure que la sympathie de contiguité s'exerce, les sympathies éloignées sont mises en jeu (x, xxii), trop d'organes deviennent affectés, le mal est incurable.

Les affections cutanées, qui dépendent d'une altération dans les fonctions des organes abdominaux, subsistent encore souvent après que la cause qui leur avait donné naissance a été détruite. Il est rare que les remèdes topiques ne soient pas indiqués contre les dartres et la gale produites par un vice interne. C'est pour-

quoi le traitement des affections cutanées est basé sur l'usage alternatif des bains chauds simples ou hydrosulfurés, des frictions avec des pommades oxigénées, sulfureuses, hydrosulfureuses ou mercurielles, avec les teintures narcotiques, et l'emploi à l'intérieur des sucs antiscorbutiques (XXXII), des plantes savonneuses, de la douce amère, de la chaux, des médicamens qui peuvent augmenter les sécrétions et les excrétions. L'avulsion des poils et des cheveux est même nécessaire, lorsque leur bulbe désorganisé entretient l'ulcère et met obstacle à sa cicatrice.

Mais si l'on a raison de présumer une altération spécifique des fluides, outre les remèdes ci-dessus, on pourra employer les hydrosulfures d'antimoine, et le suc de limaçons écrasés avec la coquille (1), les bouillons de grenouille et d'écrevisses.

L'inflammation chronique de la peau, indépendante d'une sécrétion contagieuse, est ordinairement une suite de l'érésypèle; les cataplasmes de lait caillé sont le meilleur topique dont on puisse se servir en cette occasion.

D'autres fois l'action de l'air sur la surface

---

(1) *Jérome Zunichelli*, cité par *Morgagni*, de sed. et caus. epist. 47, n° 7.

entière de la peau la dessèche, en dissolvant les fluides qui en entretenaient la souplesse; et peu à peu, l'épiderme se resserre, s'enlève en petites écailles, la transpiration insensible se tarit. Cet effet, qui dépend d'un vice général de la sécrétion cutanée, ou qui est une suite de la petite-vérole confluente, a été guéri par Vieussens, qui fit coudre des feuilles de lière à l'intérieur de la chemise du malade; il serait plus commode de se servir d'une chemise de taffetas ciré.

XXXVIII.

Dans l'état actuel des connaissances médicales, on peut difficilement traiter, par une méthode directe, les maladies produites par l'accroissement de l'action musculaire. Heureusement les affections idiopathiques de ce genre ne sont pas communes, car un grand nombre de maladies convulsives sont dues à une irritation du cerveau ou de la moelle épinière.

Lorsque l'affection est essentielle, elle semble due à un défaut de forces dans les autres systèmes, qui laisse prédominer l'action musculaire. Rien n'est plus commun que de voir succéder les convulsions à des évacuations excessives; les derniers phénomènes vitaux qui s'observent dans les animaux égorgés, sont des

contractions des muscles violentes, laissant les membres et le tronc dans un état de roideur qui dure aussi long-temps que les tissus conservent un reste de vitalité (1), et le tétanos survient presque toujours après des causes débilitantes.

Comme le gaz acide carbonique respiré affaiblit et détruit l'action musculaire, ne serait-il pas avantageux de faire éprouver une asphyxie de quelques instans aux individus affectés de tétanos? Jusqu'à ce que l'expérience ait répondu à cette question, le traitement qui convient à la maladie qui nous occupe se réduit à l'emploi des remèdes qui peuvent relever les forces des systèmes nerveux et lymphatiques; l'opium et le mercure tiennent le premier rang. Cependant, lorsque les convulsions ou le spasme affectent les extrémités seules, un bandage compressif contribuera beaucoup à arrêter les mouvemens vicieux.

XXXIX.

(*A*) Les muscles et les capsules fibreuses des articulations sont sujets à une inflammation chronique, qui, tantôt se montre isolée et constitue le rhumatisme ou la goutte, et tantôt

(1) Recherches de Physiologie et de Chimie path. par M. *Nysten*, pag. 384-419.

se trouve réunie, et prend le nom de rhumatisme goutteux. L'une et l'autre de ces maladies sont plus faciles à être prévenues qu'à être guéries (1).

La vie sédentaire prédispose à la goutte; les individus qui font habituellement beaucoup d'exercice n'en sont pas affectés; et il est très-rare de l'observer chez les manœuvres ou les courriers. Il est même digne de remarque que l'extension forcée et cruelle, éprouvée par les articulations des hommes auxquels on faisait subir la question, les ait quelquefois débarrassés pour toujours de la goutte à laquelle ils étaient sujets (2). Il semblerait, d'après cela, que l'inaction dispose les ligamens articulaires à éprouver une irritation asthénique, qui est également et plus fréquemment produite par l'abus des excitans.

(*B*) Le rhumatisme, quoique dépendant des mêmes causes que la goutte, est encore spécia-

---

(1) Omnia remedia podagricis prescripta, inutilia propemodùm sunt, nisi vinum, venus, otium, et crapula temperantiùs usurpentur. *G. Baglivi*, Prax. med. lib. 1, page 71-3.

(2) *Fabricii Hildani*, Observ. chir. tom. 1, page 87. D'autres individus, par une marche forcée, ont arrêté l'accès qui commençait à se faire sentir. *Grant*, Traité des Fièvres, tome 2, page 227.

lement produit par les impressions débilitantes du froid et de l'humidité; ce qui indique assez le régime prophilactique qui doit être suivi.

Quant au traitement spécifique, il consiste à produire un excitement général qui puisse être transmis aux articulations et aux muscles affaiblis. Cet effet s'obtient par l'usage du quinquina à hautes doses : deux gros, par exemple, en poudre, de deux en deux heures, jusqu'à ce que le malade soit tombé dans une espèce d'ivresse voisine du délire; et le traitement doit être réitéré de quinze en quinze jours jusqu'à parfaite guérison. Le rhumatisme est aussi traité avec succès par l'oxide d'antimoine hydrosulfuré rouge, administré d'abord à la dose de deux grains quatre fois par jour, et progressivement jusqu'à quarante et même soixante grains à la la fois, jusqu'à ce qu'on ait obtenu l'effet qu'on désire; les doses sont ensuite diminuées dans la même progression qu'elles ont été augmentées (1). Les douches d'eaux thermales ont aussi beaucoup d'efficacité, ainsi que les bains de vapeurs; mais quel que soit le procédé, il doit être soutenu par un bon régime de vie.

---

(1) *Giannini*, de la Goutte et du Rhumatisme. J'ai éprouvé souvent des succès en me servant de cette méthode.

XL.

Les maladies chroniques avec augmentation de force, ne sont pas plus communes dans le système nerveux que dans les autres. Les remèdes spécifiques propres à les combattre, sont bornés aux passions débilitantes telles que la peur, dont Boërhaave fit une expérience si heureuse dans l'hôpital d'Harlem, pour arrêter une épilepsie contagieuse par imitation (1); et à l'action du froid qui, selon la remarque d'Hippocrate, est ennemi du cerveau et de la moëlle épinière (2). L'impression de faiblesse que la respiration du gaz azote et du gaz acide carbonique, laisse dans le système nerveux, doit faire présumer que l'on pourrait tirer parti de leurs effets dans le cas qui nous occupe. L'habitation dans les écuries préconisées de nos jours contre l'épilepsie, n'est utile qu'en raison de l'air méphytisé respiré par les individus soumis à cette épreuve. Il paraît même que, lorsque l'inspiration du gaz ammoniac arrête les accès épileptiques, ce n'est pas toujours à l'irritation de la membrane pituitaire que cela

---

(1) *Kaw Boerhaave*, Impet. faciens, n° 406.

(2) Aph. 18, sect. 6.

est dû, puisque Morgagni a obtenu les mêmes résultats chez un malade privé de l'odorat (1).

XLI.

Si la médecine est riche en moyens de stimuler le système nerveux, il faut convenir que les occasions de déployer ses richesses ne lui manquent pas. Quelle multitude de maladies nerveuses asthéniques, que de modifications dans celles dont les différens organes sont affectés! Les remèdes contraires à ceux énoncés dans le paragraphe précédent, sont les premiers qui s'offrent à notre choix; les passions gaies, un air pur, une température agréable, des bains chauds (2), et l'électricité employée selon des procédés convenables aux circonstances, l'acupuncture, sont les spécifiques directs de la faiblesse nerveuse en général.

Il est ensuite d'autres moyens appropriés à certains cas particuliers, à certaines modifications : le quinquina et les autres substances toniques ou aromatiques, l'opium, la bella dona, la racine de Columbo, l'oxide de Bis-

---

(1) *Morgagni*, de Sed. et Caus. epist. 3, n° 7.

(2) Calida vero grata. Suite de l'Aphor. 18, sect. 5.

muth, ont une action spéciale sur les nerfs de l'estomac et des intestins.

La compression, déjà reconnue très-utile pour remédier à la faiblesse du tissu cellulaire, des vaisseaux sanguins et lymphatiques (XXXIII à XXXVI.), présente un moyen curatif également propre à combattre les maladies nerveuses asthéniques. La douleur nerveuse de l'estomac cesse par la compression de la région épigastrique, et Bordeu rapporte l'observation d'un hoquet persistant, depuis quinze jours rebelle à tous les moyens que l'expérience, la raison et les livres avaient pu fournir, qui fut guéri sur-le-champ, en serrant fortement les hypocondres, l'épigastre et le dos du malade avec une serviette (1).

Lorsque la faiblesse nerveuse empêche les mouvemens musculaires de s'exécuter, s'il existe encore quelque action dans la partie malade, les mouvemens forcés pourront ranimer la sensibilité. L'usage de la scie fortifie les extrémités supérieures; la progression, à l'aide des béquilles, aide au rétablissement des extrémités inférieures; les voyages ou les promenades à cheval et en voiture, produisent encore, en ce cas, des effets avantageux.

---

(1) *Bordeu*, Maladies chroniques, page 158.

Mais quand la paralysie est complète, les douches d'eaux thermales sont presque le seul remède. Cependant, lorsqu'on observe des contractions involontaires dans les membres paralytiques, c'est un signe que les commotions électriques seront employées avec avantage, parce que l'excitabilité de la partie par irritation n'est pas perdue, quoiqu'elle n'obéisse plus à la volition ni à la sensation (1).

XLII.

Les maladies qui attaquent les autres systèmes de l'économie, étant ordinairement unies aux affections de l'un ou de plusieurs des précédens, comme dans l'état actuel de la science, on ne connaît pas de remèdes qui agissent directement sur eux; leur traitement est basé sur celui reconnu efficace dans les principales circonstances dont leurs maladies sont accompagnées. D'ailleurs, l'assemblage de ces systèmes principaux étant différemment disposé dans les organes et leurs dépendances, les maladies de ces réunions de tissus exigent une thérapeutique fondée sur cette différence d'or-

(1) *Darwin*, tome 3, pages 339-40.

ganisation. C'est pourquoi, abandonnant les maladies des systèmes isolés, je vais indiquer le traitement qui convient aux affections morbifiques des organes, relativement aux fonctions que chacun d'eux remplit, lorsqu'il s'écartera des règles générales, et qu'il présentera quelque chose de spécifique.

XLIII.

La faiblesse du tissu pulmonaire peut quelquefois être surmontée par des moyens semblables, les dyspnées nerveuses sont dissipées par l'usage de la pipe à tabac (1), et l'inhalation du gaz oxigène a été essayée avec avantage en Angleterre contre l'asthme essentiel (2).

Dans toutes les maladies de cette espèce, le malade doit habiter des lieux sains, sur le bord des fleuves ou dans le voisinage de la mer, et respirer un air chargé de vapeurs aromatiques sous un climat méridional. Si les accidens n'ont pas d'intermittence, ces secours seront insuffisans, parce que la faiblesse pulmonaire s'oppose à ce que la nutrition puisse s'exécuter d'une

---

(1) *De Haen*, Prælect. path. tom. 2, page 6.

(2) Nos. philos. par M. *Pinel*. tome 3, page 147.

manière convenable, et il faut alors administrer un chyle tout préparé qui est fourni par le lait de femme (1).

Les fluides sécrétés dans les bronches sont altérés quelquefois au point de devenir concrescibles, de former des calculs. On ne connaît aucun remède pour empêcher une pareille dégénérescence; mais on a observé que l'usage du lait l'entretient et la favorise (2).

XLIV.

Un assez grand nombre de substances médicamenteuses semblent jouir d'une propriété spécifique pour guérir les affections des voies alimentaires et digestives. L'irritation de la membrane pituitaire et des glandes salivaires, est réprimée par les gargarismes faits avec une dissolution d'acétite de plomb ou de sulfate d'alumine; le sulfate de fer est utile surtout lorsqu'il existe des excoriations dans l'intérieur de la bouche.

Les remèdes convenables pour dissiper la faiblesse des mêmes parties, sont différens sui-

---

(1) Capivaccio cité par *De Haen*, Præl. path. tome 1, page 323.

(2) *Morgagni*, Op. cit. Epist. 15, n° 21.

vant les régions affectées. Le sel marin agit sur la pointe de la langue, la coloquinte sur son milieu, l'élatérium sur sa base, le mercure sur les glandes salivaires (1), et le camphre sur l'œsophage (2), l'éponge brûlée sur la glande thiroïde. Lorsque les alimens ne peuvent parvenir dans l'estomac, soit par la paralysie de l'œsophage ou le rétrécissement de l'orifice cardiaque, l'introduction d'une sonde de gomme élastique, afin de pouvoir nourrir le malade, doit précéder tous les autres moyens curatifs.

XLV.

Aucune maladie chronique ne se présente plus fréquemment que l'inflammation de l'estomac. Lorsque le tissu de ce viscère a éprouvé un commencement de désorganisation sensible au tact, la médecine ne présente nulle ressource pour opérer la guérison; tandis que dans l'état contraire, une diète sévère et des boissons mucilagineuses, employées pendant un temps convenable, en viennent facilement à bout.

---

(1) *Barthez*, Nouv. Élém. de la science de l'homme, tome 1, page 200.

(2) Nosographie philos. par M. *Pinel*. tome 3, pages 152-3.

Dans la série des maladies chroniques dont l'estomac est le siége, celles qui dépendent de la débilité de cet organe méritent toute notre attention. Mais il est très-essentiel de distinguer les cas où la faiblesse nerveuse est le seul élément de la maladie, de ceux où elle est compliquée. Dans la première circonstance, j'ai obtenu des succès constans de l'emploi de l'opium, immédiatement; avant le repas, l'usage des bains chauds m'a souvent aussi paru avantageux; et, dans la dernière supposition, le traitement doit être aussi varié que les accidens de la complication. Tantôt il y a formation d'acide qu'il faut d'abord neutraliser avec la magnésie, la chaux ou les savons; tantôt accumulation de sucs bilieux qu'il faut évacuer avec les vomitifs; ou bien il y a développement de gaz hydrogène carboné, auquel il faut opposer les acides végétaux, pour en venir en dernier lieu, dans tous les cas, aux remèdes toniques et aromatiques, à moins qu'une disposition à la phlogose ne se manifeste.

D'autres fois, la digestion languissante cause un spasme douloureux, accompagné d'un sentiment de froid général, avec compression à la poitrine et difficulté de respirer; alors, les mêmes remèdes aromatiques et stimulans, entre lesquels le poivre en grain tient

le premier rang (1), remplissent les indications.

La sensibilité de l'estomac est encore sujette à s'accroître, sans être dans un état voisin de l'inflammation. C'est une susceptibilité nerveuse qui ne met point en jeu le système sanguin, et qui, bien loin de s'accroître par l'usage des alimens, se calme quelquefois, au contraire, lorsqu'on a mangé. Cette irritation est spécifiquement dissipée par l'opium administré indistinctement à toutes les heures, lorsque la douleur se fait sentir par les liqueurs alcooliques ou éthérées, et les applications froides sur la région épigastrique.

L'irritation de ce viscère est parfois tellement violente (xxx), qu'il ne peut retenir aucune des substances qui y sont introduites, et que le vomissement est le symptôme le plus dangereux. Il ne reste alors d'autre secours direct que d'administrer les substances qui peuvent dégager du gaz acide carbonique; et celui-ci, soit par sa propriété calmante, soit en tenant l'estomac distendu, empêche le retour des nausées.

---

(1) *Rega*, de Simpathiis, pag. 231-3.

XLVI.

Les maladies chroniques des intestins, provenant de l'accroissement dans les propriétés vitales de leur tissu, se guérissent par les mêmes moyens que celles de l'estomac, dépendant de la même cause.

Ils sont de plus susceptibles de certaines altérations organiques asthéniques ou engorgemens superficiels, que l'on parvient à guérir par l'usage des substances vénéneuses à petites doses et long-temps continuées (1).

L'irritation peut avoir lieu aussi de manière à dépraver la nutrition, et à causer différentes maladies locales qui vont ressortir loin de leur siége primitif (xxv. *b*.). Rien de plus efficace alors qu'une abondante boisson d'eau à la température de la glace, qui détruit la sensibilité

---

(1) Nam eadem vis venenosa noxia, ac generi nervoso infesta, utilis et medica tantùm redditur, dùm in minori mole et quantitate exhibita, loco corrosionis ac inflammationis, lenes tantùm inducit concussiones, et motus tremulos, constrictionesque minores, quibus exprimantur, quæ in interstitiis hærent vitiata fluida, et tensionem suam naturalem recuperent solida. *Rega de sympathiâ*, page 229.

vicieuse, lave les intestins pour ainsi dire, délaye les fluides nuisibles, provoque leur évacuation. C'est ainsi qu'on ramène à des principes rationels les cures surprenantes que Pouteau (2) et le Capucin de Malte ont obtenues en agissant d'une manière empirique.

Le même remède employé en lavement ne peut que produire de bons effets, lorsque les gros intestins sont le siége de l'irritation.

La faiblesse intestinale se manifeste souvent par des diarrhées de différentes espèces et la production des fluides élastiques. L'opium et les substances aromatiques sont bien alors les stimulus directement indiqués; mais s'il existe une trop grande abondance de fluides dans le canal intestinal, il est d'abord nécessaire de les évacuer et d'exciter ensuite les vaisseaux absorbans par les remèdes nommés *astringens*, parmi lesquels le sang dragon et l'alun tiennent le premier rang. Si la diarrhée dépend de la faiblesse de la membrane muqueuse qui revêt les intestins, l'eau de chaux mêlée avec du lait, les décoctions de salep, de sagou, de lichen d'Islande, ou les lavemens avec des substances

(1) *Pouteau*, Œuvres posthumes, tome 1, pages 52 à 105.

propres à dégager de l'acide carbonique, obtiendront des succès. Si la tunique musculeuse est elle-même affaiblie, l'exercice de l'équitation, tant recommandé par Celse et Sydenham (1), en produisant des secousses et des ébranlemens dans les intestins, ranime leur contractilité. Les femmes avancées en âge sont sujettes à des flux de ventre qui reconnaissent une pareille cause et par lesquels elles sont épuisées; l'équitation serait pour elles insuffisante et incommode: un bandage serré autour de l'abdomen pourrait être plus utile, en empêchant la dilatation des intestins, et en rendant aux tégumens et aux muscles le ressort dont ils sont dépourvus (2).

Enfin, quand la totalité des tuniques intestinales est tombée dans l'atonie, leur tube se distend ou se resserre, les excrémens s'y accumulent, et la constipation s'ensuit. En ce cas, il n'est pas rare de voir survenir une inflammation chronique, si l'on veut surmonter la constipation par l'emploi des purgatifs violens;

---

(1) *Celsi*, Medici, tom. 1, pag. 252, edit. Halleri. *Sydenham* Opera, pag. 130.

(2) Clinique chirurgicale, par M. *Pelletan*, tome 3, page 433.

il est plus prudent de ne prescrire que les potions huileuses, le petit-lait à très-hautes doses, et de faire des douches d'eau sulfureuse sur les lombes.

Cependant, cette difficulté dans l'évacuation des excrémens peut aussi dépendre du défaut de sécrétion biliaire. En pareil cas, la bile des animaux prise à l'intérieur, peut remplir une indication, tandis que par d'autres remèdes appropriés on tâche de rétablir les fonctions du foie.

Mais, dans les affections chroniques de l'estomac et des intestins, on doit être sans cesse en garde contre l'illusion des symptômes, et ne pas trop se fier aux apparences pour établir les indications. Les flux de ventre, qui sont en général de nature asthénique, proviennent souvent aussi d'un état inflammatoire, et le genre de vie du malade, son tempérament, les effets produits par les alimens et les remèdes stimulans, serviront plus à éclairer le diagnostic que les conséquences tirées de la fréquence des évacuations.

En finissant cet article, je remarquerai encore qu'il est quelquefois nécessaire que les médicamens, qui, pour agir sur les intestins, sont transmis dans l'estomac, ne soient pas dénaturés par la force digestive de cet organe.

Ainsi on choisira, suivant les indications, une préparation endurcie sous la forme pilullaire; ou bien on administrera certaines substances qui exigent un long séjour dans les voies digestives pour produire leur effet, comme la graine de moutarde ou d'autres semences de végétaux, auxquelles l'arome est si fortement uni, qu'il n'est épuisé qu'après avoir parcouru le tube intestinal entier: tels sont le poivre en grain et les clous de géroffle (1).

Si le médicament est employé avec l'intention qu'il soit transmis par les voies digestives dans toute l'économie, et qu'il soit de nature à révolter la sensibilité de l'estomac, il faut alors le combiner avec des substances nutritives, et le présenter dans un état de division tel qu'on n'ait plus rien à craindre en s'en servant. On obtient cet effet des dissolutions mercurielles corrosives, mêlées avec du pain ou des pâtes amylacées et des préparations stibiées administrées de la même manière.

---

(1) Journal de la Société de médecine de Paris. Janvier 1811, page 413.

XLVII.

Il est aisé de voir par ce qui précède, que dans le traitement des maladies chroniques dont les organes digestifs sont affectés, on marche entre deux écueils: d'un côté, on doit craindre de trop exciter les organes, et de l'autre, de trop les affaiblir. C'est pourquoi tant qu'il existe de la douleur ou une sensibilité trop vive, on doit s'en tenir aux boissons mucilagineuses; dans le cas contraire, une pareille médication serait nuisible, en ce qu'elle diminuerait les forces en général, sans rien faire pour la maladie en particulier, lorsqu'il est urgent d'employer les remèdes qui ont une action directe ou indirecte contre la maladie.

Cependant, avant d'en venir à cette indication, il en est quelquefois une autre plus pressante à remplir. Lorsque les fonctions digestives sont affaiblies, il en résulte souvent dans les fluides une diathèse particulière qui exige un traitement spécial. Le scorbut ou des symptômes scorbutiques se montrent avec plus ou moins d'évidence, et l'emploi des plantes crucifères ou chicoracées est indiqué par une longue expérience, comme le premier secours qui doit être administré dans les engorgemens du foie et de la rate. On peut ensuite passer aux remèdes

qui possèdent une action spécifique pour rétablir les forces toniques de l'organe malade. Les préparations mercurielles sont avantageuses dans les affections du pancréas, des glandes mésentériques et du foie. L'efficacité de ces remèdes dans les maladies de ce dernier, a été reconnue par Van Helmont, et confirmée par les médecins qui exercent entre les tropiques, et qui ont souvent occasion de l'employer.

Les calculs biliaires forment aussi une espèce particulière de maladie contre laquelle il faut diriger un traitement spécial. Ils peuvent être ramollis par un mélange d'huile et d'esprit de térébenthine; mais il faut bien se donner de garde de le prescrire dans le moment des douleurs et de la plus grande irritation. Les lavemens d'huile facilitent encore le passage des calculs biliaires dans les canaux hépatiques et cholidoques, ainsi que leur chute dans le duodénum, en remontant, comme prétend Darwin, par un mouvement rétrograde (1).

L'usage des sucs végétaux est bien aussi de quelque efficacité dans ce cas, surtout celui des graminées et des chicoracées; car on a observé que les animaux ne sont sujets aux calculs

(1) Zoonomie, tome 3, page 385.

biliaires que pendant le temps qu'ils mangent du fourrage sec, et qu'ils sont guéris peu de temps après qu'ils ont été mis au vert.

XLVIII.

Les affections de l'appareil urinaire produites par l'exaltation des forces vitales, si on excepte celles qui exigent l'emploi des évacuations sanguines, se réduisent au catarrhe de la vessie. La boisson des eaux acidules gazeuses est le seul remède direct que l'on connaisse, et duquel Tulpius et Henri de Heers assurent avoir retiré de grands avantages lorsqu'il a été prescrit dans le commencement de la maladie (1).

Les maladies chroniques, provenant de la faiblesse des reins, sont presque toujours funestes; le stimulus des cantharides est le seul qui puisse quelquefois exciter ces organes à remplir leurs fonctions lorsqu'elles ont cessé, qu'elles sont ralenties ou dépravées; c'est pourquoi il est inutile de faire mention actuellement des autres diurétiques. Lorsque le défaut d'évacuation de l'urine dépend de la faiblesse de la vessie, et que cette inertie n'est pas due

(1) Nosographie philosop. par M. *Pinel*, tome 3, page 413.

à une lésion de la moëlle épinière, en tenant sa cavité vide pendant deux ou trois mois, au moyen de sondes de gomme élastique, on peut assez souvent rappeler les forces vitales.

La sensibilité des reins est susceptible de s'altérer, de manière à ce que l'état naturel de la sécrétion des urines soit changé, et il se forme des substances concrescibles qui se déposent en différentes régions des voies urinaires, mais plus souvent dans l'intérieur de la vessie. Une opération chirurgicale est jusqu'ici le seul moyen connu pour débarrasser les malades de ces corps étrangers douloureux et funestes. On a bien voulu, il est vrai, tenter de les dissoudre par des liqueurs chimiques appropriées aux différentes espèces de calculs (1); mais les succès qu'on a retirés de ces épreuves ne sont pas encore très-encourageans. Il serait bien à désirer que l'art possédât pour dissoudre les calculs urinaires un menstrue semblable à celui que la nature emploie dans leur formation.

L'impression de ces corps étrangers sur les parois de la vessie, y cause une irritation vive, qui, par sa fréquence, les fait ensuite tomber

---

(1) *Fourcroy*, Système des connaissances chimiques. *In*-4°, tome 5, pages 501 à 563.

dans l'atonie, et les malades sont obligés de se livrer aux efforts les plus douloureux pour pouvoir uriner. Les feuilles de Buisserolle ont eu en pareil cas des succès très-satisfaisans (1); ce remède agit d'une manière spécifique sur les fibres de la vessie, et il éveille leur force de contraction.

L'acide carbonique dégagé suivant la méthode de Hulmes, ou les eaux minérales acidules ont aussi la propriété de calmer les douleurs de la pierre, et d'éloigner même quelquefois les accès douloureux, de manière à faire croire pendant long-temps que le calcul avait été dissous (2).

Les substances balsamiques opèrent un changement dans les principes constituans de l'urine; ou lui impriment des qualités qu'elle n'a pas naturellement, et par ce moyen agissent d'une manière particulière sur la membrane muqueuse de l'urètre. C'est pourquoi on se sert avec avantage des baumes de la Mecque, du Pérou, de Copahu, de la térébenthine, pour faire cesser les flux muqueux dont le canal est le siége.

---

(1) *De Haën*, Ratio medendi, tome 10, cap. 6.

(2) *Selle*, Observ. de médecine, page 105.

XLIX.

Un très-grand nombre de maladies chroniques étant accompagnées d'un état général de faiblesse, le traitement stimulant général devra souvent être le complément du traitement direct. Mais, dans ces circonstances, les remèdes stimulans ne conviennent pas tous et sous toutes les formes. Quelquefois les remèdes, qui ne sont pas liquides, ne peuvent être employés, soit que la sensibilité des organes les repousse, ou que les forces vitales affaiblies ne puissent en faire usage. Dans tous les cas, c'est vers l'estomac, comme le principal agent de la nutrition, que le médecin doit d'abord diriger ses ressources; et si les fonctions de ce viscère sont dans un état de torpeur qui exclut l'usage des alimens en quantité suffisante, il faut recourir aux bains chauds qui bientôt rétabliront la digestion. Il est aussi nécessaire de faire de l'exercice autant que les forces actuelles peuvent le supporter; il est même quelquefois utile de se livrer aux travaux les plus rudes. Les maladies nerveuses et certaines affections lymphatiques s'accommodent assez de ce genre de médication. On a vu de cette manière guérir radicalement des maladies vénériennes qui s'étaient

montrées rebelles à toutes les méthodes de traitement (1).

L.

Le traitement indirect des maladies chroniques est entièrement basé sur le développement de la sympathie de contiguité ou de continuité, sur le développement des sympathies éloignées, et sur le rétablissement de la sympathie générale.

On agit sur la sympathie de contiguité par les remèdes stimulans appliqués sur la peau qui recouvre la partie malade. L'onguent d'Arthanita, composé de violens purgatifs, fait vomir étant appliqué sur la région de l'estomac, purge quand on le met sur la région ombilicale, et excite les urines lorsqu'il est placé sur les reins (2). Les astringens employés de la même manière, facilitent l'absorption, les cataplasmes et les lotions chaudes ou froides, resserrent ou dilatent les vaisseaux; et les ventouses diminuant la pression de l'air dans l'espace qu'elles circonscrivent, déterminent le poids de l'atmos-

---

(1) Traité de la maladie vénérienne, par M. *Lagneau*, troisième édit. pages 127-30.

(2) *Barthez*, Nouv. Élémens de la science de l'homme, tome 2, page 47.

phère sur les liquides environnans qui sont poussés dans leur cavité.

Les sétons et les cautères, soit en détournant l'irritation des parties malades, soit en ouvrant une voie aux liquides viciés, sont d'un grand usage dans les maladies chroniques. On les pratique à la nuque pour combattre les affections de la tête, sur la poitrine pour dissiper le catarrhe pulmonaire, sur les côtés de l'épine contre la gibbosité.

Dans la tendance à l'inflammation chronique, la nature retarde par fois cette fâcheuse terminaison par l'éruption du pemphigus (1). L'art peut imiter utilement son procédé, et Klein rapporte avoir vu une cardialgie chronique, heureusement guérie chez un ivrogne, par l'application fortuite d'un vésicatoire sur la région épigastrique. Il en résulte des vésicules autour de cette partie, et accompagnées d'une inflammation érysipélateuse (2). Dans des circonstances analogues, j'ai tâché de produire un pemphigus artificiel, au moyen de linges découpés à jour et mouillés avec de la

(1) Monographie du pemphigus, par M. *Stanislas Gilibert*, pages 45 à 102.

(1) Interpres clinicus, page 47.

teinture de cantharides, et j'ai eu lieu de m'applaudir de cet essai.

Le stimulus ou l'irritation que le calorique transmet aux parties subjacentes, par les différentes espèces de cautères, et l'effet que produisent sur la peau les caustiques et les épispastiques, ranime la sensibilité des tissus contigus, et le mode de traitement est très bien approprié à la cure des engorgemens sous-cutanés, et des affections des organes contenus dans les cavités.

Mais le cautère actuel est le plus énergique de tous les moyens curatifs, vu l'irritation qui suit son application, se communique à une grande profondeur, et devient un remède très-précieux en beaucoup de circonstances. Lorsqu'il existe une douleur locale qui a résisté à toutes les tentatives de guérison, le feu procure au moins un soulagement passager (1). Lorsque les ligamens sont affectés d'un état de faiblesse qui permet aux forces musculaires de déplacer la tête des os, ce qui ordinairement arrive peu à peu, mais d'autres fois survient soudainement par l'effet de la crainte (2), le

---

(1) ..... Quæ ignis non sanat, incurabilia dicere oportet. *Hipp.* Aph. 85, sect. 7.

(2) *Pechlin*, Obs. phis. med. page 458.

fer rouge ou le moxa sont les meilleurs topiques.

L'épilepsie idiopathique, une de ces maladies qui sont l'écueil de la médecine, ne présente aucun espoir de guérison quand elle est invétérée, qu'avec l'application du cautère actuel sur la suture sagittale. Mais il faut observer que l'impression du fer rouge ait lieu sur les tégumens, et non pas sur l'os mis à nu, comme l'ont pratiqué De Haën et Pouteau, de la manière la plus malheureuse (1). Quels secours, en effet, a-t-on droit d'attendre des remèdes sudorifiques, diurétiques, purgatifs ou antispasmodiques, et des vésicatoires pour détourner l'irritation fixée sur la glande pituitaire (2), ou toute autre partie de l'intérieur du cerveau?

LI.

En exaltant les sympathies locales, dans le dessein de ranimer la sensibilité des organes malades, ou de détourner d'eux l'irritation, les médecins obtiennent quelquefois des guérisons qui leur ont été refusées par les autres méthodes thérapeutiques. Dans plusieurs cir-

---

(1) Pyrotechnie chirurg. par M. *Percy*, pages 188-98.
(2) Recherche sur l'épilepsie, par le docteur *Wenzel*.

constances, les ressources que présente ce traitement sont les seules qui nous restent, et ses effets sont même capables de l'emporter sur ceux du traitement direct.

Ainsi l'irritation de la membrane pituitaire fournira un secours utile contre l'amaurosis et la céphalie; des bougies placées dans l'urètre pourront arrêter le catarrhe pulmonaire, et l'application du vinaigre sur le scrotum fera cesser l'hémophtisie, tout comme l'irritation extérieure des parotides remédie aux affections des organes génitaux (1).

L'excitation de la peau stimule par sympathie les membranes muqueuses; mais telles ou telles régions de l'enveloppe cutanée ont plus de rapport avec telle ou telle autre région tapissée par les membranes muqueuses. Les vésicatoires ou autres topiques irritans appliqués sur les épaules, rétablissent les forces vitales de l'estomac, facilitent la digestion, et font cesser la sécrétion pulmonaire, tandis que leur application sur le gras des jambes rappelle l'expectoration. La plante des pieds sympathise

(1) *Hippocrates*, de Morbis popul. lib. 2, p. 225. Sicuti purgantia in morbis capitis summoperè proficiunt, ità diuteretica in morbis pectoris. *Baglivi*, de Fibre motrice specimen, page 217.

avec les fosses nazales, la membrane bronchique avec les intestins, le scrotum avec la gorge et tout l'appareil de la respiration, l'extrémité de l'urètre avec la totalité de ce canal, le sphincter de l'anus avec les organes de la génération. Darwin rapporte que l'impuissance a été guérie par l'introduction d'un morceau de racine de gingembre dans l'anus (1).

La région ombilicale sympathise avec l'estomac et les intestins. L'utilité des applications sur cette partie de la peau est constatée par les observations de la Société de médecine d'Edimbourg (2); Valsalva, pour arrêter le flux hémorrhoïdal excessif, faisait enduire cette même région avec six gros de thériaque, à laquelle on ajoutait de quatre à six grains d'opium (3).

L'immersion des extrémités inférieures dans l'eau froide arrête les hémorrhagies actives qui ont lieu par des organes situés au-dessous du diaphragme, et dangereuses par leur durée, de même que l'immersion des extrémités supérieures fait cesser, dans les mêmes cir-

---

(1) Zoonomie, tome 3, page 579.

(2) Tome 2, page 52.

(3) *Morgagni*, de sedibus et causis morborum, epist. 32, n° 12.

constances, l'épistaxis et l'hémoptysie. Cependant ces différentes espèces d'hémorrhagies chroniques sont arrêtées avec plus de promptitude par l'application de sinapismes sur les pieds lorsque le malade les sent froids.

En général on doit, autant que possible, imiter les procédés de la nature, en provoquant les mouvemens critiques par l'action de la sympathie locale; c'est une vérité qui ne saurait être trop répétée. Ainsi, en irritant vivement les pieds, on ne peut manquer de guérir les longues diarrhées accompagnées de toux, et sans vice organique, puisqu'une violente douleur survenue naturellement dans cette partie, est une solution critique en telle circonstance (1).

Mais pour obtenir de grands effets de l'exaltation de la sympathie locale, il faut solliciter son exercice sur l'étendue entière d'un appareil organique. Les stimulus ou les débilitans, appliqués sur une grande surface de la peau, auront une action bien plus puissante que l'application locale des mêmes moyens.

---

(1) Alvi profluvio, unà cum tussi, longo tempore qui detinentur, non liberantur, nisi in pedes inciderint dolores vehementes. *Klein*, Interp. clinicus, p. 63.

Suivant le besoin, l'usage des frictions, des lotions, immersions, bains froids ou chauds, deviendra avantageux. Campanelle parle d'un prince qui était obligé de se faire fustiger tous les jours pour dissiper une constipation opiniâtre, rebelle à tout autre moyen (1). Le docteur Lallouette a proposé d'habiller les hydrophobes de vésicatoires, si l'on peut s'exprimer ainsi (2). Un vêtement complet, tissu de laine en raison de l'irritation qu'il entretient sur la peau, est un remède qui mérite d'être essayé dans beaucoup d'affections chroniques, surtout d'espèce rhumatismale; car ces dernières maladies étaient très rares chez toutes les nations anciennes, et parmi les moines des deux sexes qui portaient des chemises de laine. Cet habillement, qui préservait du rhumatisme, du scorbut et des fièvres intermittentes, était cause, au contraire, de la fréquence de la lèpre et des autres maladies cutanées.

Il y a lieu de croire encore que les affections muqueuses n'étaient pas communes chez les anciens, par la même raison. Hippocrate, et ceux

---

(1) *Meibomius*, de usu flagr. in re venereâ, cité par *Pouteau*, tome 1, page 175.

(2) Essai sur la rage. *Paris*. 1812.

qui l'ont suivi pendant plusieurs siècles, ne traitent de ces maladies, pour ainsi dire, qu'en passant. Cela ne doit pas paraître étonnant, car la sécrétion du mucus nasal n'était pas abondante, puisque les peuples ne connaissaient pas l'usage des mouchoirs (1), l'inertie de la pituitaire annonçait le peu de disposition des autres membranes muqueuses à devenir trop sensibles.

Mais pour en revenir aux moyens qui peuvent mettre utilement en activité la sympathie locale, des sinapismes étendus sur la totalité des extrémités supérieures ne seraient-ils pas capables de détourner l'afflux des fluides sur les reins, dans les diabètes insipides? et des vomitifs administrés deux heures avant et deux heures après chaque repas, ne pourraient-ils pas nuire à l'irritation des parois latérales de la poitrine, être utiles dans le diabète sucré, empêcher le mouvement rétrograde du chyle, et rétablir son cours naturel?

Une juste proportion dans les forces vitales de l'estomac et des intestins, est nécessaire, non-seulement pour que la nutrition puisse

---

(1) Dictionn. des antiq. grecques et romaines, article *Habit*, page 244.

s'opérer, mais encore pour que l'exercice des autres fonctions puisse être régulier. La paralysie de l'estomac cause une mort très prompte; et les différens degrés de faiblesse dont il est affecté produisent les accidens les plus variés; de même que l'excitation dirigée sur lui développe avec promptitude un mouvement général d'excitation, il est lié par sympathie avec les moindres tissus de l'économie; c'est pourquoi dans les maladies sthéniques qu'il éprouve, la vie s'entretient long-temps, malgré la diète la plus rigoureuse, et le défaut de nutrition. Ainsi donc les remèdes portés dans l'intérieur des voies digestives, doivent modifier puissamment leur sensibilité, et produire des effets utiles à la guérison des maladies chroniques. Les émétiques et les purgatifs soulagent presque toujours la céphalée; et il est peu d'ophtalmies à la guérison desquelles ils ne puissent contribuer; mais ils sont encore bien plus efficaces dans une autre maladie des yeux non moins à craindre, je veux parler de l'amaurosis et de l'héméralopie. De plus, on trouve dans l'ouvrage de Saint-Yves deux histoires de tumeurs situées dans le fond de l'orbite, dissipées par des selles abondantes (1). Les mêmes

(1) Traité des maladies des yeux, page 110.

remèdes sont encore très utiles dans le traitement de quelques espèces d'hydropisies. Les purgatifs violens sont d'un emploi avantageux pour procurer l'absorption des tumeurs situées dans les parties supérieures, telles que le goître et l'engorgement des glandes du col, en y joignant les remèdes propres à combattre la diathèse qui leur a donné naissance (1).

D'autres remèdes introduits dans les voies digestives, ne provoquent ni le vomissement ni les selles, mais ils agissent principalement en augmentant la sécrétion de l'urine; tels sont les acides minéraux, utiles surtout lorsque la cardialgie accompagne les infiltrations séreuses. Les autres substances médicamenteuses, nommées *diurétiques*, ne paraissent pas agir sur les voies digestives; les absorbans les prennent

---

(1) Voici une formule de *De Haën*, qui m'a toujours réussi en pareil cas : ℞ nihil albi, unc. iv, ossium sæpiæ, putaminum ovorum, a unc. ij, panni scarlatini, unc. i $\frac{1}{2}$. Mista vase clauso comburantur, rediganturque in pulverem. Dosis pro adulto gran. xviii bis de die. Eâ quidem lue, ut ipso in pleni lunio, purgans phlegmagogon sumatur, et sequentibus sex diebus duodecim pulveres assumantur : dùm interea loca tumida probè fricentur. Ratio medendi, tom. 2, cap. 11, pag. 157-8.

sur les surfaces intestinales, comme sur celle de la peau, pour les transporter dans l'appareil urinaire; et leur emploi est indiqué, soit afin d'augmenter la sensibilité des reins, soit afin de diriger vers ces organes les sucs viciés dont on veut procurer l'évacuation.

C'est dans cette vue que les cloportes, écrasés et avalés au nombre de soixante à quatre-vingt plusieurs fois dans la journée, sont prescrits pour dissiper les accidens précurseurs de la cataracte; j'ai eu lieu, en plusieurs occasions, de me louer du choix de ce remède, conseillé par De Haën (1). L'arnica montant jouit aussi d'une propriété à peu près semblable. Stoll raconte avoir vu à la suite d'une amputation le pus se porter sur les bronches; et cette terrible métastase se dissiper, en donnant au malade la racine de cette plante, à la dose d'un gros en poudre, toutes les deux heures (2). Dans des circonstances où j'avais lieu de soupçonner une suppuration intérieure, j'ai vu les urines devenir purulentes par l'usage de la décoction des fleurs d'arnica, et tous les accidens se sont amendés.

---

(1) *De Haën*, Prælect. path. tom. 2, pag. 163-4.
(2) Prælect. in morb. chron. tom. 2, pag. 122.

Les sudorifiques peuvent aussi être avantageux, et ils paraissent surtout appropriés au traitement des affections rhumatismales. Fowler, médecin anglais, emploie dans cette vue une dissolution de résine de gayac, dans un mélange d'alcohol et d'ammoniaque concentrés. Pour moi, je n'ai pas eu lieu de préconiser cette préparation fort dégoûtante, et je l'ai employée quelquefois sans en obtenir des résultats encourageans.

La recette dont se servait De Haën contre les tumeurs blanches des articulations, et le spina bifida, mérite la préférence dans tous les cas où les sudorifiques sont jugés nécessaires (1).

(1) Ligni guaiaci viridis ponderissimi, uncia decem, salis tartari drachma semis, per nicthemeri spatium, aquâ purâ digerantur calidè, vase clauso per tres horas, sub finem addendo : spiritûs vini rectificati unc. quatuor ; tùm adde, ligni et corticis sassafras rasi unc. quinque; glycirrisæ, unc. quatuor. Stent per horam in fervidâ digestione, vase clauso, tùm per momentum bulliant : colat. pint. decem.

Super residuum potest aqua ad libras quinque affundi, quadrihorio coqui, vase clauso, addito sub finem dosi minori spiritûs vini, et pro potu secundario aut pro fotu usurpari.

De hoc decocto sumat æger, ter, quaterve de die, uncias, 2, 3, 4, et pro potu quotidiano, decoctum

La vérole invétérée, et plusieurs maladies de la peau, ne peuvent quelquefois être guéries que par leur moyen; on a même vu l'hydropisie ascite dissipée par la sueur, effet des remèdes donnés dans l'intention d'augmenter le cours des urines. Mais on doit joindre souvent à l'emploi des sudorifiques, l'application d'un vésicatoire, afin que les liquides viciés portés à la peau, trouvent une voie de décharge plus facile.

Les médicamens portés sur la membrane muqueuse des organes digestifs, bien loin d'être employés dans l'intention de provoquer des flux de liquides, sont, au contraire, indiqués en quelques occasions pour les arrêter. L'astriction de la muqueuse alimentaire se communique par sympathie à celles des bronches, de la matrice, et à la peau. Quelques médecins modernes ont préconisé les préparations de plomb contre les affections pulmonaires. Tout le monde connaît le pouvoir des pilules d'alun d'Helvétius ou de la colophane, pour arrêter la ménorrhagie; et De Haen faisait cesser les sueurs collicatives, au moyen de l'agaric à l'in-

---

secundarium. Prælect. in herm. *Boerhaavii*, Instit. pathologicæ, tom. 1, pag. 67.

térieur (1). Les médicamens introduits dans les gros intestins, sont encore d'une grande utilité quand on veut opérer une révulsion des forces vitales. Les lavemens de vinaigre peuvent faire cesser la céphalée rhumatique, ainsi que les hémorrhagies nasales qui surviennent chez les scorbutiques (2). La muqueuse de la bouche, jouissant d'un haut degré de sensibilité, les médicamens portés sur elle, ou dirigés sur les canaux excréteurs qui vont s'ouvrir dans cette cavité, produisent une dérivation heureuse dans quelques maladies rebelles. Les masticatoires âcres, et les frictions mercurielles, sont des moyens de guérison pour les fièvres quartes invétérées (3), les engorgemens de la rate, du pancréas et du foie, ainsi que pour les épanchemens séreux dans le cerveau.

LI.

Plusieurs maladies sont dues à la répercussion d'une humeur âcre; et la première indication consiste à la rappeler à l'extérieur; mais

(1) *De Haen*, Ratio medendi, tom. 12, pag. 251.

(2) *Ballonii*, Epid. lib. 2, pag. 97.

(3) Nouveaux Élémens de thérapeutique, par M. *Alibert*, tome 1, page 520.

il n'est pas indifférent d'employer tel ou tel moyen irritant pour parvenir à ce but ; il en est d'appropriés à chaque circonstance. Les pédiluves aiguisés de sel marin, ou d'acide muriatique, sont plus utiles qu'aucun autre topique pour attirer la goutte sur les extrémités inférieures. Lorsque la maladie est l'effet de la disparition d'une dartre, les sinapismes sont plus avantageux que les vésicatoires; et ceux-ci méritent, au contraire, la préférence, s'il existait précédemment un ulcère, ou une sécrétion purulente dans quelque partie; tandis que les onctions avec la pommade d'Autenhrieth, ou une dissolution de tartrite de potasse antimonié dans l'eau bouillante, rempliront mieux les indications, si la gale a été répercutée.

LII.

La matrice n'étant point soumise aux irritations directes ordinaires, demeurant même dans l'inertie pendant un tiers de la durée de la vie des femmes, elle est très-rarement le siége des maladies aiguës ; mais pendant le temps de son activité, elle exerce une sympathie si étendue, que quelques maladies chroniques peuvent trouver du soulagement dans les modifications de la sensibilité, ou les chan-

gemens d'état de cet organe. Son état de vacuité ou de plénitude influe sur toute l'organisation de la femme, et le médecin doit diriger cette influence vers le but qu'il veut remplir. La grossesse arrête les pertes sanguines, fait cesser le flux séreux ou muqueux, rend stationnaire la phthisie ; d'un autre côté, plusieurs maladies nerveuses ne trouvent de guérison que par l'accouchement, ainsi que plusieurs affections de la peau; et si dans le premier cas on doit conseiller à la femme de devenir mère, on doit lui persuader dans le second de s'en abstenir.

Les mammelles ayant une relation sympathique très-étroite avec la matrice, l'état de leurs propriétés vitales modifie singulièrement celles de ce dernier organe. Hippocrate avait déjà reconnu que l'application des ventouses sur les seins arrêtait les hémorrhagies utérines (1). Les mouvemens de l'appareil respiratoire sont aussi liés avec ceux de l'appareil générateur de la femme, puisque l'éternuement fait cesser les affections hystériques (2).

---

(1) Aphor. 51, sect. 5.

(2) Aph. 35, sect. 5.

LIII.

La correspondance des masses du tissu cellulaire n'est pas non plus à négliger dans le traitement des maladies chroniques (1). On connaît assez les effets, quelquefois surprenans, de l'application du séton à la nuque, pour dissiper les maladies de l'oreille, du nez, des yeux et des parties environnantes. Il faut observer cependant que le séton ne peut devenir utile que dans les circonstances où il s'agit de prévenir ou de faire cesser une sécrétion vicieuse. Les vesicatoires sur les joues et les ailes du nez, mériteraient d'être associés dans le traitement de l'hidrocéphale; car souvent cette maladie succède à l'érésypèle de la face; la transmission des fluides peut avoir lieu de l'extérieur à l'intérieur, *et vice versâ*, par le moyen des fentes sphénoïdales et sphéno-maxillaires.

Dans l'œdème du poumon, leur application sur les parties latérales inférieures du col, est suivie d'un soulagement assez prompt; et Lieberkuh procurait utilement dans cette maladie une métastase artificielle. Il déterminait par

---

(1) *Bordeu*, Recherches sur le tissu muqueux. *Portal*, Mémoires sur plusieurs maladies, tome 2, p. 70-80.

des pédiluves l'eau infiltrée dans les cellules du poumon à se porter sur les extrémités inférieures, et il remédiait ensuite assez facilement à l'œdème des jambes, par l'usage des remèdes fortifians (1). Placés sur les parties internes des bras ou sous les aisselles, les vésicatoires produisent des effets satisfaisans dans différentes affections de la poitrine.

Peut-être n'a-t-on pas encore assez réfléchi sur les avantages que l'on pourrait retirer de ce moyen employé à la partie interne des cuisses, et encore mieux du séton, dans les affections des parties situées dans le bassin, et surtout contre le psoitis chronique.

C'est vraisemblablement à l'infiltration du tissu cellulaire, et à l'extension qui s'ensuit, que sont dues les cures opérées par d'abondantes boissons aqueuses. Fizes traitait un homme qui, selon toutes les apparences, avait des calculs dans les vésicules du fiel : « Je veux, lui dit-il, vous rendre hydropique à force de boire, et cette hydropisie frayera la route aux corps étrangers ». La chose réussit au gré du médecin : le malade devint bouffi, à la suite d'une ample et longue boisson de liqueurs dé-

(1) *Tissot*, Epist. medico-pract. page 246.

layantes ; des purgatifs firent ensuite sortir les pierres de la vésicule du fiel (1).

LIV.

Il est un mode d'introduction des médicamens dans l'économie animale également applicable aux maladies aiguës et aux chroniques, mais cependant d'un usage plus fréquent dans ces dernières : je veux parler de la méthode par absorption. Il peut arriver que leur administration par les voies digestives soit difficile, en vertu des différens obstacles qui s'opposent à la déglutition, ou qu'elle devienne nuisible, parce que l'estomac ou les intestins sont le siége d'une inflammation. Les médicamens mis en contact avec les lymphatiques de la peau, par le moyen des frictions, ont assez de pouvoir pour arrêter les fièvres intermittentes qui compliquent la maladie principale, et produire le vomissement, les selles, ou un flux d'urine, suivant les indications que l'on doit remplir.

---

(1) *Bordeu*, Analyse médicinale du sang, page 474. Lorsqu'un calcul est engagé dans l'urètre, et que rien ne peut le faire sortir, Philagrius conseillait de gorger le malade d'eau froide. *Peyrilhe*, Hist. de la chirurg. tome 2, page 703.

Cette méthode possède en outre l'avantage de faire passer les remèdes directement à la partie souffrante. Le camphre, dissous dans la salive, et employé en friction sur la partie supérieure interne des cuisses, fait cesser la difficulté d'uriner et le priapisme. La teinture d'opium, employée de la même manière, et sur le même endroit, deux ou trois fois le jour, procure le retour des règles, dissipe les coliques flatulentes (1). En général, toutes les substances aromatiques, employées de cette manière, sont très-propres à combattre les accidens nerveux de toute espèce; mais il faut avoir soin que les frictions soient pratiquées sur le trajet des lymphatiques, qui vont se rendre aux tissus affectés.

La surface intérieure du rectum offre encore une voie ouverte à l'absorption; mais elle ne mérite la préférence sur la précédente, que dans les engorgemeus du mésentère, et alors on se trouvera fort bien de recourir à ce mode de traitement, indiqué par Kempfer.

---

(1) De la Méthode iatraleptique, par M. *Chrestien.*

LV.

Les affections morales éprouvent peu de soulagement des substances médicamenteuses ; et les impressions physiques ont en général peu d'efficacité pour amener leur terminaison (XXVI). Cela n'est pas réciproque : les passions de l'âme aident puissamment quelquefois à la guérison des affections du corps. Beaucoup d'affections nerveuses idiopathiques ont été guéries par la frayeur, la colère ou la surprise. Tout le monde connaît l'histoire du fils de Crésus, qui recouvra la parole en voyant le danger que courait son père. Valleriola rapporte qu'un homme paralytique depuis quelques années ayant été abandonné seul, à cause d'un incendie qui s'était déclaré dans une maison voisine de la sienne, voyant le feu pénétrer la cloison et gagner même son lit, recouvra ses forces pour échapper au danger. Non-seulement il se jeta hors de son lit, mais encore il sauta par la fenêtre, et depuis lors il jouit de l'usage de ses membres. Les Actes des curieux de la nature font mention d'un vieillard également paralytique, qui s'étant mis dans une violente colère contre ses fils, fut radicalement guéri (1).

(1) Ces deux observations sont rapportées par *Stalh*, Theoria medica vera, page 913.

On trouve dans Pechlin l'histoire d'un goutteux dont un accès de colère procura la guérison (1); le même auteur dit aussi avoir vu un de ses amis radicalement guéri d'une hernie inguinale (2) par l'effet d'une terreur subite, ce qui rend croyable l'histoire suivante, rapportée par Saint-Augustin, *De Civitate Dei*, Cap. 8.

Innocent, avocat de la sous-préfecture de Carthage, était tourmenté par de nombreux ulcères fistuleux situés aux environs de l'anus; les médecins avaient déjà pratiqué l'opération une fois, et employé tous les remèdes connus. L'incision lui avait fait souffrir de longues et cruelles douleurs; cependant une des fistules avait échappé à l'attention de l'opérateur, et n'avait pas été attaquée par l'instrument tranchant; de sorte qu'après la guérison de toutes les autres, celle-ci ne put se cicatriser, et on travaillait en vain pour en tarir l'écoulement et fondre les callosités. Après avoir perdu beaucoup de temps et de médicamens en tentatives infructueuses, les médecins furent contraints de lui avouer qu'il ne pouvait guérir que par le moyen d'une nouvelle opération.

---

(1) Observat. phis. med. pag. 460.

(2) *Ibid.* pag. 454.

Cette effrayante proposition fit frémir le malade, le rendit muet de terreur; dès qu'il put parler, il leur ordonna de sortir, et de ne plus revenir chez lui.

Au bout de quelques jours, cédant à la nécessité, et accablé de chagrin, il fit venir un célèbre chirurgien, nommé Alexandrinus, pour se mettre entre ses mains; car il était tellement irrité contre les autres, qu'il ne voulait plus se confier à eux; celui-ci, après avoir examiné les choses, reconnut la nécessité de l'opération; mais, agissant en galant homme, il refusa de s'en charger, et dit qu'il n'était pas juste que ceux qui avaient traité cette maladie pendant si long-temps, avec des soins si pénibles et si fastidieux, fussent privés de l'honneur d'en terminer la cure.

Le malade consentit donc à faire encore appeler les premiers médecins, pour se faire opérer de cette dernière fistule, en présence d'Alexandrinus. On prit jour pour le lendemain matin; dès qu'ils furent sortis, il tomba dans un tel désespoir, il avait tant souffert des incisions précédentes, qu'il croyait devoir mourir entre les mains de l'opérateur. Ses amis l'exhortèrent à mettre sa confiance en Dieu, à le prier avec ferveur. Aussitôt ils se mirent à genoux pour joindre leurs prières aux siennes, et lui se

prosterna contre terre avec violence, en commençant son oraison. Il est impossible de décrire l'émotion de son âme, le tremblement de tout son corps dans ce moment, et de se faire une idée de l'abondance de ses larmes, ainsi que de la fréquence des soupirs et des sanglots, qui suspendaient presque entièrement sa respiration.

Enfin, le jour tant redouté arrive; ses amis se trouvent présens, comme ils le lui avaient promis; les médecins font les apprêts nécessaires; ils enlèvent les bandages pour découvrir l'ulcère : l'opérateur, le couteau à la main, cherche l'endroit sur lequel il doit le porter; il examine, il touche, il presse avec les doigts, avec la sonde, il trouve partout une cicatrice solide.

De pareils résultats sont dus au hasard. La terreur est un moyen thérapeutique qui promet des succès trop douteux, et peut faire courir trop de risques au malade, pour que nous soyons souvent tentés de l'essayer. Il n'en est pas de même des autres passions; et Dsehibraïl, médecin arabe, a prouvé qu'il est possible d'exciter avec avantage un violent mouvement de surprise; il guérit une femme d'Aaron, Al Baschid, d'une paralysie des extrémités supérieures, en faisant semblant de vouloir

retrousser sa robe par-devant dans une assemblée (1).

La joie est un des sentimens qu'il importe le plus de communiquer aux malades, et rien ne favorise autant l'action des remèdes; les sentimens joyeux, et le rire qu'ils inspirent, peuvent seuls procurer des guérisons inespérées. Laurent de Médicis vit terminer de longues souffrances en riant aux éclats au récit d'une histoire plaisante : le savant Peyresc fut subitement guéri d'une aphonie, et d'une paralysie rebelle, par le plaisir qu'il éprouva en recevant une lettre de son ami De Thou. On connaît assez l'histoire de ce cardinal, qui, réduit à l'extrémité par l'effet d'un accès de goutte, voyant les grimaces d'un singe, se prit à rire d'une telle force, que non-seulement il revint à la vie, mais encore le mouvement de ses articulations devint libre, et il vécut bien portant plusieurs années après (1).

Le chatouillement, qui provoque le rire et un ébranlement universel du système nerveux, mériterait d'être essayé chez les hypochon-

---

(1) Histoire de la médecine, par *Kurt Sprengel*, trad. du docteur *Geiger*, tome 2, page 305.

(2) *Pechlin*, Observ. physico-medica, pag. 463-70.

driaques, et les autres individus éprouvant des spasmes dans les organes abdominaux.

LVI.

Après avoir traité des ressources que peuvent fournir les sympathies locales pour le traitement des maladies chroniques, voyons maintenant s'il ne serait pas encore possible d'obtenir leur guérison en excitant la sympathie générale, c'est-à-dire, en les faisant passer à l'état aigu (XVII.). L'absence de la sympathie générale (I à IX.) étant ce qui constitue la chronicité dans les maladies, il est bien évident qu'en rétablissant cette propriété vitale, on changera le caractère de l'affection morbide, et sa terminaison peut en devenir plus prompte. Mais il s'agit de savoir si les forces vitales sont encore suffisantes pour supporter l'ébranlement produit par une affection aiguë, si le tissu des organes présentera assez de résistance pour ne pas se rompre ou se laisser engager par l'abondance des fluides que la circulation, devenue plus active, y fait affluer. Cet examen fait, si l'on croit n'avoir rien à redouter du mouvement fébrile, il faut choisir entre les moyens propres à l'exciter. L'inoculation de la petite-vérole, quand l'individu est

susceptible de la contracter, remplirait parfaitement l'indication ; mais il ne serait permis de recourir à ce moyen que pour combattre les maladies absolument reconnues incurables, comme l'épilepsie qui a persisté après la puberté; il faudrait, de plus, choisir une saison favorable, et une constitution épidémique qui ne donnât pas lieu de redouter des complications fâcheuses et une variole confluente.

Il y a plus de sûreté à se servir du muriate d'or, ou à provoquer la fièvre, soit par les immersions dans l'eau froide, soit par les bains de terre, et l'on s'y prend de la manière suivante : On laisse les malades frissonner dans l'eau froide plus ou moins long-temps, ayant attention, au sortir du bain, de les essuyer promptement avec des éponges ou des linges fort secs : on leur applique sur le corps un drap ou une chemise de laine, et on les met au lit sur-le-champ : ou bien, dans le courant du printemps et de l'été, on fait un trou dans la terre, on y taille un siége pour asseoir le malade, qu'on y met tout nu; on rejette ensuite autour de son corps la terre qu'on a retirée de ce trou, jusqu'à la hauteur du cou; on le laisse frissonner dans cette fosse pendant une heure ou deux, suivant ses for-

ces ; après cela, on le retire pour le mettre au lit (1).

Ces deux derniers procédés ne peuvent convenir que dans les engorgemens des viscères, dans les affections nerveuses, et lorsqu'il n'existe aucun inconvénient de ralentir la circulation extérieure. Dans les affections goutteuses et rhumatismales, qui présentent un état de faiblesse dans les fonctions des systèmes cutané et musculaire, un pareil traitement ne saurait être avantageux, La fièvre doit être, en ces circonstances, excitée de prime-abord par la force du stimulus, par le moyen du quinquina, ou de l'oxide d'antimoine hydrosulfuré rouge, de la manière indiquée (XXXIX. B.). Le traitement employé par Hippocrate contre certaines hydropisies tendait aussi à produire une fièvre artificielle (2).

On a voulu également recourir à ce moyen pour obtenir la guérison du cancer, et des pra-

---

(1) Traité de la phthisie pulmonaire, par M. *Baumes*, tome 2, page 293.

(2) Si hydropicum tussis corripiat, si quidem scatim animo linquatur, calidis omnibus utatur, sin minùs inebriato, ac cibis ipsum impleto. De Morbis popul. lib. 2, pag. 243, edit. *Halleri*.

ticiens dignes de foi assurent avoir réussi ; or, voici comment ils conseillent de s'y prendre : On applique sur la tumeur un caustique arsenical ou mercuriel assez violent pour que l'irritation qu'il produit soit ressentie par toute l'organisation, et occasionne un mouvement fébrile qui se prolonge plus ou moins. De cette manière, l'équilibre se rétablit dans les sympathies, et les fluides viciés reprennent leurs qualités naturelles par le mouvement qui est imprimé à la circulation générale (1). Il faut cependant observer que souvent l'impression douloureuse du caustique se prolonge au-delà du temps où elle peut être avantageuse; mais on remédie à cet inconvénient par l'application du cautère actuel qui fait bientôt cesser la douleur (2).

LVII.

L'action spécifique du quinquina sur les maladies qui présentent le type intermittent, quelque variées que soient leurs formes apparentes, a donné l'idée d'assujettir à des retours périodiques réguliers certaines affections dont

---

(1) *Aubri*, Oracles de Cos, page 659.

(2) *Pouteau*, Œuvres posthumes, tome 1, page 50.

les paroxismes ont lieu à des intervalles très-inégaux, et dont le traitement était très-difficile. L'épilepsie en est un exemple : en étudiant les causes qui ont le pouvoir de provoquer les accès, et en les sollicitant à des jours et à des heures fixes, on viendra à bout de changer la maladie en une fièvre intermittente, dont la guérison sera facile à obtenir (1).

LVIII.

Les impulsions de l'instinct doivent être prises en considération dans les maladies chroniques, et il est des appétits bizarres qu'il ne faut pas toujours refuser de satisfaire. On a vu des flux de ventre opiniâtres cesser sans retour, après que les malades eurent mangé un hareng salé arrosé de vinaigre (2), ou une grande quantité de fromage qu'ils désiraient avec ardeur (3). Un assez grand nombre d'individus affectés de fièvres intermittentes ont été guéris par un pa-

(1) Observations sur une épilepsie ramenée à la forme périodique, et guérie par le quinquina, par M. *Dumas*. Journal général de la Société de médecine de Paris Décembre 1810, page 351.

(2) *Lambsma*, Fluxus ventris multiplex, page 268.

(3) *Skenekius*, Observ. medici, pag. 823.

reil remède que leur appétit leur indiquait (1). M. Desperrières rapporte qu'un jeune homme, qui avait un abcès au foie, souhaitant ardemment de manger des cerises, recouvra la santé après s'être satisfait (2). On a d'autant plus de raison de croire que cette cure est due à l'usage des cerises, que Boerrhaave avait rétabli un maniaque en le nourrissant pendant quinze jours seulement avec ces fruits (2). Linden raconte qu'une fille, âgée de vingt ans, affectée d'une fièvre hectique, avec des crachats purulens, éprouva un violent désir de manger des huîtres : on lui en accorda douze d'abord; et, comme on vit qu'elle se trouvait mieux, il lui fut permis d'en manger autant qu'elle voudrait. En peu de temps, elle en consomma une quantité prodigieuse. De cette manière, elle fut radicalement guérie, se maria ensuite, et devint mère de plusieurs enfans (3).

---

(1) *De Haën*, Prælect. in herm. *Boerrhaavii*, Instit. path. tom. 1, pag. 567.

(2) Mémoires de la Société royale de médecine de Paris, année 1777-78, page 210.

(3) *De Haën*, Opere citata, tom. 1, pag. 633.

(4) *Trnka*, Historia Febris hecticæ, page 163.

LIX.

Certains individus présentent un mode de sensibilité particulière qui les met à l'abri de l'impression des choses nuisibles au plus grand nombre, ou qui leur permet de ressentir des effets salutaires de l'action de certaines substances inertes pour les autres hommes (VIII.). Cette propriété vitale particulière se nomme *idiosyncrasie ;* c'est d'elle que dépendent l'innocuité de la ligature des nerfs, la réunion plus facile des parties divisées, la non lithalité des fractures de la base du crâne, des blessures du cerveau et des intestins, etc. C'est aussi à cette même sensibilité individuelle que sont dus quelques faits médicaux rares, et que l'on ne peut pas reproduire dans les mêmes circonstances en général. On trouve dans les œuvres posthumes de de Haën l'histoire de deux femmes ayant perdu la voix, et qui la recouvrèrent en se promenant pieds nus dans l'eau de la mer (1). On lit dans l'ouvrage de Trnka, sur les hémorrhoïdes, qu'un théologien, sujet au flux hémorrhoïdal survenant à la moindre cause, en fut guéri en flairant de la myrrhe (2).

(1) Opuscula quædam inedita, tome 1, page 156.
(2) Historia hemorrhoidum, tome 2, page 262.

Baglivi dit avoir connu une femme, âgée de soixante et dix ans, asthmatique, et fatiguée continuellement par la toux, qu'elle faisait cesser sur-le-champ toutes les fois qu'elle voulait, en se comprimant avec force le sommet de la tête (1).

Il est bon de connaître ces anomalies thérapeutiques, afin de tenter un traitement empirique lorsque tous les remèdes rationnels ont échoué. On essayera successivement alors une multitude de préparations ou de recettes jusqu'à ce qu'il s'en trouve quelqu'une d'appropriée à l'idiosyncrasie du malade.

Cela peut devenir avantageux surtout dans les affections simultanées de plusieurs systèmes; et, en compulsant les observations et les formules transmises par les médecins des différens âges, on en trouvera quelquefois de convenables à la maladie qu'on a sous les yeux. Sans contredit la polypharmacie doit être bannie de nos prescriptions, lorsque les remèdes simples remplissent les indications, et que nous pouvons compter sur leurs effets; mais il arrive (rarement, à la vérité) que des formules très-composées nous font atteindre le

(1) De Fibrâ motrice specimen, lib. 1, pag. 179.

but sans que nous sachions dire à quelle substance nous devons en particulier nos succès.

LX.

Comme l'habitude est une des causes de la longue durée des maladies chroniques (xxiii.), il est rationnel de chercher à les combattre par des habitudes contraires; et quelquefois on a lieu de s'applaudir d'avoir fait de pareilles tentatives. Un homme, qui était sujet à des accès d'épilepsie au bout de quelques heures de sommeil, s'en délivre en se faisant éveiller aussitôt qu'on s'apercevait que l'accès allait venir; et Pechlin rapporte qu'une autre personne fut guérie d'une constipation opiniâtre en se présentant régulièrement à la garde-robe tous les jours à la même heure (1).

L'influence de l'habitude annule, d'un autre côté, l'effet des remèdes, et ils ne font plus aucune impression sur l'économie animale, lorsque leur usage a été continué long-temps. Chacun sait que l'opium et les autres substances narcotiques cessent de pouvoir produire le sommeil et l'assoupissement, même à

(1) Observ. physico-medica, page 288.

de très-fortes doses, si l'on s'est accoutumé peu à peu à leur usage. Mithridate avait tellement familiarisé son estomac avec les poisons, qu'il n'en trouva aucun capable de lui donner la mort, et qu'il fut obligé, pour se tuer, de se percer de son épée. C'est pourquoi on doit avoir attention de suspendre de temps à autre l'emploi des remèdes énergiques, afin de ne pas affaiblir leur action, et le renouveler ensuite lorsqu'on a lieu de croire que leur stimulus peut de nouveau être ressenti.

Il arrive d'ailleurs que tel remède qui n'aura pas réussi en tel temps de la maladie, réussira mieux en tel autre; et le médecin doit varier ses essais, parce qu'il est quelquefois très-difficile, avec une très-grande sagacité, de saisir précisément les circonstances favorables aux médicamens; car tantôt il y a une disposition obscure à l'inflammation qui ne tarde pas à être remplacée par l'asthénie, ou d'autres fois celle-ci, par l'effet des remèdes trop stimulans, fera place à l'état contraire; tantôt la sympathie locale, qui ne pouvait être mise en jeu, parviendra à se développer, et dans des circonstances très-difficiles, pour ne pas dire impossibles à prévoir. Selle était dans l'usage, après avoir parcouru tous les remèdes efficaces

contre l'hydropisie, de les recommencer dans le même ordre (1).

LXI.

Les méthodistes appliquaient à la cure des maladies chroniques une méthode perturbatrice qui mériterait encore d'être essayée toutes les fois qu'il n'existe pas de maladie organique, et que les forces des malades peuvent le permettre. Après avoir soumis l'individu, pendant un temps plus ou moins long, suivant que la maladie était plus ou moins opiniâtre, à des alternatives d'abstinence ou d'un régime succulent, d'exercice forcé ou de repos absolu, ils prescrivaient un vomitif ou une saignée, et, peu de jours après, ils cherchaient à opérer un changement dans les mouvemens vicieux par l'usage des gargarismes, des sternutatoires, des frictions, des bains, des ventouses, et des emplâtres vraisemblablement rubéfians, promenés sur divers endroits de la peau (2). Cette méthode trouverait son application dans les circonstances où les forces vitales ont pris une direction

---

(1) Observat. de médecine, trad. par M. *Coray*, page 101.

(2) *Cœlius Aurelianus*, Morb. chron. lib. 1. De Cephaleâ, et passim.

excessivement déréglée, comme cela arrive dans l'ostéomalaxie, le diabètes, et l'épilepsie.

LXII.

Le changement de climat contribue puissamment à la guérison de plusieurs maladies chroniques : *Non pejus ægro cœlum est quam quod ægrum fecit*, a dit Celse. Les catarrhes invétérés conduisent à la phthisie l'habitant du Nord, s'il ne va pas respirer sous un ciel pur un air chaud et bienfaisant (1). Lorsque l'estomac persiste à repousser les alimens ordinaires, et se refuse à toute dilatation (ce qui annonce une gastrite chronique) chez un sujet brun, irritable, robuste, qui ne craint pas les affections pectorales, un voyage dans une latitude plus froide devient au contraire très-avantageux (2). Le montagnard, devenu maniaque par un séjour dans les plaines brûlées des feux du soleil, ne recouvre la raison qu'en retournant dans les froides régions qui l'ont vu naître.

---

(1) *Grant*, Traité des Fièvres, tome 1, page 233. *Lorri*, de Melancholiâ, tome 2, page 49.

(2) Traité des phlegmasies chroniques, par M. *Broussais*, tome 2, page 339.

D'ailleurs, la dissipation que procurent les voyages, le mouvement auquel les malades sont assujettis, le changement de nourriture qu'ils éprouvent, produisent des modifications très-avantageuses dans leur manière d'être et leurs habitudes.

LXIII.

La médecine ne peut pas toujours guérir; mais il est rare qu'elle ne puisse au moins soulager; et la cure palliative réclame toute notre attention, lorsque l'art est impuissant pour opérer une cure radicale. Dans les maladies chroniques les plus désespérées, il existe quelques accidens secondaires qui aggravent beaucoup les souffrances. Le poids des eaux et la distension qu'elles produisent tourmentent les hydropiques d'une manière cruelle : combien est précieux alors le soulagement produit par la ponction où les mouchetures! Le trouble de la circulation causé par les anévrismes engendre tantôt une suppression d'urine et un hydrothorax, auxquels l'usage des diurétiques apporte du soulagement; tantôt un amas saburral dans les voies digestives, que les purgatifs évacuent avec un grand avantage; tantôt encore une turgescence sanguine dans la tête, le poumon ou le foie, et que l'on dissipe par

les évacuations sanguines appropriées aux circonstances, par l'immersion des extrémités dans l'eau chaude, ou même par les vésicatoires.

On doit observer que les anévrismes du cœur, quoique malheureusement incurables, peuvent laisser vivre les individus qui en sont affectés pendant long-temps, et sans des incommodités très-graves, pourvu qu'on ait soin de dissiper les accidens consécutifs par les moyens convenables. On en vient facilement à bout la première fois qu'ils se déclarent; et souvent un empirique, qui méconnaît la maladie essentielle, et ne s'attache qu'aux symptômes, produit une guérison apparente après que le médecin rationnel a pronostiqué un peu trop promptement une terminaison funeste.

Les individus affectés de cette maladie, et en général tous les asthmatiques, sont fatigués par les boissons et les alimens chauds : la glace leur convient à l'intérieur, et souvent même en application sur la région épigastrique, en diminuant la raréfaction des liquides, qui augmente la difficulté de respirer (1).

(1) *Morgagni*, de sed. et causis morborum, epist. 16, n° 38.

Enfin, la cure des symptômes est quelquefois un acheminement préliminaire et indispensable vers le traitement spécifique. L'irritation et la douleur exigent d'être primitivement combattues, et c'est une précaution omise par les médecins dans une foule de maladies. Je me borne à citer pour exemple les divers accidens produits par les vers : aussitôt que la présence de ces insectes est soupçonnée, on en vient aux remèdes les plus actifs et les plus propres à favoriser leur expulsion ; on tourmente de plus en plus des organes déjà fortement irrités, et des accidens simplement nerveux deviennent inflammatoires.

Cependant, si l'on considérait que les vers existaient avant l'apparition des accidens, et que leur présence dans les voies digestives n'en est pas conséquemment la cause nécessaire, on serait bientôt convaincu qu'en opérant le déplacement de ces insectes parasites par les boissons laiteuses et sucrées, ainsi que par les lavemens de même nature, suivant les circonstances, en émoussant la sensibilité, en calmant la douleur, on remplit pour le moment la seule et véritable indication. On agit avec d'autant plus de raison de cette manière, que la sortie des vers est le seul signe certain de leur existence. Lorsque le calme est ensuite rétabli, il

n'y a plus aucun danger à faire usage des anthelmintiques, si l'ensemble des accidens qui ont précédé les fait juger nécessaires.

Le plus précieux secours pour apaiser la douleur qui a lieu dans les maladies chroniques et pour en retarder les progrès, nous est fourni par l'opium. L'anévrisme du cœur et le squirre du pancréas peuvent demeurer stationnaires pendant plusieurs années, en usant de ce remède à des doses convenables. Aucun médicament ne peut le remplacer pour faire cesser la toux, le vomissement, les diverses douleurs locales qui accompagnent les maladies; il en est de même des accidens produits par la présence des calculs biliaires. Dans cette dernière affection, la jaunisse ne survient qu'après que l'irritation a déterminé les constrictions des canaux cystiques, hépatiques, cholédoques, ou leur inflammation, et l'oblitération complète qui en est la suite (1). Il est rare que l'on obtienne des succès avec moins de deux grains d'opium à la fois, et les douleurs causées par le squirre du pancréas en exigent souvent jusqu'à dix grains dans l'intervalle de peu d'heures.

---

(1) *Morgagni*, de sedibus, et causis morb. epist. 37, numéros 32 à 38.

De toutes les maladies chroniques, la phthisie pulmonaire est celle qui cède à de moindres doses de narcotique; et, si leur effet est tardif, il faut toujours s'en méfier.

Il est encore bien essentiel de remarquer que les médicamens dont le pouvoir est le mieux constaté contre telle ou telle affection, et pour combattre tel ou tel symptôme, manquent d'efficacité en certaines circonstances. Les constitutions épidémiques modifient d'une manière particulière l'action des remèdes, et changent quelquefois les indications qui paraissent les mieux établies. J'ai vu des ophtalmies, des accidens scrophuleux du cou et de la face, des céphalées et autres maladies, qui cessent ou s'adoucissent ordinairement lorsqu'on a établi un séton à la nuque, s'exaspérer par ce moyen tant que la constitution annuelle était inflammatoire. L'opium, dans certaines constitutions, ne calme plus la douleur ni l'anxiété, il les augmente même ; ou bien tantôt les moindres doses produiront la somnolence, tantôt il ne faudra pas craindre d'outrepasser les prescriptions ordinaires, selon que les maladies régnantes reconnaîtront pour cause une turgescence sanguine, ou la faiblesse des organes digestifs.

Il est probable que c'est pour avoir négligé

le rapport général qui existe entre le traitement des maladies aiguës et celui des maladies chroniques, suivant les diverses constitutions épidémiques, que les médecins se trouvent si peu d'accord sur les vertus de plusieurs médicamens. Il est vraisemblable que les circonstances dans lesquelles ils ont été administrés avec succès par ceux qui les préconisent, n'ont pas été les mêmes pour ceux qui doutent de leur efficacité ou qui la nient absolument.

Telles sont les règles qui doivent guider dans le traitement des maladies chroniques: c'est-à-dire, que les tentatives de guérison ne doivent pas être trop précipitées lorsque la maladie est invétérée, et, au contraire, lorsqu'elle est récente (XXIV.); que le traitement doit être dirigé d'après la connaissance des causes de la maladie (XXV, XXVI.); qu'il faut avoir égard aux mouvemens critiques lorsqu'il s'en manifeste (XXVII.); qu'il faut, autant que possible, employer les remèdes qui ont une action spécifique sur les parties malades (XXVIII jusqu'à XLVIII.); qu'il est nécessaire, assez souvent, de joindre au traitement particulier des remèdes dirigés contre la faiblesse générale (XLIX.); que, lorsque la méthode spécifique est insuffisante, il faut employer une

méthode indirecte basée sur l'action des sympathies locales (L jusqu'à LIII.), sur l'action des lymphatiques de la peau et de l'intestin rectum (LIV.), sur l'action des affections morales (LV.), sur l'action de la sympathie générale (LVI.), sur les moyens de ramener à une forme vraiment intermittente les paroxysmes irréguliers de certaines maladies (LVII.), sur les impulsions de l'instinct et sur l'idiosyncrasie (LVIII, LIX.), sur l'influence de l'habitude (LX.); qu'il est bon quelquefois d'essayer une méthode perturbatrice (LXI.); qu'il est assez souvent nécessaire de prescrire un changement de climat (LXII.); enfin, que, s'il ne peut guérir, le médecin au moins fasse en sorte de soulager (LXIII.).

On doit compter sur la science, et non pas sur le bonheur; il n'est de praticien heureux que le praticien instruit : celui qui connaît la maladie est capable de la guérir lorsque cela est possible; et c'est en employant des remèdes dont les effets lui sont connus, en les employant à propos, en consultant les ressources de la nature, qu'il pourra y parvenir.

In universum tenendum est, omnis generis morbos, maximè diuturnos, non multa et varia, sed pauca et selecta, et simplicià magis quam

composita, leniora quam validiora desiderare remedia; sed eorum continuatione opus habere. (Hoffmanni Præfatio, tom. IV, edit. Basilæensis.)

MÉMOIRE

SUR LES ÉVACUATIONS

SANGUINES

ET L'ACUPUNCTURE.

Postea verò usus ostendit, nihil ex his esse perpetuum, aliasque potius observationes adhibendas esse, ad quas dirigi curantis consilium debeat.

CORN. CELSI *Medicina, lib.* 2, *cap.* 10, *initio.*

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

La Société de Médecine de Bordeaux proposa, pour sujet d'un prix à décerner en 1809, la question suivante : « *Quels sont les effets particuliers des différentes espèces d'évacuation* » *sanguine artificielle, tant artérielle que vei-* » *neuse?* » Le Mémoire que j'envoyai au concours fut couronné.

En 1810, la Société de Médecine de Paris ayant reproduit la même question, mais avec plus de développement, mon premier travail fut fondu dans celui que je destinais à la solution du nouveau problème.

Sept concurrens se présentèrent en 1812, parmi lesquels je fus distingué; mais aucun n'ayant satisfait la Société, elle a remis le prix en 1813.

Le 21 juin 1814, le jugement a été prononcé, et la palme académique a été adjugée aux docteurs *Freteau* et *Lafond*. Les rapporteurs de la Commission des prix, en donnant des éloges

à mon Mémoire, et après l'avoir honorablement mentionné, déclarent qu'il est plutôt un traité sur les avantages de la saignée, qu'une réponse aux questions proposées.

C'est donc sous les auspices de deux Sociétés savantes que je publie cet ouvrage; et leur approbation m'autorise à croire que la lecture en peut être profitable. Vraisemblablement aussi les expériences que j'ai faites relativement à l'acupuncture ne paraîtront pas dénuées d'intérêt. C'est un moyen curatif inusité jusqu'ici, non-seulement en Europe, mais encore dans les autres parties du monde; car les Chinois et les Japonais s'en servent d'une manière absolument empirique; et leur pratique ne fournit aucun document qui puisse en régulariser l'emploi.

Depuis la clôture du concours, je n'ai cessé de m'occuper de la question sur les évacuations sanguines; et le Mémoire imprimé renferme beaucoup de corrections, et plusieurs additions qui ne se trouvent pas dans le manuscrit envoyé à la Société de Médecine de Paris.

MÉMOIRE

SUR LES QUESTIONS SUIVANTES PROPOSÉES PAR LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE PARIS :

« *Quels sont les avantages ou les propriétés en particulier des diverses manières de tirer du sang, et leurs inconvéniens ?*

» *Quels sont les principes qui doivent diriger l'emploi des unes et des autres ?*

» *Les cas qui les réclament chacune de préférence ensemble ou séparément ?*

» *Et les motifs propres à décider le choix des parties sur lesquelles il convient d'opérer ces évacuations ?* »

I.

DANS cette foule de maladies dont l'espèce humaine est affligée, le système sanguin joue toujours un rôle plus ou moins actif, et les altérations des tissus qui composent l'organisation, sont très-souvent le funeste résultat du désordre éprouvé par l'appareil de la circulation. Il est très-rare que les recherches cadavériques ne fassent rencontrer quelque organe

enflammé, en suppuration, gangrené ou squirrheux; ne présentent des tumeurs de volume et d'espèce différentes ; des extravasations sanguines , séreuses, ou la sécrétion vicieuse de quelque fluide émané du sang. Les causes de toutes ces affections morbifiques offrent des circonstances très-variées, et qui méritent une sérieuse attention. Tous les ordres de vaisseaux sanguins ne sont pas affectés à la fois, et le mode qui concourt à la formation de la maladie éprouve une multitude de différences. Tantôt la circulation entière est dans le trouble, tantôt le désordre est seulement local ; ici, le mouvement fluxionnaire est dirigé par les forces vitales ; là, une congestion sanguine les empêche de se développer, ou rend leur action irrégulière ; ici le sang artériel est en excès; dans un autre endroit ce sera le sang veineux. L'âge, le sexe, le climat, les causes, impriment encore dans les maladies des modifications multipliées, qui exigent de la part du médecin beaucoup d'habileté pour saisir les occasions favorables à l'emploi de l'évacuation sanguine. Tous les procédés au moyen desquels on la pratique, ne sont pas indistinctement convenables; les uns sont utiles, ou absolument nécessaires; les autres sont pernicieux, ou dépourvus d'efficacité, selon telle ou telle cir-

constance. C'est afin d'en diriger le choix, que les médecins de tous les siècles ont appelé à leur secours tant de systèmes divers. Toutes les théories qui se sont succédées d'âge en âge, sont maintenant dans un discrédit complet, et nulle autre plus satisfaisante ne les a remplacées. Car quoiqu'on soit, en général, tacitement d'accord aujourd'hui sur les principes qui doivent diriger l'emploi de la saignée, les principes n'ont été ni rédigés en corps de doctrine, ni dépouillés entièrement d'un reste de respect pour quelques opinions qui semblent recommandables par leur ancienneté.

Cependant aucune partie de la thérapeutique ne doit être moins guidée par l'empyrisme ou la routine, que celle qui a pour objet la prescription de l'évacuation sanguine. C'est un remède dont les effets ne peuvent être neutralisés sur-le-champ quand il a été employé mal à propos; et d'un autre côté, il ne peut être omis dans beaucoup de cas sans compromettre la vie du malade, ou tout au moins sans retarder sa guérison.

Il est donc de la plus haute importance d'établir solidement les indications de la saignée, et de pouvoir déterminer avec certitude l'espèce de vaisseau, et le vaisseau lui-même, sur lequel elle doit être pratiquée.

Les erreurs dans lesquelles sont tombés les médecins des siècles passés, avertissent de se tenir en garde contre les prestiges de l'imagination, de ne pas se laisser séduire par les opinions systématiques, et de ne poser des règles générales qu'après s'être bien convaincu qu'elles sont confirmées par la pratique. Si nous voulons établir une théorie qui ne soit jamais démentie par l'observation, nous devons suivre la nature pas à pas, étudier, comparer les phénomènes qu'elle présente, profiter des leçons qu'elle nous donne par fois, interroger même les cadavres, étudier la distribution des vaisseaux, leurs anastomoses, ou leur état d'isolement, et ne prendre le raisonnement pour guide, que lorsque lui-même a été guidé par l'expérience. Telle est la route que je me propose de suivre dans la recherche des principes qui doivent me servir à résoudre les différens problèmes qui sont l'objet de ce Mémoire.

II.

Commençons donc par jeter un coup-d'œil sur les lois générales que suit l'organisation animale; examinons d'abord par quelle force les mouvemens vitaux s'accroissent, par quelles causes ils sont ralentis. La physiologie et l'ob-

servation clinique nous fourniront des lumières précieuses durant tout le cours de cette discussion.

Les tissus sensibles reconnaissent seuls l'empire de la vie ; la mort est le résultat inévitable du défaut de sensibilité. Ce n'est point l'arrangement des parties qui constitue l'être vivant, c'est l'instinct de chacune, c'est l'appétit que les moindres molécules témoignent pour ce qui leur convient, et l'aversion avec laquelle ce qui n'est pas en rapport actuel avec leur sensibilité, est refusé. Toutes les espèces d'animaux ne jouissent pas de cette propriété vitale sous les mêmes conditions. La cause qui l'entretient dans un grand nombre d'entre eux nous est inconnue ; mais pour ce qui regarde les espèces pourvues d'un cœur à deux ventricules, il est incontestable qu'elle dépend de la présence du sang. En effet, si la quantité naturelle de ce fluide diminue dans un organe, ses fonctions languissent ; si la circulation entière supporte cette perte, toute l'organisation est affaiblie. Lorsque le cours du sang est arrêté dans une artère, les parties auxquelles elle se distribuait deviennent d'abord engourdies, peu sensibles, et ensuite deviennent paralytiques, atrophiées, ou tombent en gangrène, à moins que l'obstacle qui s'oppose à la circulation ne soit en-

levé, ou que les vaisseaux collatéraux ne puissent suppléer celui dont les fonctions ne s'exécutent plus. Après une hémorragie abondante et subite, le désordre est bien plus grand. Alors la vue et l'ouïe sont affaiblies, les forces musculaires chancelantes, les richesses de l'imagination épuisées; les organes digestifs n'élaborent les alimens qu'avec difficulté; les sécrétions se tarissent, etc. les lois physiques essaient de reprendre leur empire, et souvent finissent par prévaloir sur les forces vitales.

Cette diminution de la sensibilité, est telle après une perte de sang considérable, que l'individu devient inaccessible à l'action des substances qui dans l'état naturel produiraient les effets les plus pernicieux. Tacite raconte que Sénèque s'étant fait ouvrir les veines, et voyant que la mort ne venait pas assez promptement, voulut l'accélérer en avalant du poison; mais il n'en éprouva aucun effet. *Cluso jam corpore adversùm vim veneni* (1).

III.

Quand le sang, au contraire, s'accumule dans les tissus, leurs propriétés vitales s'exal-

---

(1) Annalium, lib. 4.

tent ; la sensibilité de relation se développe dans ceux qui n'en jouissent pas naturellement, et s'accroît dans les autres. Très-souvent l'ordre des fonctions est changé ; elles ne tendent plus à la conservation de l'individu. Bien loin de là, les vaisseaux distendus par les fluides, finissent par perdre leurs forces organiques ; la circulation, d'abord trop active, se ralentit ensuite, et la mort naît d'un excès de vie. D'autres fois cette énergie vitale, moins violente ou plus concentrée, aboutit à une déviation des sucs nourriciers, à la formation des tumeurs, à l'épanchement des liquides ou bien à leur altération, et produit des fluides qui ne sont pas en harmonie avec l'état naturel des parties qui les contiennent.

IV.

Cette force vitale, inhérente au sang, a frappé l'esprit des observateurs. Dans tous les temps, les peuples anciens regardaient ce fluide comme le siége de l'esprit d'animation, ou comme l'âme elle-même (1) ; et les modernes ont reconnu qu'il jouit d'une vie qui lui est particulière ;

---

(1) Anima omnis carnis in sanguine est. *Levitii*, cap. 17, ver. 54. Sanguineam vomit ille animam. *Virgilii*, Æneid., lib. 9, vers. 349.

qu'il est une chair coulante, suivant l'expression de Bordeu, et qu'il peut donner naissance à de nouveaux tissus organisés. On observe, en effet, à la suite des inflammations, que le serum exhalé dans les cavités se convertit en membranes, qui, par un mécanisme inconcevable, ont des vaisseaux dans lesquels le sang circule. Dans d'autres circonstances encore, le développement des vaisseaux sanguins donne naissance à des tissus nouveaux qui produisent plusieurs espèces de sécrétions, et qui sont devenus sensibles en acquérant des nerfs de nouvelle formation comme eux. Les paroxysmes de l'épilepsie coagulent quelquefois le sang, au rapport de Stahl (1), tout le temps de leur durée; et certains poisons, mis seulement en contact avec ce fluide, causent la mort la plus prompte (2). Le principe de vie lui est tellement inhérent, que la combinaison de ses élémens se maintient encore long-temps après la mort, et que la fibrine isolée des autres parties constituantes du sang, laisse apercevoir des restes de sensibilité vitale en se contractant sous l'influence des agens galvaniques (3).

---

(1) Theoria Med. vera, pag. 678.

(2) *Fontana*, Traité sur les Poisons, tom. II, p. 131.

(3) Hist. du Galvanisme, par M. *Suë*, t. III, p. 271.

V.

Mais il est bon de remarquer que le sang ne jouit pas du même degré d'énergie vitale dans tous les ordres de vaisseaux ; car quoique dans le langage vulgaire on considère ce fluide comme partout identique, il présente néanmoins des différences très-sensibles dans les artères et dans les veines. Le sang artériel est de couleur rouge, et contient les élémens de la nutrition ; le sang veineux est noir, chargé du résidu des fluides nourriciers, et des nouveaux matériaux propres à remplacer ceux qui ont été employés. L'un circule par une impulsion mécanique sous l'influence des forces vitales. L'autre, absolument sous la dépendance des forces vitales, est, en quelques circonstances, aidé dans son cours par les forces mécaniques. Celui-ci cause l'inflammation, par la vitesse avec laquelle il se distribue dans le système capillaire ; celui-là, par la lenteur avec laquelle il en revient. Dans les maladies produites par la turgescence artérielle, tous les symtômes portent communément l'empreinte de la force et de l'activité. Dans les turgescences veineuses, au contraire, tout annonce la débilité et la lenteur. D'où il s'ensuit que les indications à remplir ne sont pas les mêmes

en l'un et l'autre cas ; qu'il est fort essentiel de distinguer entre elles les circonstances qui accompagnent ces deux états pathologiques, et les signes qui les font connaître.

VI.

Certains individus manifestent une prédominance marquée du système artériel : l'enfance, la jeunesse, le tempérament, vulgairement nommé sanguin, nous en offrent des exemples. Elle a lieu chez ceux dont les cautères rendent un pus de bonne qualité, et produisent des hypersarcoses rouges et fermes (1). Elle se fait également remarquer dans les maladies qui succèdent au desséchement d'un ulcère (2), à la répercussion d'une dartre, à la suppression d'une sueur habituelle, d'un écoulement purulent par les oreilles, ou toute autre partie du corps, etc. et qui donnent nais-

(1) Si, dans les épidémies de fièvres pestilentielles, les vésicatoires sont de quelque utilité comme moyen prophilactique, ce ne peut être qu'à ceux chez lesquels le système artériel prédomine, et en ouvrant une voie de décharge aux sécrétions artérielles, pour que le sang rouge ait une moindre tendance à se porter sur les organes intérieurs.

(2) *Morgagni*, de Sedibus et causis morborum, epist. 5, n° 4.

sance aux inflammations, aux épanchemens séreux, purulens, ou à la formation de différentes espèces de tumeurs (1). Les inflammations sont plus communes dans la moitié gauche du corps que dans la moitié opposée, parce que le système artériel est plus développé du côté gauche que du côté droit (2). Chez les femmes nouvellement accouchées, l'activité du système artériel est évidente, puisqu'il s'opère alors une abondante secrétion de liquides dans les mamelles et la matrice.

Ces observations sont d'une grande importance dans la pratique de la médecine, non-seulement pour diriger le choix des évacuations sanguines, mais encore afin d'éloigner des individus qui présentent la prédominance du système artériel, tout ce qui peut l'augmenter, et de donner la préférence aux substances capables de l'affaiblir. Cela se trouve confirmé par le récit des accidens éprouvés par un jeune homme épileptique, dont parle Morgagni (3). Cet individu, faisant usage d'une infusion aro-

---

(1) *Grimaud,* Cours complet de Fièvres, tome II, page 35.

(2) *Morgagni,* Epist. 12, n° 2. *Frank,* de curand. hominum morb. epitome. Vol. II, pag. 288.

(3) *Morgagni,* Epist. 9, n°s 6-7.

matique avec addition d'ammoniaque, rendait une prodigieuse quantité d'urines sans que les accès d'épilepsie en fussent diminués ; et ils disparurent ensuite, en cessant le premier remède, et lorsqu'on se fut borné à l'emploi des lavemens d'huile et des frictions huileuses (1).

VII.

Une multitude d'agens physiques et moraux, sont des stimulus qui augmentent l'activité du

---

(1) Les substances huileuses paraissent convenir toutes les fois qu'il y a faiblesse dans les radicules veineuses, jointe à l'augmentation de l'énergie artérielle sans vraie inflammation. Le succès dont a été suivi l'emploi de l'huile dans l'observation que je viens de citer, est très-remarquable. Le même remède a été recommandé par plusieurs médecins, surtout par *De Haën*, dans les fièvres qui ne sont pas essentiellement inflammatoires. Je pourrais aussi, avec raison, le proposer, d'après ma propre expérience, pour la guérison des affections muqueuses, tant aiguës que chroniques. On a vu des maladies de la peau invétérées céder à l'usage du beurre à l'intérieur, et aux bains d'huile : *Observat. de médec. et de physique*, par *Thiéri*, tome II, page 145. Le traitement de l'hydropisie par les frictions huileuses est assez connu ; et on sait également, que beaucoup d'ulcères de mauvais caractère sont guéris par l'application des substances graisseuses.

système artériel, et produisent des effets divers suivant la nature des impressions et les circonstances où elles sont perçues. Une nourriture abondante et substantielle, jointe à une vie oisive, augmente nécessairement la quantité du sang, et prédispose aux maladies inflammatoires. Le mouvement qui précipite la circulation, et l'irritation qui attire dans les organes plus de sang qu'ils ne peuvent en dépenser, troublent nécessairement les fonctions. Les passions expansives sont dans le même cas, et les effets de la joie sont connus de tous les médecins; mais les passions tristes produisent souvent des effets semblables indirectement. La peur, en contractant les veines, ou de toute autre manière, affaiblit le système capillaire, comme il est aisé de le voir par la pâleur qui se manifeste à l'extérieur. Le système artériel semble par-là acquérir plus d'énergie, le cœur bat avec force, plusieurs sécrétions naturelles augmentent; d'autres, contre nature, peuvent avoir lieu. Ainsi voit-on des flux d'urines involontaires très-abondans, et des sueurs de différentes espèces survenir dans le moment même. J'ai remarqué déjà plusieurs fois des dépôts par congestion, succéder promptement à une vive frayeur. Ce qui prouve de plus, combien la peur, la surprise ou la colère, peu-

vent augmenter l'activité des fonctions dépendantes du système artériel ; ce sont les guérisons de diverses paralysies (III.) opérées par l'effet de ces passions (1).

VIII.

Le sang veineux, au contraire, ne s'accumule que dans les cas de faiblesse absolue ou relative (2), et les congestions de cette nature ont lieu communément du côté droit (3). Les veines turgescentes produisent la douleur à cause de la distension mécanique des tissus, de la même manière qu'un corps étranger, et non par l'excitation vitale du sang. L'irritation qui en résulte se transmet plus rarement, et moins universellement d'une manière sympathique, les forces vitales ayant bien moins d'activité que dans les inflammations artérielles. C'est pourquoi, lorsque la faiblesse des tissus ne leur permet pas de ressentir le stimulus de

---

(1) *Diemerbroek*, Opera, pag. 578. *Zuinger*, de Morb. infantum, pag. 669-73. *Stahl*, Theoria med. vera, pag. 913. Histoire pragmat. de la Médecine, par *Kurt Sprengel*, trad. de M. *Geiger*, tom. II, pag. 315.

(2) *Burserii* Institut. medicæ de inflammatione commentariorum, §. L, tom. I.

(3) *Morgagni*, Epist. 3, nº 18.

la distension, le rhythme des battemens du cœur n'est pas troublé, la fièvre n'existe pas. Voilà précisément ce qu'on observe dans cette espèce de péripneumonie dont Celse a fait mention, ainsi que quelques modernes, et qui dénature la substance des poumons au point de la rendre presque semblable à celle du foie (1).

IX.

(*A*) Néanmoins le système veinéux n'est pas dépourvu de propriétés vitales; il en possède même de supérieures à celles du système artériel, car il a en propre une force que les artères empruntent du cœur. En effet, si la circulation veineuse est manifestement aidée dans les gros troncs par les forces musculaires, il paraît bien incontestable que dans les radicules veineuses, et les premiers rameaux qu'elles forment, le sang noir avance vers le cœur par une espèce d'attraction vitale. Quelle force mécanique pourrait-on supposer dans les veines des os, dans les veines spermatiques et ombi-

---

(1) Id genus morbi plus periculi quàm doloris habet. *Corn. Celsi*, Medicina, lib. 4, cap. 7. Médecine pratique de *Stöll*, tom. III, pag. 41. *Morgagni*, Epist. 21, n° 14, in fine.

licales ? Il semble qu'il existe une attraction veineuse agissant en raison directe des masses comme la gravitation terrestre, et qui supplée à l'action du cœur là où celle-ci cesse d'exister. Cette force circulatoire est assez analogue à celle des lymphatiques, avec lesquels les veines sont liées par une communauté de fonctions, puisque la lymphe finit par se mêler et se confondre avec le sang veineux.

(*B.*) Il est d'ailleurs certaines fonctions qui semblent sous la dépendance spéciale du système vasculaire à sang noir : telle est la nutrition des poils, des cheveux et des ongles. Hippocrate l'avait bien observé, lorsqu'il dit que les chauves ne sont pas sujets aux varices, et que si ce gonflement des veines survient à un individu dépourvu de cheveux, ceux-ci ne tarderont pas à croître de nouveau (1). C'est pourquoi il ne serait peut-être pas inutile, pour déterminer exactement le diagnostic des diffé-

---

(1) Aph. 3, sect. 6. On voit de plus, dans les affections organiques du cœur, que les ongles ne cessent pas de croître malgré la lividité des doigts. Leur accroissement, ainsi que celui des poils, s'observe encore dans les cadavres; et les substances huileuses, qui paraissent augmenter l'énergie des racines veineuses (not. 4 du §. VI), favorisent la multiplication des cheveux et des poils. *Frank*, de curandis hominum morbis epit. tom. IV, pag. 56.

rentes espèces d'apoplexies, d'examiner si les individus chauves sont plus sujets aux exhalations séreuses, gélatineuses, purulentes, dans les membranes du cerveau, et ceux qui sont abondamment pourvus de cheveux aux épanchemens sanguins.

X.

Parmi les passions de l'âme, la colère est la seule qui mette en évidence la turgescence du système veineux extérieur. Le gonflement des veines rend, comme on dit, l'homme noir de colère; ce qu'Ovide a si bien exprimé dans ces deux vers :

Ora tument irâ, nigrescunt sanguine venæ;
Lumina Gorgoneo sævius angue micant (1).

Cet effet est dû à la violence avec laquelle les ventricules agissent sur le sang, et à la rapidité de son passage des artères dans les veines. Cette force est telle, qu'elle peut causer le déchirement des vaisseaux, comme il arriva à l'empereur Valentinien, qui se rompit l'artère pulmonaire dans un mouvement de violente indignation qu'il éprouva à la vue des députés

(1) De Arte amandi, lib. 3, vers. 503-4.

des Quades (1). Mais, en ce cas, le système veineux reste passif dans les phénomènes qu'il nous présente ; sa turgescence n'est, pour ainsi dire, que l'effet d'une forte injection ; et la rapidité du sang noir n'étant pas en rapport avec celle du sang artériel, une ou plusieurs veines peuvent conserver un état d'engorgement qui donne ensuite naissance à diverses maladies. C'est pourquoi il n'est pas rare d'observer, après les accès de colère, soit des embarras gastriques, soit des palpitations, et une disposition aux engorgemens du foie ou aux anévrismes.

Les passions tristes et de longue durée, comme l'envie, la haine et la jalousie, portent spécialement leur impression sur le système de la veine porte (2).

XI.

(*A*) Celle-ci forme un système de circulation à part, et qui n'a de communication avec les autres veines que par des anastomoses entre ses ramifications, et les petits vaisseaux des parties voisines de l'anus. La veine-porte,

---

(1) *Lebeau*, Hist. du Bas-Empire, tom. IV, pag. 360.

(2) *Trnka*, Hist. hemorrhoïdum, tom. I, pag. 88.

uniquement destinée à recueillir le sang qui vient des organes digestifs pour le transmettre au foie, circule dans une indépendance absolue des contractions du cœur. Les autres veines ne sont séparées des extrémités artérielles que par le système capillaire, qui se trouve interposé entre ces deux ordres de vaisseaux, et la force des injections a pu faire passer les fluides de celui-ci dans les veines; mais on n'a jamais pu injecter de cette manière les ramifications de la veine-porte, soit que les capillaires des membranes muqueuses des intestins soient plus déliées, soit que leur organisation soit différente.

(*B*) Cet isolement du système veineux abdominal ne l'empêche pas cependant de participer aux affections des divers organes avec lesquels il n'a pas un rapport direct. On peut même remarquer qu'il est peu de maladies par lesquelles le cours du sang de la veine-porte ne soit dérangé d'une manière sensible. Les lésions du cœur et du poumon opposent un obstacle mécanique à la décharge de la veine-cave inférieure, et, par conséquent, à celles des veines hépatiques; il s'ensuit un engorgement vers le foie, ainsi que dans toutes les veines qui vont s'y rendre. C'est pourquoi la péripneumonie se juge quelquefois par le flux

hémorrhoïdal ou la diarrhée ; et les anévrismes du cœur produisent l'engorgement des viscères abdominaux, l'infiltration sanguine des membranes de l'estomac, la plénitude des veines mésentériques (1). Par la même raison, lorsque l'agonie a été longue, ces mêmes veines sont excessivement remplies après la mort (2).

Dans les fièvres aiguës, il est également très-rare que les viscères abdominaux ne soient affectés consécutivement ; et il en est un très-grand nombre dans le cours ou la terminaison desquelles on ne remarque des vomissemens, des flux de ventre de diverses espèces, ou d'autres accidens qui démontrent le trouble des fonctions de la veine-porte.

(*C*) D'un autre côté, l'engorgement du foie et de ses vaisseaux fait aussi refluer le sang vers la veine-cave et ses branches, et il en résulte une multitude d'affections symptomatiques non moins graves que l'affection primitive. C'est ainsi que peuvent survenir la fièvre, l'apoplexie, le vertige, la folie, les spasmes,

---

(1) Essai sur les maladies du cœur, par M. *Corvisart*, pag. 445.

(2) Maximam in lethalibus, vasorum abdominalium, hepatis imprimis, repletionem frequenter deteximus. *Frank*, Opere citato, vol. II, pag. 189.

les convulsions, les douleurs de tête, des reins et des articulations; les bubons, les érésypèles, les phlegmons, et autres tumeurs; l'anxiété, la difficulté de respirer, les hémorrhagies (1), le météorisme du bas-ventre, le péritonite, l'engorgement variqueux des reins, de la vessie, des ovaires, de la matrice, du vagin, des testicules, etc. (2).

XII.

(*A*) Après la terminaison de l'accroissement, la nutrition n'étant plus aussi active, les résidus de cette fonction deviennent tous les jours plus abondans; les racines veineuses semblent acquérir plus d'activité, et la prédominance du système veineux tend à s'établir. Son influence est d'autant plus remarquable, que les excrétions et les sécrétions sont moins copieuses. C'est pourquoi les femmes, après la cessation de leurs règles, et les eunuques, sont sujets aux hémorrhoïdes.

---

(1) *Baillon* rapporte que chez un jeune homme de vingt ans, sujet à une hémophthisie abondante, on sentait, avec les mains appuyées sur l'hypocondre droit, le mouvement du sang qui montait de l'abdomen à la poitrine. Epist. lib. 1, pag. 46.

(2) *Truka*, Op. citato, tom. 1, pag. 111 jusqu'à 157.

(*B*) D'ailleurs, les vaisseaux veineux étant d'un tissu moins résistant que les artères, perdent leurs forces toniques avec bien plus de facilité; le passage des fluides continue pendant long-temps dans leurs cavités, les distend; l'énergie vitale s'épuise à mesure que les années s'accumulent; la force de gravitation prévaut peu à peu; et le sang, retardé dans son cours, rend les veines turgescentes en plusieurs lieux. Cela arrive surtout lorsqu'une compression mécanique gêne la circulation veineuse, comme dans les derniers mois de la grossesse; ou lorsque la position favorise les lois de la pesanteur, comme chez les individus qui se tiennent long-temps debout; ou bien encore lorsqu'un organe est plus souvent excité que les autres.

(*C*) Car l'effet de l'irritation et de toute action répétée étant d'attirer le sang dans les tissus, la continuité de cette cause d'activité dans la circulation affaiblit les veines, et elles deviennent variqueuses. C'est aussi ce qu'on observe dans les poumons des joueurs d'instrumens à vent, dans l'urètre de ceux qui ont éprouvé des gonorrhées fréquentes ou de longue durée, et dans le cerveau des ivrognes, ainsi que des gens de lettres. L'organe encéphalique étant le centre auquel tout se rapporte dans l'éco-

nomie animale, il préside à l'organisation entière, il s'aperçoit de tous les mouvemens sensitifs, peut-être même de tous les mouvemens organiques (1). Cette répétition de rapports, cette fréquence de perceptions, mettent le cerveau dans un état d'excitement habituel qui use les forces des vaisseaux veineux; et leur faiblesse peut encore s'accroître, si la position horizontale du corps contribue à augmenter la stase sanguine; car ceux qui méditent dans leur lit sont très-sujets à l'apoplexie (2).

(*D*) Enfin, la prédominance du système veineux est affectée à un tempérament particulier qui se rencontre dans l'un et l'autre sexe. Il est annoncé par la sécheresse et la couleur brune de la peau, la saillie des veines extérieures, les cheveux très-noirs, la poitrine large, un appétit vorace (3).

XIII.

(*A*) Tant que les divers systèmes et appareils

---

(1) Élémens d'Idéologie, par M. *Destutt Tracy*, note 2 de la page 276.

(2) *Morgagni*, Opere citato, epist. 3, n° 13.

(3) Quorum venæ amplæ, et ventres et ossa ampla, hi sunt qui tenues sunt. *Hippocrates*, de Morb. popul. lib. 2, pag. 226, edit. *Halleri*.

composant l'organisation animale conservent entre eux les rapports et l'équilibre établis par le Créateur, l'individu est en santé; mais sitôt que l'un d'eux est plus fort ou plus faible, dès qu'une fonction s'exécute avec plus de lenteur ou de rapidité, il survient un malaise ou une maladie relative à la gravité et à la durée du trouble éprouvé par les fonctions. Ainsi, lorsque l'énergie du système artériel est accrue (VI. VII.), le sang est porté en trop grande abondance dans le système capillaire : alors, si les veines ne peuvent ramener le sang vers le cœur avec la même rapidité qu'il en sort, cela donne lieu à l'inflammation, à ses suites, aux hémorrhagies; ou bien d'autres vaisseaux plus perméables admettent l'excédant des fluides. L'exaltation et les sécrétions augmentent; il se manifeste des sueurs copieuses, des urines abondantes ou fortement colorées, des éruptions cutanées, différentes collections de liquides dans les cavités, etc.

(*B*) D'autres fois le système veineux jouissant de plus d'énergie que le système capillaire artériel, met obstacle à la nutrition, parce que les veines absorbent une trop grande partie des sucs nourriciers, et le système capillaire en fait une distribution insuffisante. C'est pour cela que, dans quelques maladies, le marasme

arrive au plus haut degré sans infiltration ; et c'est ce qui se remarque dans les maladies chroniques qui ont usé l'excitabilité artérielle, en laissant subsister l'excitabilité veineuse. Différentes espèces de fièvres hectiques, surtout la phthisie tuberculeuse, offrent quelquefois ce phénomène. Mais un exemple du défaut d'équilibre entre les forces vitales des artères et celles des veines, ainsi que de la prépondérance de ces dernières, et qui a rapport à l'objet de la discussion, nous est fourni par ces individus d'une maigreur extrême en mangeant beaucoup, et qui engraissent quelquefois par l'usage de la saignée.

XIV.

(*A*) Les maladies qui sont dues à l'asthénie veineuse sont cependant bien plus communes que celles qui dépendent de l'état contraire. Dans le plus grand nombre des maladies, soit aiguës, soit chroniques, le système veineux est affaibli sans que la faiblesse du système artériel soit parvenue au même degré. Il arrive, par-là, que le sang rouge stagne dans les capillaires, et produit un état voisin de l'inflammation; ou que le sang, absorbé par les radicules veineuses, ne peut avancer vers le cœur qu'avec grande difficulté. Les effets du premier mode

de faiblesse veineuse sont assez apparens dans les suppurations gangréneuses, survenant aux parties qui ont supporté le poids du corps pendant la longue durée des fièvres adynamiques, ou de toute autre maladie qui oblige à garder long-temps la même position. Les petits dépôts phlegmoneux, qui naissent autour des plaies des vésicatoires, ou des sétons qui ont suppuré pendant plusieurs semaines, sont dus à la même cause. Ce que raconte Barthez de quelques hydropiques ayant des ulcères dont les chairs deviennent d'un beau rouge, et le pus plus épais lorsque la mort est prochaine, s'y rapporte également (1). C'est pour cela que, dans ces circonstances, les hémorrhagies sont si opiniâtres et les tissus si douloureux (III.).

(*B*) Le plus grand nombre des fièvres dépend aussi de la faiblesse des veines qui partent de tous les points de la surface des organes digestifs, et la plupart des affections muqueuses sont dues à cette cause. Elles peuvent se présenter sous beaucoup de formes différentes, selon le degré plus ou moins grand d'asthénie qui peut affecter les tuniques de ces vaisseaux, et se borner à un accroissement dans la sécré-

(1) Nouveaux Élémens de la science de l'homme, par *Barthez*, tome II, note de la page 177.

tion de la mucosité, ou produire un abondant écoulement de sérosité, comme dans le corysa et quelques diarrhées, selon que les artères trouveront une voie de décharge plus ou moins facile (XIII. *A*.). Il est probable que les épanchemens que l'on remarque dans le cerveau, et que les accidens nerveux qui les précèdent ou les suivent durant le cours des fièvres ataxiques et adynamiques, s'opèrent par un mécanisme pareil.

(*C*) Il est encore vraisemblable que l'endurcissement des tissus et la formation des squirrhes et des cancers sont dus à la faiblesse du système veineux des parties affectées. La turgescence et la nodosité des veines qui se remarquent alors annoncent l'atonie de ces vaisseaux, et les fluides apportés par les capillaires artériels s'épanchent nécessairement et s'attirent de diverses manières. Si la maladie locale devient si promptement générale, et se reproduit avec tant de facilité, cela tient à la sympathie particulière qui lie entre elles toutes les parties du système glanduleux, et qui rend si commune l'affection universelle du système lymphatique.

(*D*) Cette faiblesse locale du système veineux donne encore naissance à d'autres phénomènes non moins importans à observer, lorsqu'elle

existe dans le tissu cellulaire qui enveloppe les nerfs ; ils sont comprimés, et la paralysie en est la suite. C'est ainsi que lorsqu'on a gardé long-temps une mauvaise position, on éprouve un sentiment de fourmillement au-dessous de l'endroit qui a souffert la compression. La ligature d'une veine produit la même sensation d'une manière plus prononcée ; et la durée en est assez longue si le vaisseau est d'un gros calibre.

XV.

(*A*) Mais lorsque l'asthénie veineuse est devenue générale, ainsi que cela arrive chez les hydropiques, l'absorption se faisant avec difficulté par les racines veineuses, les artères se déchargent par les exhalans. En cette circonstance, et même dans les fièvres hectiques, quelquefois le sang, après avoir passé des capillaires dans les veines, n'a plus assez de force pour continuer son cours avec la vitesse nécessaire ; il s'extravase et produit des ecchymoses, ou s'accumule et donne naissance à des tumeurs hémorrhoïdales (1).

(*B*) Il paraît que l'on accorde trop à la faiblesse des lymphatiques, lorsqu'il existe des

(1) *Trnka*, Opere citato, tome 1, page 52.

épanchemens ou des infiltrations de sérosité. On ne considère peut-être pas assez combien l'énergie des exhalans est augmentée par la prépondérance du système artériel, relative ou absolue. Cependant les collections de liquides sont plus souvent un effet de l'exhalation augmentée que de l'absorption diminuée. Les squirrhes des viscères, les abcès et les tumeurs dans les cavités thoraciques, le rétrécissement des orifices auriculo-ventriculaires, l'impression du froid, les exercices trop violens, l'abus des stimulus, sont des causes fréquentes d'hydropisie, soit en mettant obstacle au passage du sang des artères dans les veines, soit en empêchant la décharge de celle-ci, soit encore en accroissant l'énergie de la circulation artérielle au-delà de ses proportions avec la circulation veineuse (1). On sait d'ailleurs que la ligature de la veine principale d'une extrémité en cause l'infiltration (2). De plus, la faiblesse des lymphatiques est si peu réelle dans certaines hydropisies, qu'on a vu les fluides resorbés après la mort; c'est-à-dire, dès que l'exhalation a

(1) *Mouro*, Traité de l'Hydropisie, trad. française, pag. 22-32.

(2) *Morgagni*, Epist. 19, n° 32. *Lower*, de corde, cap. 2, pag. 128.

cessé (1); et Lover doit avoir disséqué plusieurs brebis mortes d'hydropisie de poitrine et du bas-ventre, dont les vaisseaux lymphatiques étaient si pleins, qu'il pouvait en suivre le trajet (2).

XVI.

(*A*) Il paraît donc bien constant que l'accroissement de l'exhalation, l'infiltration ou l'épanchement des fluides lymphatiques, est un des accidens de l'inflammation ou de l'accumulation du sang artériel dans les tissus; mais ce n'est pas le plus commun. Les vaisseaux sanguins des tissus non affectés d'abord, participent bien plus souvent au trouble qui résulte de la lésion des propriétés vitales, qu'aucun autre réseau vasculaire. Par le moyen des anastomoses innombrables qui ont lieu dans le système capillaire, l'inflammation se propage aux organes contigus, et passe d'un ordre de vaisseaux dans un autre. Les affections de la plèvre se communiquent aux poumons, celles du péritoine aux veines mésentériques, et à la membrane muqueuse des organes digestifs.

(*B*) Les différentes branches du système

---

(1) *Ballonii*, Epid. lib. 2, pag. 196.

(2) *Lower*, Opere citato, cap. 2, pag. 129.

veineux, tant profondes que superficielles, ayant aussi des voies de communication très-multipliées, la turgescence des vaisseaux à sang noir se communique de proche en proche, en produisant des affections très-variées. Elle peut, tout à la fois aggraver les maladies, ou faciliter leur guérison, selon que la turgescence veineuse refluera vers un organe plus ou moins essentiel (XI. *B.*).

XVII.

Jusqu'ici j'ai considéré les artères seulement comme les tuyaux de transmission du fluide vital ; il est à propos d'examiner maintenant si cet ordre de vaisseaux agit en vertu d'une force qui lui est propre, ou si elle lui est constamment communiquée. Quelques observations très-rares semblent trancher la difficulté : on prétend avoir vu des animaux dépourvus de cœur (1). Comme de pareils prodiges doivent trouver aujourd'hui peu de croyance, et que d'ailleurs les cas rares ne peuvent servir à établir des principes généraux, il est plus raisonnable de ne pas s'y arrêter ; les observations journalières nous fournissent assez de preuves

(1) *Suetonius* in vitâ Cæsaris. *Lordat*, Traité des Hémorrhagies, page 112.

de la force individuelle des artères. La fièvre est quelquefois bornée dans une moitié du corps ; le pouls bat plus fortement et plus fréquemment dans le bras dont le doigt est affecté d'un panaris, que dans l'autre. Les palpitations, dont le cœur est le siége, ne se transmettent pas toujours aux artères, et les mouvemens irréguliers de celles-ci sont quelquefois indépendans des pulsations du cœur. Mais la cause de ces phénomènes réside dans l'activité du système nerveux, dont les filets multipliés accompagnent partout les vaisseaux sanguins, et agissent sur une étendue toujours assez grande des ramifications artérielles, pour modifier l'impulsion transmise par le cœur. L'irritation primitive d'un point isolé d'une artère ou d'une veine, ne saurait exercer aucune influence sur le cours des fluides que ces vaisseaux contiennent, car il est très-rare que la sensibilité de relation s'y développe ; et la division de leur tissu ne fait éprouver aucun sentiment douloureux ou pénible. La ligature et le déchirement du cordon ombilical n'arrachent aucun cri à l'enfant, et la légère suppuration dont sa chute est précédée, n'y développe point de sensibilité. La réunion des tuniques artérielles coupées est moins facile à obtenir que leur oblitération complète ; et

rarement les artères ou les veines participent aux altérations des parties au milieu desquelles elles se trouvent. Si les anévrismes et les varices sont quelquefois douloureux, la sensibilité réside dans la peau et le tissu cellulaire enflammés par la distension qu'ils éprouvent.

Les sympathies instantanées ou subséquentes étant, comme chacun sait, en raison directe de l'aptitude des parties organisées à percevoir l'irritation, il est conséquent de conclure que puisque les artères et les veines sont dépourvues de la sensibilité de relation, la section de ces vaisseaux ne peut produire l'attraction vitale des fluides vers l'ouverture pratiquée pour obtenir l'évacuation sanguine.

Haller et Spallanzani ont bien vu le sang des vaisseaux voisins de celui qui avait été piqué, se diriger vers lui avec promptitude ; mais ils opéraient sur des vaisseaux du dernier rang, plus sensibles que ceux d'un gros diamètre (1); d'ailleurs les sujets de l'expérience étaient des individus à sang froid, et les lois de leur organisation sont différentes de celles des animaux à sang chaud. Il fallait encore, pour que leur observation convînt au sujet dont il s'agit ici,

---

(1) *Barthez*, Nouveaux Élémens de la Science de l'homme, tome II, page 56.

que la piqûre des vaisseaux sains eût été pratiquée dans le voisinage des parties enflammées.

XVIII.

Puisque les artères et les veines ont des tissus insensibles à l'irritation spontanée, il est évident que la section de leurs tuniques ne peut produire aucune dérivation du sang qui se porte aux parties malades. Le sang étant un fluide essentiellement vital (III, IV.), il continuera de se porter vers les parties irritées, tant que les vaisseaux qui les arrosent en contiendront assez pour entretenir les forces vitales, et que celles-ci seront supérieures aux lois de la gravitation.

C'est pourquoi l'effet de l'évacuation sanguine étant de diminuer la sensibilité (II.) dans les parties sur les vaisseaux desquelles on la pratique, les plus voisines en ressentent successivement les effets ; et les plus éloignées n'éprouvent l'affaiblissement de leurs forces vitales qu'en raison de la diminution des fluides dans la totalité du système vasculaire. Car lorsqu'un vaisseau est ouvert, le sang qui fait effort contre ses parois tend à s'échapper par l'incision, et l'irritation se dissipe à mesure que le sang arrivant dans le tissu malade est en

moindre quantité, ou que son retour est devenu plus facile. Mais ce résultat ne peut s'obtenir en pratiquant la saignée dans une partie éloignée du siége de la maladie que par une évacuation excessive; et l'affaiblissement général, qui en sera la suite, deviendra dangereux. De pareils accidens sont plus communs qu'on ne pense; l'état des malades est souvent empiré par l'emploi de moyens curatifs, qui, dirigés avec plus de discernement, seraient infailliblement utiles.

C'est surtout dans la faiblesse veineuse (XIV, XV, XVI.) que toute saignée qui n'est pas pratiquée sur les vaisseaux engorgés, ou tout au moins sur les plus voisins, produit des effets pernicieux, elle ajoute à la faiblesse générale dont la faiblesse locale est fréquemment le résultat, et sans remédier à cette dernière. Pour combattre l'asthénie veineuse, on se sert de l'évacuation sanguine, faute de meilleur moyen. Ce n'est que pour favoriser le retour de la force tonique dans les vaisseaux distendus, qu'on les évacue; et les médicamens propres à rendre des forces à toute l'organisation, doivent ensuite être employés sans retard. Le choix du vaisseau n'est indifférent, pour pratiquer la saignée, que dans les circonstances où le sang est en excès dans toute la circula-

tion, et lorsqu'il n'y a pas de mouvement fluxionnaire bien déterminé. Combien les affections de ce genre sont peu communes en raison des affections contraires?

C'est pourquoi la saignée directe est presque toujours d'une nécessité indispensable ; cela a été reconnu par les meilleurs praticiens (1), et même par Vanhelmont, ce grand antagoniste de l'évacuation sanguine (2). Mais comme il n'est pas toujours possible, il faut y suppléer par celles qui s'en rapproche le plus. Il faut donc conséquemment rechercher en quels cas la saignée directe peut et doit s'effectuer, en quels autres elle doit être omise, et quels sont les procédés qui méritent la préférence.

XIX.

En évacuant le sang par le moyen de l'arté-

---

(1) Hinc profectò manat eximia utilitatis laus illa, quâ experientiâ convicti clinicorum principes, extulerunt sanguinis è proprioribus venis emissionem. *Borserii*, Inst. med. tom. I. De Inflamm. comment. §. LXIV. Mirum est quantùm venæ sectio topica prope locum affectum instituta possit. *Stahl*, Prælect. in morb. chronicos, tom. II, pag. 25.

(2) Derivatio autem quæ parca est cruoris effusio, modo congruis venis fiat, sæpè profuit multis morbis topicis. *De Febribus*, cap. 4, n° 40.

riotomie, l'excès dans la sensibilité des tissus, ou l'irritation, serait combattu directement et avec promptitude (III, IV, V, VI, VII.); mais des raisons puissantes restreignent beaucoup l'usage de cette évacuation sanguine. Les tuniques artérielles divisées ne peuvent se réunir. Pour arrêter le sang, il faut effacer la cavité du vaisseau par la compression ou la ligature; de cette manière, on détruit la circulation dans les parties que l'artère arrosait, et leur vie s'éteint, si les collatérales ne peuvent fournir à leur nutrition. Ceci regarde les artères d'un gros calibre ; quant à celles d'un très-petit diamètre, les forces toniques agissent promptement sur leur tissu, et le resserrent lorsqu'il a été divisé; de sorte qu'elles fournissent peu de sang.

Ainsi donc l'artériotomie n'est praticable que sur des vaisseaux capables de fournir une évacuation sanguine abondante, et dont la cavité peut être effacée sans nuire aux fonctions des parties auxquelles elles se distribuent. Cette opération n'a été regardée comme possible, utile et exécutée, que lorsque l'empirisme commença à être dirigé par des connaissances anatomiques. Ici la thérapeutique ne doit rien au hasard, et doit tout au raisonnement. Arétée, qui, selon l'opinion communé-

ment reçue, vivait sous l'empire de Trajan ou d'Adrien, est le premier auteur connu qui en ait parlé (1). Galien, qui vint peu de temps après lui, la pratiqua par incision; tandis qu'auparavant on excisait une portion du tube artériel (2). Paul d'Egine et Oribase, ont ensuite décrits les procédés opératoires avec plus de détail. Ce dernier était médecin de l'empereur Julien, et malgré les éloges qu'il a donnés à l'artériotomie, elle n'a jamais été d'un bien grand usage (3). Cela provient, sans doute, de ce que beaucoup de médecins ne se sont pas sentis capables de pratiquer cette opération, et surtout de ce que les principes qui en règlent l'emploi, n'ont pas été assez clairement déterminés pour que les maîtres de l'art pussent la mettre en crédit par un suffrage unanime. Chacun la recommandait d'après son observation particulière, lorsqu'elle avait paru utile, ou la prescrivait, lorsqu'elle n'avait produit aucun avantage. L'empirisme des faux systèmes étaient les seuls guides des uns et des autres.

Ambroise Paré, dans les temps modernes,

---

(1) De Curatione diuturnorum morborum, p. 217-223, edit. *Hallerii.*

(2) De Curatione morb. per venæ sectionem.

(3) Lib. 7, cap. 13-14.

est celui qui a le plus préconisé ce moyen curatif ; et sous ses successeurs il est de nouveau tombé en désuétude. Dans le siècle dernier, quelques praticiens célèbres, tels que Dionis, Heister, Morgagni, en ont fait mention dans leurs écrits ; mais plutôt, pour ne pas omettre de parler d'un remède employé dans quelques maladies dont la guérison est difficile, que parce qu'ils le croyaient vraiment recommandable.

XX.

Il n'est pas d'artère qui, en raison de la multitude des rameaux qu'elle produit, de sa proximité des troncs principaux, et de la sûreté avec laquelle on peut en pratiquer l'ouverture, soit d'une utilité plus grande pour l'évacuation sanguine que la temporale.

Elle arrose les parties latérales de la face, et ses régions supérieures et antérieures. Elle fournit aux muscles du marteau, à la membrane du tympan ; et ses anastomoses avec les autres artères extérieures de la tête sont très-nombreuses. En conséquence, l'évacuation sanguine que l'on obtient de son ouverture, convient dans une multitude d'affections de la tête, qui sont dues à une trop grande énergie du système artériel (III, V, VI, VII.).

Skeukius (1) et Tralles (2), citent plusieurs exemples d'hémicranie guérie par ce moyen; et Zacutus Lusitanus rapporte également la guérison remarquable d'une pulsation très-douloureuse dans les régions temporales, obtenue de la même manière (3). L'otalgie qui, le plus souvent, à son siége dans la membrane du tympan, la surdité par épaississement de cette même membrane, la céphalie, les tumeurs du crâne (4), les exostoses des mêmes os et de ceux de la face, dont Jourdan cite un exemple si extraordinaire, seraient vraisemblablement traitées avec succès, et d'une manière méthodique par ce moyen.

La même méthode thérapeutique paraît indiquée pour guérir les aliénations mentales, dont l'accès est marqué par une augmentation d'énergie dans les facultés intellectuelles (III.), et dans le début de celles qui ont été causées par un excès de joie ou une lésion extérieure (VII.). Cette dernière cause produit plu-

(1) Observat. medicinalium, pag. 55.

(2) De Venæ sectione, pag. 262 à 65.

(3) Praxis admirabilis, pag. 530. *Ballonii*, Epid. lib. 1, pag. 70.

(4) *Walther*, 5 vol. Medicals observ. and inquiries. *Jourdan*, Traité des maladies de la Bouche, tome 1, page 289.

tôt, il est vrai, l'apoplexie, que toute autre maladie; mais il n'en est pas moins certain que la section de l'artère temporale est ici fort bien indiquée, lorsque les accidens consécutifs annoncent l'inflammation, quelle que soit la lésion qui est survenue dans les fonctions cérébrales (1).

On peut aussi employer l'artériotomie pour prévenir les épanchemens séreux (2), lorsque l'apoplexie ou des convulsions surviennent tout-à-coup à un enfant ou à une femme en couches (VI.). Observons néanmoins que cette opération doit être pratiquée dès le début de la maladie, lorsque la compression du cerveau et la distension des ventricules ne sont pas encore très-considérables, et tandis que la respiration est naturelle. Les moyens dérivatifs, comme les sinapismes et les applications d'eau bouillante sur les extrémités, ne doivent pas être négligées, non plus que ceux par lesquels l'absorption est accrue, ou qui produisent une sécrétion capable de surmonter

---

(1) Observations sur l'Artériotomie, par M. *Gigaud*, Journal de la Société de Médecine de Paris, frimaire an XII, page 265.

(2) *Darwin*, Zoonomie, trad. française, tome III, page 186-7.

la tendance à l'exhalation (1), tels que les préparations mercurielles. La section des artères temporales n'est pas moins utile dans les affections aiguës de la tête que dans les chroniques. L'inflammation profonde des yeux et des oreilles, du cerveau et de ses membranes, en est promptement soulagée (2). Cependant, pour ce qui regarde ces dernières affections, la section de l'occipitale, qui va se distribuer dans la fosse du cervelet, et communique avec les artères intérieures du crâne, me semble préférable, en ce que son effet est plus direct. Elle mériterait encore d'être essayée pour combattre les maladies des organes de la génération qui sont accompagnées d'une douleur à la nuque, de tension et de chaleur dans la région occipitale. Les observations recueillies par le docteur Gall, relatives à la liaison qui paraît exister entre le développement des parties latérales de l'occipital, qu'il assigne pour siége

(1) Dans les épanchemens séreux qui ont lieu sous le crâne, lorsque la maladie a duré quelque temps, l'énergie artérielle se manifeste dans le foie, dont le parenchyme est pâle alors, et rempli de concrétions albumineuses. *Morgagni*, Epist. 3, n° 2. Epist. 4, n° 35. Epist. 6, n° 12. Epist. 12, n° 2. Epist. 24, n° 21, etc.

(2) *Lieutaud*, Synopsis univ. prax. med. pag. 148.

à l'organe de l'amour physique, et la prédominance de l'appétit vénérien, indiquent que certaines espèces de nymphomanie, de satyriasis et de folie érotique, doivent céder aux évacuations sanguines, qui dégorgeront directement le cervelet (1).

Mais la section des artères temporales sera toujours plus avantageuse, toutes les fois qu'on aura besoin d'une évacuation prompte pour apaiser de grands troubles survenus dans l'économie animale, lorsque la prédominance du système artériel est marquée chez certains individus (VI. VII.), ou si, dans quelques maladies, la nature des accidens et de l'épidémie semblent l'annoncer. C'est ainsi que Xavieri Manetti guérissait une espèce de péripneumonie épidémique, résistant opiniâtrement aux autres évacuations sanguines (2).

XXI.

(*A*) L'évacuation sanguine obtenue des artères sous-orbitaires, de la maxillaire externe, ou des coronaires des lèvres, ne pourrait-elle

(1) Traité sur la nouvelle physiologie du Cerveau, par M. *Nacquart*, pag. 130-60.

(2) *Borsierii*, Instit. med. tom. 1, pag. 261.

pas être employée utilement pour la guérison du tic douloureux de la face? Cela est d'autant plus vraisemblable, que souvent le nerf, ou au moins le tissu cellulaire qui l'environne, est infiltré de sang dans les névralgies (1).

(*B*) L'artériotomie pratiquée sur les artères tyroïdiennes inférieures serait-elle très-difficile? Je ne le crois pas : quelques essais faits sur le cadavre auraient bientôt déterminé le procédé convenable pour venir à bout de cette opération, qui ne doit faire courir aucun risque à l'individu si elle est pratiquée par un chirurgien instruit. Elle pourrait être mise en usage pour combattre l'hydrophobie, qui présente toujours une rougeur assez intense des régions pharyngiennes : elle serait encore un moyen de guérison bien plus sûr de l'angine laryngée et trachéale, ainsi que de la phthisie des mêmes parties, c'est-à-dire, de leur inflammation chronique, non moins funeste que l'inflammation aiguë.

(*C*) La section des artères articulaires est aussi inusitée que celle des précédentes, et ses avantages ne seraient pas moindres. La tumeur blanche des articulations, cette maladie si

---

(1) Traité de l'angine de poitrine, par M. *Desportes*, page 98.

rebelle aux prescriptions des médecins, serait par-là susceptible de guérison : on semble avoir pressenti son utilité lorsqu'on s'est avisé de comprimer l'articulation.

XXII.

Les anciens pratiquaient assez souvent l'artériotomie sur les collatérales des doigts et des orteils, et ils rapportent quelques faits qui constatent ses avantages. Mais toutes ces observations éparses, fruit d'un empirisme aveugle, ont été presque perdues pour la science, faute d'avoir été liées entre elles par une saine théorie. Fort des principes établis (II. III.), je la recommande contre les rhumatismes profonds fixés sur l'attache des muscles, contre le psoïtis et les inflammations violentes des extrémités thoraciques et abdominales, et dans le traitement des grandes plaies qui les intéressent. Combien de membres fracassés auraient échappé à l'amputation, à la gangrène, aux ravages de la suppuration, si l'inflammation eût été modérée par les saignées directes, au lieu de recourir à la phlébotomie et à des évacuations pratiquées dans des parties éloignées du siége de la maladie (XVIII.)? Comment le bon effet des hémorrhagies abondantes, observé par les

anciens dans les blessures graves (1), n'a-t-il pas conduit les chirurgiens à trouver le vrai remède pour soulager de pareils maux?

XXIII.

Les membranes séreuses sont, plus que les autres tissus, sous la dépendance du système artériel, puisque les vaisseaux de ce genre qu'elles reçoivent, paraissent s'y terminer en vaisseaux exhalans, et que les veines y sont très-rares. La section des collatérales serait donc indiquée dans les affections du péritoine et de la plèvre. Cette opération a été pratiquée avec succès par Galien, pour dissiper une douleur de côté qu'il croyait exister sur la face convexe du foie (2). Lorsque la péritonite et la pleurésie ne sont pas compliquées de l'inflammation des organes subjacens, la phlébotomie n'est d'aucun secours; et je ne l'ai jamais vue avantageuse, en effet, lorsque le thorax résonne bien par la percussion.

XXIV.

Il est permis de croire que l'inflammation

---

(1) *Kurt Sprengel*, ouvrage cité, tome 1, page 352. *Celsi* Medicina, lib. 5, cap. 26, pag. 310, adversùs inflammationem autem, in ipso sanguinis cursu.

(2) *Ballonii*, Epid. lib. 1, pag. 60.

des reins et de la matrice, serait traitée efficacement par la section des collatérales des orteils. Celle des collatérales des doigts convient avec d'autant plus de raison au traitement de la péripneumonie chronique, que dans cette maladie, le parenchyme même du poumon est affecté, et qu'il s'y établit une sécrétion artérielle. D'ailleurs le diamètre des veines est alors tellement diminué, qu'on ne peut obtenir que quelques gouttes de sang par la phlébotomie. Cependant on ne doit espérer de succès que dans le commencement de la maladie ; car en toutes les circonstances d'inflammations chroniques anciennes, le tissu ou les vaisseaux au moyen desquels le passage du sang des artères dans les veines s'effectue, deviennent imperméables, s'endurcissent, et forment cette substance lardacée que l'on rencontre autour des ulcères rebelles. Lorsque cette dégénérescence occupe une certaine étendue des organes, le sang artériel ne pouvant trouver d'issue, la maladie ne cesse de faire des progrès. Il est vraisemblable que la difficulté de guérir beaucoup de tumeurs provient de cette cause.

XXV.

S'il était possible, en pareil cas, de faire la ligature de l'artère qui fournit à la nutrition

des parties malades, on aurait lieu d'espérer que les progrès en étant arrêtés par ce moyen, les vaisseaux absorbans opéreraient peu à peu la résorption des substances viciées, ou qu'elles se dessécheraient et deviendraient inertes. Un hippiatre, dont parle Morgagni (1), mettait en usage un semblable procédé. Il mériterait d'être essayé pour dissiper les tumeurs fongueuses de la dure-mère, ou tout au moins en empêcher l'accroissement. L'opération ne serait point très-difficile, puisqu'il ne s'agit que de trépaner sur l'angle antérieur et inférieur du pariétal, pour mettre à découvert l'artère méningée moyenne.

La compression, qui est un procédé analogue à celui de la ligature, serait aussi utile en quelques cas, comme moyen palliatif et même curatif. Chacun sait que les progrès des anévrismes sont ainsi retardés, et qu'elles peuvent même être guéries de cette manière. Ne pourrait-on pas procurer quelques instans de calme aux malheureuses en proie aux douleurs du cancer des mamelles, en comprimant par intervalle l'artère sous-clavière sur la première côte? Ne pourrait-on pas encore suspendre ainsi, à volonté, la pleurodynie, et en variant

(1) Epist. 50, n° 54.

le lieu de la compression suivant le besoin, arrêter les douleurs qui se manifestent aux extrémités ou à la tête?

On aurait l'espoir de conserver les membres grièvement blessés, contus, fracassés par divers accidens, en empêchant le sang artériel de se rendre dans les tissus irrités avec plus de promptitude que les veines ne peuvent l'absorber. D'ailleurs les cartilages, les ligamens, les tendons et les aponévroses, n'ont pas de veines apparentes, et le sang rouge que ces parties reçoivent se perd dans les exhalans, après avoir fourni à la nutrition (1). C'est pourquoi l'inflammation en est toujours très-dangereuse. En suspendant par intervalles les fonctions des artères, la sensibilité revient à un degré voisin de l'état naturel; l'irritation se détruit, et on prévient ces gonflemens énormes qui surviennent dans le voisinage des articulations, et qui causent si souvent la perte du membre blessé.

XXVI.

L'exécution de l'artériotomie présentant

(1) C'est au défaut des veines dans les gaînes tendineuses qu'est due la promptitude avec laquelle les panaris se forment et viennent à suppuration.

quelques difficultés, et ne pouvant être souvent réitérée sur le même vaisseau (XIX), la phlébotomie la remplace ordinairement assez bien, et la déplétion des veines favorise la circulation artérielle.

Cette évacuation sanguine a sûrement été pratiquée dès l'enfance de l'art, et il en est fait mention par les plus anciens médecins dont les ouvrages nous sont parvenus. Aussitôt, en effet, que l'on aura été conduit à considérer l'écoulement sanguin comme un remède, en observant le bien-être qui succède à plusieurs hémorrhagies spontanées ou traumatiques, l'aspect des veines superficielles aura facilement suggéré l'idée d'imiter les procédés de la nature et les effets des accidens: bientôt on se sera avisé de donner issue au sang en pratiquant une ouverture aux vaisseaux dans lesquels on l'aperçoit.

(*A*) C'est principalement dans le trouble général de l'économie animale, lorsque la circulation éprouve une activité extraordinaire et uniforme, quand la seule indication à remplir est de diminuer la masse du sang, que l'on doit avoir recours à la phlébotomie. En cette circonstance, il importe peu dans quel point l'évacuation sanguine est pratiquée, puisque les fluides n'ont pas de mou-

vement fluxionnaire déterminé. Nulle autre considération ne peut influer sur le choix de la veine, que la plus ou moins grande facilité que présente l'opération : c'est pourquoi la phlébotomie est ordinairement pratiquée sur les veines du pli du bras.

On pourra donc recourir à la saignée de ces veines toutes les fois qu'il existera dans l'universalité du système sanguin une exaltation des forces vitales : car si la fluxion générale existe seule, on la détruit directement; si elle est jointe à une fluxion locale, on remplit la première indication locale, et il ne reste plus qu'à songer au traitement topique.

XXVII.

Mais les symptômes apparens de la maladie ne suffisent pas seuls pour établir l'indication de la phlébotomie; la connaissance des causes qui l'ont produite est indispensable pour compléter le diagnostic, et je dois entrer dans quelques détails à ce sujet.

L'exposition au froid ou à toute autre cause directement débilitante, accumule l'excitabilité, suivant le langage de Brown; et, s'il survient un excitement subit ou peu fort, cela donne lieu à la diathèse sthénique. Sur

dix malades dont Triller rapporte l'histoire dans son Opuscule sur la pleurésie, les huit premiers ont été affectés de la maladie pour s'être exposés plus ou moins long-temps à l'action du froid, et avoir bu ensuite des liqueurs spiritueuses dans des appartemens très-échauffés. Les maladies, au contraire, qui ont été précédées d'un excitement assez fort, diminué tout à coup, comme si, ayant très-chaud, on vient à se refroidir subitement, ne produisent que des affections locales, et l'évacuation sanguine doit être directe.

Les stimulans, brusquement employés par les individus qui n'y sont pas habitués, produiront également la diathèse inflammatoire. Elle pourra se manifester après l'exposition à un soleil ardent, après un exercice violent et l'abus des liqueurs spiritueuses. La suppression d'une hémorrhagie habituelle, la rétropulsion d'une dartre, la cicatrisation d'un vieil ulcère, en augmentant la quantité des fluides qui rentrent dans le sang, produiront le même effet dans la jeunesse et chez les individus robustes.

On a droit de présumer une tendance à la diathèse inflammatoire lorsque le malade est jeune et vigoureux, sujet aux hémorrhagies nasales; quand la constitution de l'année est

froide et sèche, ou très-chaude et sèche, et féconde en inflammations locales dans les pays secs et élevés; si le mouvement fluxionnaire a parcouru différentes parties du corps avant de se fixer; si l'individu a le visage bouffi, rouge, les yeux brillans, la tête pesante, le vertige, l'assoupissement ou un léger délire, une difficulté d'avaler avec soif, et la langue un peu sèche, la respiration fréquente, la sueur, les urines ardentes, le pouls grand et fort, quoique intermittent (1).

XXVIII.

Cependant il peut arriver que ce dernier signe manque, et que la saignée ne soit pas moins utile, si plusieurs autres circonstances l'indiquent; car alors les forces sont opprimées, et non en défaut, puisqu'après une saignée le pouls s'élève bientôt, et devient plus fort. Cet état de faiblesse fausse, et qui peut faire illusion, survient dans les circonstances ci-dessus énoncées, et se déclare soudainement dans l'état de pleine santé (2). Il est prudent néanmoins de

(1) *Ballonii*, Epid. lib. 1, pag. 52.

(2) *Sydenham*, Sched. monit. pag. 371. *Burserii*, Instit. medica de febre generatim, §. XLIV. *Grimaud*, Cours complet de Fièvres, tome 1, page 360.

tirer d'abord peu de sang, et il vaut mieux répéter la saignée que de la faire trop considérable en une seule fois, lorsque l'indication de ce remède ne paraît pas bien certaine.

Mais chez les individus avancés en âge, lorsque le pouls devient tout à coup petit et très-lent, la respiration courte, accompagnée de froid, il faut bien se garder de saigner; il y a résolution de force et paralysie du cœur (1).

La respiration fréquente n'indique pas toujours non plus la saignée chez les individus faibles naturellement, surtout chez les enfans qui présentent cet accident toutes les fois qu'ils éprouvent une fièvre un peu forte. Cependant, lorsque la fréquence de la respiration est jointe à l'anxiété, à la sueur ou à l'assoupissement, avec un teint livide, il est rare que la phlébotomie ne soit pas indiquée.

XXIX.

Dans les différentes épidémies fébriles, il est du devoir du médecin de ne tenir avec obstination à aucune opinion systématique, mais d'examiner attentivement où tendent les mouvemens de la nature, et de ne pas admettre un

(1) Transactions médico-chirurgicales de Londres, année 1809, trad. par M. *Deschamps* fils, p. 203 à 214.

traitement général d'après une seule observation ou une guérison fortuite. Morgagni, après avoir fait cette réflexion, rapporte qu'il a vu une femme malade d'une fièvre continue, qui, aussitôt qu'on lui eut tiré des veines du bras plusieurs onces de sang dans lequel il y avait fort peu de sérosité, fut prise d'un redoublement beaucoup plus violent qu'elle n'en avait éprouvé jusqu'alors. Ce fut vraiment un accès de fièvre intermittente, suivi d'un second le surlendemain, et le quatrième jour la malade fut guérie (1).

XXX.

Lorsque les mouvemens fluxionnaires sont imminens, et qu'une partie du corps vient d'éprouver une blessure ou une contusion violente, il faut examiner l'état des forces vitales au moment de l'accident pour établir l'indication de l'évacuation sanguine; car, s'il existait précédemment un état d'asthénie remarquable, si la saison est humide, si l'individu a enduré la faim, la soif, les fatigues de la guerre ou d'une longue navigation, et d'une marche forcée; s'il a été long-temps en proie à la crainte, à l'inquiétude, ou s'il a perdu

(1) Epist. 49, n° 21.

une quantité de sang considérable, il deviendrait pernicieux d'employer l'évacuation sanguine générale, qui ne ferait qu'accroître la faiblesse.

Il en est de même lorsque la plaie ou la contusion présente une large surface, comme, par exemple, dans un membre fracassé ou emporté par un boulet de canon, parce qu'il est reconnu que l'ébranlement, la contusion ou la dilacération d'un grand nombre de filets nerveux produisent un état de stupeur et d'affaiblissement dans toute l'organisation. D'ailleurs, lorsque l'inflammation sera décidée dans les tissus lésés, il s'y établira en quelque sorte une nouvelle fonction; il s'y fera une plus grande dépense de sang; et. si la quantité en a été trop diminuée par la saignée, il pourrait bien se trouver en défaut.

Mais lorsque le siége de la lésion est un organe principal, tel que le cerveau, le poumon, le cœur; et si leur substance a été divisée, il est urgent de répéter les évacuations sanguines jusqu'à ce que la sensibilité soit émoussée (11.). Toute irritation violente est dangereuse pour les organes, par la nécessité de leur intégrité au maintien des fonctions, et conséquemment par le danger qu'entraînerait l'inflammation violente, la suppuration,

la gangrène ou l'endurcissement de leur tissu, qui pourraient en résulter.

XXXI.

La phlébotomie me semblerait devoir être quelquefois avantageuse dans les empoisonnemens, pour affaiblir les forces vitales, et les rendre insensibles au stimulus du poison avec lequel les organes sont en contact. Mais il n'est pas inutile de remarquer que l'espèce d'empoisonnement doit être soigneusement distinguée; car s'il est dû à des substances minérales qui produisent la destruction des tissus organisés, on favorise leur action en émoussant les forces vitales. D'un autre côté, les poisons qui intéressent directement la vitalité, tels que le venin des différens reptiles, ainsi que celui du bohon-upas, dont les effets se manifestent avec d'autant plus de promptitude que l'individu est plus faible, ne pourraient être neutralisés par la saignée. Elle ne paraît devoir être utile que dans les empoisonnemens par les végétaux âcres et par l'opium. C'est à dessein que j'indique spécialement cette dernière substance, et que j'omets les autres végétaux narcotiques du nombre de ceux qui stimulent les forces vitales; car les solanum, bien loin d'augmenter l'activité de la circula-

tion, rendent le pouls faible et concentré, et leur action tend à affaiblir la sensibilité en général et en particulier. Il n'en est pas de même de l'extrait de pavot; il accroît la force du système sanguin, et les effets qui suivent l'administration de l'opium le démontrent évidemment. Au reste, si l'on croit devoir recourir à la saignée, il faut l'employer dans les premiers instans, avant le développement complet de l'activité vénéneuse; sans négliger néanmoins les vomitifs, qui produisent un soulagement plus direct en évacuant les matières nuisibles.

XXXII.

Les stimulus n'agissent, en effet, sur l'organisation, que suivant l'état des forces vitales. Tantôt l'économie animale, affaiblie dans son ensemble, demeurera entièrement insensible à l'action des miasmes contagieux, comme cela arrive aux hydropiques en temps de peste; tantôt la susceptibilité de gagner la contagion existe, mais avec des conditions différentes: celui-ci, jouissant de la plénitude de la santé avant le début de la maladie, offrira dans son développement tous les signes de la diathèse sthénique; celui-là, ayant déjà les forces vitales en défaut, courra le risque de succomber à

une inflammation veineuse (XIV.), parce que les tissus, qui d'abord ont eu assez de sensibilité pour ressentir le stimulus, n'ont bientôt plus assez de forces vitales pour résister aux effets de l'irritation ; le sang est retenu dans des vaisseaux affaiblis qui ne peuvent ni s'en décharger, ni l'élaborer (VIII. XII.); le trouble des fonctions augmente d'un moment à l'autre, et la vie s'éteint. Chez d'autres individus, la sensibilité nerveuse est promptement épuisée par l'impression des miasmes pestilentiels, et ils meurent subitement, c'est-à-dire, avant que le système sanguin ait pu réagir. Les petits animaux, piqués par la vipère, périssent d'une manière semblable.

XXXIII.

Cette différence dans les résultats de l'irritation nous oblige de prescrire un traitement contradictoire en apparence dans les mêmes formes de maladies. La peste chez quelques individus, et dans certaines constitutions épidémiques, exige l'emploi de la phlébotomie. Dans la première période du typhus, les indications de la saignée se présentent quelquefois; et il n'est point de fièvre contagieuse de l'espèce des ataxiques ou des adynamiques pour le traitement de laquelle la saignée ne puisse

devenir nécessaire. Mais il faut agir avec une grande circonspection, et bien prendre garde à ne pas s'en laisser imposer par une fausse apparence de pléthore, car jamais les forces vitales n'ont plus de besoin d'être ménagées.

XXXIV.

On peut saigner avec plus d'assurance dans les fièvres exanthématiques qui présentent un appareil inflammatoire général, décidé par l'universalité de l'éruption. La petite vérole, la rougeole, la scarlatine, l'érésypèle, la miliaire, et même la fièvre pétéchiale (1), sont régularisées fréquemment dans leur marche par l'emploi de la phlébotomie (2). Puisque ces éruptions ont leur siége aux extrémités du

(1) *Frank*, de curand. hom. morb. epit. vol. III, pag. 119-127, 139.

(2) In erisipelate, variolis, morbillis, febre scarlatinâ, aliisque similibus vitiis, si vehementia sint symptomata, et caput vel pulmonem afficiant, vel in aliâ quâvis parte dolorem ingentem moveant; haud absque ratione vena secatur. Ego certè quamquàm haud aliud frequentiùs experimentum instituerim, ne semel quidem animadverti quamlibet harum eruptionum, post missionem sanguinis retrocessisse, ubi affectus id auxilii requireret. *Freind*, Hist. med. pag. 21. *Ballonii* Epid. lib. I, pag. 27, 37, 38.

système capillaire, elles se trouvent directement sous la dépendance du système sanguin; et il n'est pas étonnant qu'il y ait une indication si pressante de modérer l'activité de la circulation générale, sur laquelle l'irritation des capillaires réagit avec tant d'énergie.

Cette utilité de l'évacuation sanguine n'est pas seulement reconnue dans la période d'éruption, elle s'étend encore aux accidens qui s'observent après la desquammation. La percussion de la poitrine rend un son sourd lorsque la crise a été insuffisante (1), et souvent le système sanguin conserve un degré trop vif d'exaltation vitale long-temps après que les malades sont entrés en convalescence, au point que l'usage prématuré des alimens cause quelquefois des hémorrhagies effrayantes. De là naissent des fluxions sur la poitrine, sur les yeux, sur les oreilles, ou en d'autres parties; des douleurs dans les membres, avec chaleur de la peau; un pouls plein et dur, la céphalalgie, la soif, l'urine rouge, accidens dont la phlébotomie est le remède (2). Enfin,

(1) Nouvelle Méthode pour reconnaître les maladies de la poitrine par la percussion, par M. *Corvisart*, page 86.

(2) *Sydenham*, Variolæ anom. annorum 1674-5,

c'est une vérité dont la preuve se trouve dans les écrits de tous les praticiens, que les fièvres de toutes les espèces, les éruptions et les tumeurs de toutes les formes, suivant les circonstances dont elles sont accompagnées, peuvent exiger que l'évacuation sanguine soit pratiquée dans leur début, durant leur cours, et même à leur terminaison.

On observe en outre, après les maladies exanthématiques, certaines affections ayant l'apparence asthénique, et dont la guérison ne peut s'obtenir que par la saignée. L'anasarque qui survient après quelques-unes de ces éruptions, et surtout après la scarlatine, chez les individus qui s'exposent à l'air humide et froid pendant les trois ou quatre premières semaines qui suivent la desquammation, nous en offre un exemple. La petitesse et la fréquence du pouls n'est pas même une contre-indication, si la difficulté de respirer est jointe à une chaleur ardente et à la sécheresse de la langue (1).

La convalescence des maladies inflammatoires veut être traitée comme une disposition

---

pag. 148. Morbilli annorum 1670, pag. 122. *Franck*, Opere citato, vol. 3, pag. 89.

(1) *Id. ibid.* pag. 102.

à l'inflammation, qui peut se développer d'un instant à l'autre sous l'influence des causes les plus légères. « Il existe un état particulier du » système sanguin dans lequel il est disposé à » une sanguification extraordinaire, à faire, » en quelque sorte, du sang aux dépens de » toutes les autres humeurs ; et cette prédispo- » sition ou diathèse sanguifiante est susceptible » de persister pendant plusieurs mois, et malgré » des apparences d'amaigrissement (1) ».

Quoique tout ce qui vient d'être dit précédemment tende à recommander l'emploi de la phlébotomie dans le traitement des fièvres exanthématiques, je suis bien éloigné de la regarder comme un remède indispensable dans tous les cas. Les observations des meilleurs praticiens s'accordent pour prouver que très-souvent la nature se suffit à elle-même, et procure une terminaison heureuse sans les secours de l'art. C'est pourquoi il faut peser bien soigneusement les circonstances qui paraissent indiquer la saignée, rechercher scrupuleusement si l'état de débilité de l'individu ne forme pas une contre-indication ; car il

---

(1) Traité des Phlegmasies chroniques, par M. *Broussais*, tome 1, page 629.

arrive que les signes de plénitude sont fallacieux ou d'une durée bien courte. L'irritation use bientôt les forces vitales chez certains sujets. Dans quelques constitutions épidémiques, l'état sthénique présente à peine quelques heures d'existence ; l'asthénie lui succède avec promptitude, et l'évacuation sanguine l'augmente d'une manière effrayante.

XXXV.

Les différentes espèces d'hydropisies peuvent être de nature inflammatoire, indépendamment des fièvres exanthématiques, et certaines causes contribuent au développement de cette maladie. Les habitans d'un pays froid qui passent tout à coup dans un climat plus tempéré, y sont plus spécialement prédisposés. Le docteur Armet, médecin à Valenciennes, a soigné quarante Russes atteints d'hydropisie, et il employa pour traitement quinze saignées qui furent pratiquées dans l'espace de cinq ou six semaines. Ils guérirent tous, excepté celui qui le premier fut confié à ses soins, et auquel il ne prescrivit pas la saignée. A l'ouverture du cadavre, le péritoine et la surface externe de tous les viscères qu'il recouvre, présentaient les vaisseaux sanguins comme s'ils eussent été

admirablement injectés (1). Les jeunes filles qui éprouvent prématurément les symptômes qui précèdent la menstruation, et chez lesquelles cette fonction ne peut s'établir, tombent quelquefois dans l'hydropisie pléthorique. Au reste, une douleur ressentie dans quelques viscères, la promptitude de l'invasion (2), et l'exposition du sujet aux causes générales de la diathèse inflammatoire (XXVII.), éclaireront encore le diagnostic, et serviront à compléter les indications de la saignée. Mais on doit y recourir avant que la faiblesse du système sanguin n'ait remplacé l'état sthénique qui produit la maladie; car alors les bases du traitement sont entièrement différentes. La même réflexion est applicable à l'emploi de l'évacuation sanguine, dans la colique de plomb (3), et dans les autres affections susceptibles de passer promptement à l'état asthénique.

Je ne puis m'empêcher, en traitant de l'hydropisie pléthorique, de parler un moment sur l'abus que l'on fait des vésicatoires dans les épanchemens séreux. Il me semble que

(1) Dictionnaire des Sciences médic. tome 4, p. 228.

(2) Nouvelle Doctrine chirurgicale, par M. *Léveillé*, tome III, page 40. *Stahl*, Médecine-pratique, tome II, page 324.

(3) *Id. ibid.* pag. 254.

c'est une erreur de croire que les cantharides agissent directement sur le système absorbant: si cela était ainsi, leur application sur la peau du cadavre devrait être suivie de quelque effet, puisque les lymphatiques jouissent encore d'une portion de leur vitalité (xv. *B*.); et dans les maladies asthéniques des glandes, les vésicatoires devraient avoir plus d'efficacité que l'observation ne leur en accorde. L'action de ce remède se porte, au contraire, sur le système artériel, ainsi que le prouvent la rougeur de la peau, l'exhalation de la sérosité, ou la sécrétion de la gélatine et du pus qui en sont la suite.

D'après cela, un pareil médicament ne doit-il pas être nuisible, ou tout au moins n'est-il pas employé à contre-temps toutes les fois que la diathèse inflammatoire existe? Dans les affections locales, si les vésicatoires ne sont pas appliqués sur une assez large surface, et ne produisent pas une irritation capable de déplacer le mouvement fluxionnaire, que fait-on autre chose qu'ajouter aux souffrances du malade et aggraver le danger de sa position?

XXXVI.

Tout corps étranger, introduit ou développé dans nos organes, peut occasionner une irri-

tation suffisante pour décider un état inflammatoire. Le séjour d'une balle, d'un morceau d'habit, d'un fragment d'épée, le passage des graviers dans les uretères ou l'urètre, produisent quelquefois une fièvre très-intense, qui doit être combattue par la phlébotomie (II.), si l'extraction du corps étranger ne peut avoir lieu. La même évacuation sanguine est également indiquée, si on a raison de croire que les accidens sont dus à une tumeur ou à une pointe osseuse qui irrite le cerveau (1) : en cette circonstance, on ne guérit pas la maladie, mais au moins on adoucit les souffrances du malade.

Les affections causées par la dégénération des fluides, qui sont quelquefois d'une âcreté telle, que les tissus en paraissent comme brûlés (2), exigent aussi l'emploi de l'évacuation sanguine, afin d'affaiblir la sensibilité. La fièvre bilieuse se complique, en effet, assez souvent avec la fièvre inflammatoire, et les saburres et les vers qui s'engendrent dans les organes digestifs causent aussi des accidens chroniques dont la phlébotomie est le remède (3).

---

(1) *Tralles*, de Venæ sectione, pag. 188-9.

(2) *Morgagni*, Epist. 59, nos 17-18.

(3) *Grant*, Traité des Fièvres, traduct. de *Lefebvre de Villebrune*, tome 1, page 290-1.

Dans la goutte, et surtout dans le rhumatisme aigu, il existe un mouvement fluxionnaire, précédé par l'augmentation de l'appétit, la turgescence des veines, et accompagné en apparence des signes de la diathèse inflammatoire. C'est pourquoi ces deux maladies semblent requérir quelquefois l'emploi de la saignée dans leur première période. Mais comme il n'est pas rare de voir les individus qui y sont sujets voisins d'un état de faiblesse qui est due à l'abus des stimulus, il est besoin d'une grande circonspection en prescrivant l'évacuation sanguine; et le tempérament du sujet, ainsi que la constitution inflammatoire de l'année, sont en cette circonstance les meilleures bases du jugement du médecin. Il vaut mieux, le plus souvent, s'en tenir à la diète, suivant le précepte de Sydenham (1), administrer les émétiques ou les purgatifs lorsque les signes d'embarras gastriques en indiquent la nécessité (2), et calmer la douleur par un sage emploi de l'opium. On agira de cette manière avec d'autant plus de raison, qu'il semble que l'inflammation arthritique et rhumatismale est due en général à la faiblesse

(1) Epist. responsoria ad *Rob. Bradi*, pag. 199.
(2) *Stahl*, ouvrage cité, tom. 1, pag. 8 à 23.

des radicules veineuses (XIV.), puisqu'on voit cette affection morbide survenir après des hémorrhagies (1), et que d'ailleurs on parvient souvent à guérir le rhumatisme et la goutte par le quinquina administré à haute dose.

XXXVII.

Les fièvres intermittentes, par la violence de leurs accès, sont une source de maladies souvent funestes pour les individus chez lesquels quelque organe se trouve affaibli (2). Pendant le frisson, l'état de plénitude du poumon se manifeste par la toux et l'anxiété, la turgescence des capillaires de l'estomac et des intestins, par le vomissement, la cardialgie, les douleurs de colique, la diarrhée, la stase du sang dans le cerveau, par l'apoplexie et les convulsions. Quoique ces accidens dépendent en général de la faiblesse du système nerveux pendant le frisson, ils ne se dissipent pas toujours à mesure que la chaleur s'annonce; ils augmentent au contraire quelquefois, et la saignée devient très-nécessaire.

---

(1) *Ballonii* Epid. lib. 2, pag. 152.

(2) Traité des Phlegmasies chron., par M. *Broussais*, tome 1, pag. 108-112.

Dans certaines épidémies de fièvres intermittentes, au rapport de Sénac (1) et de Frank (2), on ne peut se dispenser de l'employer, et la nécessité d'y recourir n'est pas moins grande dans quelques variétés des mêmes maladies. La tierce pleurétique est rebelle à l'emploi du quinquina, tant qu'on ne se décide pas à pratiquer une saignée avant son administration (3). L'ophtalmie, qui succède à la tierce avec colique, ne cède qu'au même traitement (4). L'exaltation du système sanguin devient si considérable pendant l'accès de quelques fièvres intermittentes, qu'il peut survenir des hémorrhagies mortelles et autres accidens graves (5). Enfin, lorsque l'usage du quinquina occasionne des douleurs d'estomac, la sécheresse de la langue ou la toux, il est nécessaire de pratiquer la phlébotomie, afin de prévenir les inflammations chroniques des voies alimentaires et aériennes, ainsi que les

---

(1) De reconditâ febrium inter. naturâ, pag. 228-35.

(2) Opere citato, tom. 1, pag. 86. *Grant*, Traité des Fièvres, tome 1, pag. 101 à 105.

(3) *Borsieri*, tom. 1, pag. 110.

(4) *Morton*, de Proteiformi febrium intermitt. hist. 16, pag. 89.

(5) *Ballonii* Epid. lib. 2, pag. 194.

dilatations variqueuses ou anévrismatiques qui suivent la suppression de la fièvre (1).

Cependant, je ne puis trop le répéter, dans les maladies qui paraissent inflammatoires accidentellement, et qui, si l'on excepte quelques cas particuliers, présentent ordinairement les signes et le caractère de la faiblesse, il faut être très-réservé dans l'emploi de la saignée. Les lotions et immersions froides, conseillées par Currie et Gianini, paraissent un traitement mieux adapté en général à l'état d'asthénie, et qui dissipe les accidens sans diminuer les forces. Mais comme ce moyen curatif est encore peu usité, et que les préjugés populaires lui sont excessivement opposés, les médecins qui emploient cette méthode ne trouveront pas encore beaucoup d'imitateurs.

XXXVIII.

Plusieurs affections nerveuses parviennent à un tel degré d'intensité, que l'évacuation sanguine devient nécessaire pour diminuer la sensibilité (II). Telle est la colique accompagnée de sécheresse de la langue et de chaleur universelle, dont parle Baglivi (2); tels sont les

(1) *Broussais*, ouvrage cité, tome II, pag. 131-2.
(2) Praxeos Med. pag. 62.

spasmes qui ne proviennent pas d'évacuation excessive, comme la crampe, quelques accès d'épilepsie, qui font craindre l'apoplexie, et parfois le tétanos (1). Il paraît que, chez un individu non affaibli, ou chez lequel l'hématose s'opère avec promptitude, si l'irritation de quelque partie que ce soit n'est pas de nature à produire une inflammation, la saignée du bras a le pouvoir de faire cesser le désordre du système nerveux : il s'opère même alors une révulsion du sang vers l'ouverture du vaisseau. Ce fluide, en effet, n'étant retenu nulle part par un mouvement fluxionnaire, aborde avec promptitude là où son cours est moins gêné et sa masse plus grande ; les parties affectées de spasme en sont moins abreuvées, et leur sensibilité revient à l'état naturel.

Le professeur Vacca Berlinghieri a démontré avec la plus grande évidence l'utilité de la saignée dans les maladies dont je viens de parler, et il assure que, si l'individu est jeune, s'il est survenu soudainement une sensation de froid général, avec angoisses, palpitation de cœur, serrement de la gorge, suffocation, li-

(1) *Trnka*, Commentarius de Tetano, pag. 377-384. *Borsieri*, tom. III, pag. 199-201.

pothymie, contraction des mâchoires, l'évacuation sanguine est le remède spécifique (1).

La nécessité de l'évacuation sanguine, pour combattre plusieurs maladies nerveuses, sera mise hors de doute, si l'on réfléchit que les cadavres des individus qui ont succombé à ces maladies, présentent fréquemment des épanchemens séreux, gélatineux, sanguins, où des infiltrations de même nature, dans les membranes du cerveau et de la moëlle épinière (2). Il n'est en effet aucune forme de maladie nerveuse, qui ne puisse provenir de la turgescence sanguine, et qui n'ait été guérie plusieurs fois par la saignée. Un grand nombre d'auteurs en rapporte des exemples; mais jusqu'ici on n'avait pas assez spécifié les cas où l'on peut s'en promettre un succès assuré. Je ne citerai en preuve de ce que j'avance, que l'exemple de Bartholin qui rapporte que la saignée pouvait seule arrêter le hoquet chez un malade, dont Morgagni a consigné l'observation dans son ou-

(1) Opere citato, pag. 11-13. Dans quelques affections nerveuses dont la saignée est le remède, on a trouvé le sang froid. *Morgagni*, Epist. 49, n°s 26 et 27. *De Haën*, Ratio. medendi, tom. III, pag. 76-7. Il paraît que l'action nerveuse étant intervertie, la sécrétion du calorique se faisait très-incomplètement.

(2) *Borsieri*, tom. III, pag. 174.

vrage (1). L'omission des circonstances qui indiquaient le moyen curatif rend ce fait inutile à l'art de guérir, si le lecteur ne le ramène aux principes qui doivent diriger l'emploi de la phlébotomie (VIII. XII. XVII. XVIII.).

XXXIX.

La saignée pratiquée sur les veines, que j'ai considérée jusqu'ici comme diminuant la masse du sang en général, doit être examinée maintenant sous le rapport de son utilité, pour favoriser le dégorgement des parties malades, c'est-à-dire, comme saignée locale.

Les indications de cette espèce d'évacuation sanguine sont fournies par les signes caractéristiques de la maladie (VIII. XII. XIV. XVIII.), parmi lesquels il en est un auquel nul médecin n'a encore accordé toute l'attention qu'il semble mériter; je veux parler de la turgescence des veines situées dans le voisinage des parties affectées. Cependant, si l'on considère que le sang s'accumule par la difficulté qu'il éprouve à suivre son cours, et que la turgescence des rameaux est produite par la lenteur de la circulation dans les troncs, il sera facile de s'apercevoir que l'état des veines exté-

(1) *Morgagni*, De sed. et caus. morb. epist. 29, n° 3.

rieures doit fournir des indications bien précieuses. En effet, l'engorgement de la veine-cave, lorsqu'il dure quelque temps, se propage de proche en proche jusque dans les veines des extrémités inférieures, où il devient apparent; l'embarras du système veineux abdominal se décèle chez beaucoup de femmes enceintes et chez les individus des deux sexes en plusieurs circonstances, par les varices des jambes et par l'infiltration sanguine du tissu cellulaire, qui environne l'anus (XI.). Les hommes qui exercent beaucoup les extrémités supérieures ont les veines de l'avant-bras très-saillantes, parce que le sang que le mouvement musculaire fait passer des artères dans les veines ne peut se vider avec assez de vitesse dans les branches de la veine-cave supérieure, qui deviennent alors plus ou moins turgescentes. La stase du sang dans les vaisseaux cérébraux retient le fluide dans les veines extérieures du front, et quelquefois de la conjonctive, qui en deviennent variqueuses. C'est pour cette raison que les veines frontales se montrent turgescentes pendant les contractions des muscles du visage, qui expriment le rire chez les individus sujets à l'hémicranie, ou qui sont assoupis après le repas; la dilatation des veines jugulaires est aussi apparente dans les mêmes circonstances.

Ainsi donc, pour diriger le traitement des affections locales, il est essentiel d'examiner si quelque portion du système veineux extérieur est actuellement dans un état de dilatation, ou s'il l'a été précédemment ; je dis s'il l'a été, parce que, quand le malade est couché, ou en repos depuis quelque temps, les varices se vident dans les veines collatérales, et ne laissent souvent aucune trace de leur existence.

XL.

La saignée pratiquée sur les veines du bras n'est jamais plus fréquemment indiquée que pour décharger le poumon, ce réservoir du sang veineux. L'accumulation de ce fluide dans le parenchyme pulmonaire est la cause ou l'effet de plusieurs affections du thorax, qui se reconnaissent à la gêne de la respiration et à l'obscurité du son rendu par les parois de la poitrine percutée. La phlébotomie est en ce cas un secours aussi direct que l'artériotomie peut l'être dans les autres inflammations. Les veines du pli du bras se trouvant en communication directe avec celles qui se rendent dans le thorax, l'évacuation sanguine que procurera leur ouverture sera plus avantageuse que celle qu'on obtiendrait par la section

d'une autre veine; car il ne paraît pas vraisemblable que la section de l'axillaire ait été jamais pratiquée, quoique Alexandre de Tralles la recommande (1).

Il faut observer cependant que la phlébotomie ne sera pas seule suffisante, lorsque l'inflammation occupera le tissu pulmonaire, la plèvre qui l'environne, ou la substance du cœur. Comme l'inflammation est tout à la fois alors artérielle et veineuse, ne serait-il pas plus méthodique et plus efficace de pratiquer successivement l'artériotomie et la phlébotomie?

Les affections inflammatoires des extrémités supérieures, tels que le phlegmon, l'érysipèle du bras, les bubons axillaires et l'inflammation des mamelles, trouvent aussi dans la saignée des veines du bras un moyen curatif direct et efficace.

(*B*) Dans une infinité de maladies asthéniques, qui se manifestent sur la moitié supérieure du tronc, l'expérience a démontré les avantages de l'évacuation sanguine pratiquée sur les veines dont il est ici question (2) (VIII. XII. XIV. XXXIX.). Forestus rapporte l'histoire

---

(1) De Curatione acutorum, lib. 2, pag. 203, tom. V, Collect. *Hallerii.*

(2) *Burserii* Instit. medic. tom. 1, pag. 195.

d'une fièvre catarrhale ataxique, qui régna à Delft, dans le mois d'octobre de l'année 1580, accompagnée de suffocation, de toux, avec prostration de forces, et dans laquelle la saignée des veines du bras fut très-utile les premiers jours de la maladie (1). Le même auteur la pratiquait avec le plus grand succès pendant les huit premières heures après l'invasion de la peste qui régna dans la même ville en 1557, après une grande disette, et lorsque les anthrax paraissaient sur la tête, le col et derrière les oreilles (2). Rivière, dans la fièvre pestilentielle de 1623, osa pratiquer la saignée le onzième jour de la maladie, sur des individus affectés de parotides, avec un pouls très-accéléré; et sa hardiesse fut couronnée de succès (3). Beddoès rapporte, dans une note des Élémens de médecine de Brown, le cas d'un homme affecté de typhus, chez lequel le médecin par qui il était soigné crut reconnaître une inflammation du cerveau, à cause du délire et de quelques autres accidens. On avait tant répété les saignées, que l'état du pouls ne

(1) Observ. médic. tom. 1, pag. 191-3.

(2) *Ibid.* Observ. 17, pag. 220.

(3) *Riverii* Opera in-folio, édit. de 1737, lib. 17, pag. 460.

paraissait plus en pouvoir permettre. Les médecins appelés en consultation se retirèrent, et le médecin ordinaire, qui, resté seul auprès du malade, eut l'idée d'essayer une nouvelle saignée, après laquelle la guérison s'opéra (1). Enfin, voici de quelle manière M. le docteur Hildenbrand s'exprime relativement à l'emploi des évacuations sauguines dans le typhus : « La saignée » peut, dans quelques typhus, et surtout dans » la période inflammatoire, être un remède » nécessaire et bienfaisant; jamais, à la vérité, » dans une marche simple et facile de la mala- » die, mais bien lorsque le caractère inflam- » matoire est augmenté, et lorsqu'il existe » quelque affection locale et dangereuse. Si on » néglige alors le remède, les inflammations » locales acquièrent plus d'intensité, les forces, » long-temps opprimées, s'épuisent, et la pé- » riode nerveuse devient pleine de dangers (2) ».

Il est bien essentiel d'observer l'état des

---

(1) Élémens de Médecine de *Brown*, avec les notes du docteur *Beddoès*, trad. de M. *Bertin*, page 161. On pourrait croire, d'après les observations du docteur *Marcus*, que la saignée est le premier remède des fièvres nerveuses, et que ces maladies dépendent d'un état du cerveau voisin de l'inflammation.

(2) Du Typhus contagieux, trad. de M. *Gasc*, page 199.

forces vitales dans toutes les fièvres asthéniques, et les saignées copieuses ne sont permises qu'au moment de l'invasion de la maladie. Dans l'état, et vers le déclin, elles ne peuvent être que de deux ou trois onces, ainsi que le pratiquait Rivière. D'ailleurs l'évacuation sanguine est utile seulement lorsque les accidens locaux sont d'une grande intensité; autrement, on doit s'en abstenir par égard pour l'état de faiblesse de toutes les fonctions. C'est précisément ce que Diemerbroeck eut lieu de remarquer dans la peste de Nimègue en 1635: la saignée ne présenta aucun avantage, ni comme moyen curatif, ni comme moyen prophylactique (1).

XLI.

Pour ce qui regarde les fièvres qui ne se présentent pas accompagnées des signes de la débilité, les indications de la saignée sont assez manifestes, et il est inutile de citer des autorités pour justifier son emploi. Il ne faut cependant pas s'en laisser imposer par les apparences; et l'on doit soigneusement examiner si les accidens qui paraissent requérir l'évacuation sanguine dépendent de l'engorge-

(1) *Diemerbroeck*, de Peste, pag. 354-69-74-85-413.

ment de la partie douloureuse, ou s'ils ne sont qu'un effet sympathique. La phrénésie, l'angine, la péripneumonie, qui sont accompagnées de la couleur jaune de la conjonctive et des ailes du nez, qui se déclarent après avoir été précédées d'un état d'indisposition plus ou moins long, avec des rapports acides (1) qui surviennent pendant des constitutions bilieuses, lorsque les malades rendent des urines en petite quantité, fréquemment, profondément jaunes, déposant dès le commencement de la maladie (2), annoncent une affection bilieuse et un embarras du foie. Les émétiques sont alors plus utiles que la saignée du bras, quoique celle-ci doive toujours précéder les évacuations, lorsque la poitrine résonne mal par la percussion.

XLII.

La phlébotomie pratiquée sur les veines du bras peut encore être considérée comme l'évacuation sanguine la plus convenable à l'apoplexie. Si cette maladie est causée par la compression qu'exercent sur le cerveau les veines

(1) Acidum ructum habentes, non ita valdè pleuritici fiunt. *Hipp.* Aph. 33, sect. 6.

(2) *Stoll*, ouvrage cité, tome 1, page 46.

variqueuses (1) ou turgescentes, la ligature appliquée sur le col, pour faciliter la section des jugulaires, expose à produire une rupture et un épanchement. Le même accident ne serait pas moins à redouter lorsque l'apoplexie dépend d'un mouvement fluxionnaire, qui a lieu dans les membranes cérébrales. Quoique, dans ce cas, l'ouverture des cadavres présente, tantôt du sang, tantôt de la sérosité épanchée sous le crâne, la phlébotomie est également indiquée, à moins que les accidens ne doivent leur naissance à des causes et dans des circonstances qui mettent en activité le système artériel, d'une manière spéciale (VI. VII.); autrement, l'épanchement de la sérosité est un effet de la plénitude des veines (XV.), qui se dissipera par la phlébotomie pratiquée sur les veines du bras.

Cependant, si des observations multipliées démontraient l'innocuité de la perforation du crâne et de l'ouverture du sinus longitudinal

---

(1) Il est assez ordinaire, lorsque les veines cérébrales ont éprouvé une dilatation, d'observer la même affection sur les veines de la sclérotique (XXXIX.): *Franck*, Opere citato, tom. V, pag. 171; sur celles des extrémités et autour de l'anus, *Morgagni*, de Sedib. et caus. morb. epist. 3, n° 8.

supérieur, cette saignée serait et bien plus directe, et bien plus utile (1).

Quoique le plus grand nombre des espèces d'apoplexies exige l'emploi de l'évacuation sanguine (2), il en est cependant quelques espèces qui veulent un autre traitement : telles sont les attaques de cette maladie qui surviennent après de longs chagrins, ou qui doivent naissance à un embarras des voies digestives, et qui se guérissent plus facilement par les applications froides sur la tête, et par les purgatifs, que par tout autre moyen. Mais il est rare qu'en ces circonstances l'attaque soit aussi brusque que celle de l'apoplexie sanguine ; elle a été précédée d'un état de somnolence ou de stupeur, et de tremblement ou de saillie de la lèvre inférieure.

D'autres fois l'apoplexie due à la fluxion sanguine est compliquée avec la plénitude de l'estomac, et beaucoup d'individus tombent frappés d'apoplexie à la fin d'un grand repas.

---

(1) Journal de la Société de Médecine de Paris, avril 1812, pag. 435 et 450.

(2) Illius, ante omnia, persuasum habeo, rariores existere apoplecticos insultus qui missionem sanguinis, non saltem non permittant, sed et simul non exigant. *Tralles*, de Venæ sect. pag. 134.

Le mouvement de la mastication, le stimulus de la bonne chère et d'une société agréable, portent le sang au cerveau, et son retour vers le cœur est retardé par la distension de l'estomac, qui comprime la veine-cave inférieure et rend la respiration difficile. Le vomissement est alors un remède direct de l'embarras abdominal, et peut dissiper l'apoplexie légère. Cette pratique n'est cependant pas la meilleure en général, parce qu'il est possible que les efforts du vomissement décident un épanchement, et le vomitif serait administré avec bien plus de sûreté; il produirait bien mieux l'effet qu'on en attend, si l'évacuation sanguine avait été préalablement pratiquée (1).

L'apoplexie sanguine survient fréquemment dans les deux solstices, surtout dans celui d'été, et à l'équinoxe d'automne (2). Les ivrognes, les gros mangeurs, les débauchés, en sont attaqués de préférence (XII.). Une petite stature, une grosse tête, le cou court, l'habitude des hémorrhagies nasales (3), sont des circonstances prédisposantes.

---

(1) Observations sur l'Apoplexie, par M. *Portal.*

(2) *Hippocrates*, de Aëre, aquis et locis, pag. 18, edit. *Hallerii*. *Lancisi*, de Morte subitaneâ, lib. 1, p. 128, n° 7.

(3) S'il arrive à un homme qui ait cinquante ans,

Dans cette maladie, on est trop peu prodigue du sang, on craint trop de réitérer la phlébotomie. Cependant pourquoi hésiterait-on, lorsqu'elle est indiquée, de l'employer aussi souvent que dans la péripneumonie? Ne sait-on pas avec quelle ténacité les tissus conservent les mouvemens fluxionnaires, et combien il est rare que l'art puisse les faire cesser dès la première tentative? D'ailleurs, lorsque l'épanchement existe, la perte du malade est comme assurée, si on ne le saigne pas; car il serait bien téméraire d'espérer que le cerveau s'accoutumera à la compression, en se fondant sur des observations excessivement rares (1), tandis que c'est une opinion adoptée par les plus grands praticiens, que l'évacuation sanguine favorise l'absorption des liquides épanchés.

Certains accidens qui produisent la compression de l'origine des nerfs, et sont conséquemment analogues aux effets de l'apoplexie, trouvent aussi leur remède dans l'évacuation

---

ou au-delà, d'avoir une hémorrhagie du nez, on doit craindre que, dans la suite, il ne soit frappé d'apoplexie. *Leroi*, du Pronostic dans les maladies aiguës, aphor. 554.

(1) *Morgagni*, Epist. 2, n°s 15-16.

sanguine. Le docteur Gilibert rapporte avoir guéri, par les saignées et les fomentations aromatiques, un homme qui, ayant éprouvé une contusion sur les vertèbres, rendait involontairement ses excrémens et ses urines (1).

XLIII.

Sur les côtés du cou, outre les tégumens et les muscles peaussiers, il existe deux troncs veineux qui reçoivent le sang des parties latérales et postérieures de la tête, et communiquent, au moyen d'une grosse branche, avec les veines rapportant le sang de la face et de l'intérieur du crâne : on les nomme *jugulaires externes*. L'évacuation sanguine obtenue de leur ouverture a beaucoup été vantée par Tralles, qui voudrait les substituer à toutes les autres saignées. Mais il n'a pas réfléchi combien la section des jugulaires serait pernicieuse dans les affections asthéniques, où il faut évacuer fort peu de sang à la fois. Elle conviendrait mieux dans les maladies du cerveau produites par la compression de cet organe, si la ligature, qu'on est obligé d'employer le plus souvent, n'augmentait pas l'engorge-

---

(1) Table analytique de la Pathol. de *Dehaën*, page 152.

ment cérébral, en retardant le retour du sang vers le cœur.

Mais ses avantages sont incontestables pour combattre les différentes inflammations qui occupent les parties extérieures de la tête et du cou. Elle est indiquée lorsqu'il existe un phlegmon ou un érysipèle de la face et des tégumens du crâne. L'ophthalmie est dissipée en peu d'instans par son secours, et l'angine en reçoit un soulagement aussi prompt, si l'enflure du cou ne contrarie pas l'opérateur. Lorsqu'on a lieu de croire que le cerveau et le poumon sont affectés à la fois, la section de la jugulaire sera d'autant plus utile, qu'elle remplit une double indication (1), et la turgescence de cette veine, en cette circonstance, dispense de l'application de la ligature. La plénitude qu'elle manifeste alors pendant les mouvemens de la respiration, est un signe positif de l'engorgement de la veine-cave supérieure (XXXIX.).

XLIV.

Les veines-ranines et sublinguales, en raison

---

(1) *Sarcone*, Histoire raisonnée des maladies qui ont régné à Naples pendant l'année entière 1764, trad. par M. *Bellay*, tome I, page 161, et tome II, page 216.

de leur petit diamètre, produisent une évacuation sauguine peu abondante, et qui ne peut être sollicitée que dans les maladies de la langue et de ses muscles; elle doit être favorisée par des gargarismes d'eau chaude. Il est rare que ces parties soient affectées isolément; en général, elles participent aux affections des amygdales, des muscles du pharynx, du larynx, et de la membrane qui tapisse ces deux cavités. Alors il faut avoir recours à un procédé qui désemplisse promptement les vaisseaux sanguins; et la saignée de la jugulaire, comme je viens de le dire, remplit parfaitement les indications. Si la langue seule est affectée, si son tissu est très-engorgé, les scarifications faites sur la longueur de cet organe sont plus utiles que l'ouverture de ses veines (1).

Cependant la saignée des veines-ranines ou des sublinguales doit être absolument pratiquée, lorsqu'à la suite d'une attaque d'apoplexie, le sang, séjournant dans les vaisseaux de la langue, en comprime les nerfs et produit leur paralysie (2). Il serait difficile, de toute

---

(1) *Zacutus Lusitanus*, de Praxi medicâ admirabili, lib. 1, pag. 77.

(2) *Id. ibid.* pag. 78. *Riverii* Opera, pag. 234.

autre manière, de rétablir la circulation dans les tissus affaiblis, d'autant plus que les scarifications pourraient ne pas pénétrer jusqu'au siége du mal, ou devenir dangereuses.

XLV.

L'angulaire communiquant avec l'ophthalmique, peut être ouverte avec utilité dans les différentes affections de la face et des yeux; car, lorsque celles-ci sont de nature inflammatoire, la section de cette veine est une saignée directe, qui cependant sera moins utile que la section de la jugulaire, si l'affection est grave, parce qu'on ne peut obtenir qu'une petite quantité de sang par son ouverture. Mais dans les affections de nature asthénique qu'on présume être produites par la dilatation des veines intérieures de l'œil et de celles qui avoisinent le nerf optique, la saignée de l'angulaire est la seule directement utile. Ainsi, cette faiblesse de la vue, qui fait apercevoir des taches noires sur les objets, étant vraisemblablement occasionnée par les varices de la choroïde, la déplétion des veines extérieures procurera le dégorgement des veines intérieures avec les-

---

Lancisi, de Morte subitaneâ, pag. 199. *Bursieri* Inst. med. tom. III, pag. 101.

quelles elles communiquent. Au reste, si la saignée de l'angulaire ne produit pas une évacuation abondante, au moins peut elle beaucoup favoriser le dégorgement des sinus de la dure-mère, et concourir, avec la saignée des vaisseaux d'un plus gros diamètre, à la guérison de plusieurs affections cérébrales. Les Égyptiens, au rapport de Prosper Alpin (1), pratiquent la section ou plutôt la scarification des veines de l'extérieur et de l'intérieur des narines pour dissiper les anciennes douleurs de tête et des yeux, les inflammations et les rougeurs du nez, ainsi que de la face. Cette opération ne serait pas moins utile dans les maladies aiguës qui peuvent se juger par l'épistaxis.

XLVI.

Les anciens combattaient les douleurs de tête par la saignée de la veine préparate (2), qui peut aussi contribuer à la guérison de la goutte rose, soit qu'on l'emploie seule, soit que celle de l'angulaire lui soit associée. Plusieurs individus ont les veines préparates très-

(1) De Medicinâ Ægyptiorum, lib. 2, pag. 59.

(2) Dolenti posteriorem capitis partem, vena recta, in fronte secta, prodest. *Hipp.* aph. 68, sect. 5.

saillantes; et s'ils éprouvent des maladies qui exigent l'emploi de l'évacuation sanguine, la turgescence de ces veines indique d'en pratiquer l'ouverture (XXXIX.) : leur oblitération est même indispensable, lorsqu'un obstacle à leur décharge dans la labiale les a rendues variqueuses. Bayer avait été consulté pour une comtesse dont le visage, lorsqu'elle parlait, devenait violet dans toutes les ramifications de la préparate : la compression de la veine délivra cette femme pour toujours de son incommodité (1).

XLVII.

La saignée des veines du pied et de la jambe convient comme évacuation sanguine directe dans les affections des organes qui transmettent du sang à la veine-cave inférieure, et dont les veines communiquent avec les saphènes. Les anciens et les modernes l'ont employée pour combattre les douleurs de sciatique, celles qui proviennent d'une fluxion sur les extrémités inférieures. Dans l'inflammation des reins et de la vessie, elle est un secours précieux; et quoique les veines phréniques, capsulaires,

---

(1) Encyclopédie chirurg. article *Hypospathisme.*

hépatiques, soient assez éloignées de l'embouchure des saphènes, la guérison des inflammations du diaphragme, du foie et du péritoine s'obtient par la saignée de ces veines, conjointement avec celles de collatérales des orteils, ou les différentes évacuations sanguines topiques; car il n'y a pas de moyen plus direct pour abattre l'inflammation de ces parties.

Lorsque le calcul de la vessie a occasionné des douleurs longues et violentes, il serait souvent à propos de faire, un jour ou deux avant l'opération, une saignée du pied; car la douleur suffit pour attirer le sang dans les parties et dilater les artères. Par cette évacuation sanguine, répétée suivant les forces de l'individu, on se mettrait à l'abri de l'hémorrhagie, quelquefois fort à craindre après l'opération de la taille latérale (1).

La section des saphènes procure aussi l'évacuation sanguine la plus convenable pour guérir un grand nombre de maladies dont la matrice est le siége. Les douleurs lombaires et hypogastriques, ainsi que les affections des parties supérieures qui surviennent après la suppression des règles, en reçoivent un prompt

(1) *Bichat*, Anatomie générale, tome II, pag. 297.

soulagement (1). La douleur qui survient par fois, et qui s'étend successivement du thorax dans les régions abdominales, à mesure que le sang coule de l'ouverture de la veine, est causée par le dégorgement de l'enveloppe cellulaire des nerfs qui étaient comprimés, et le rétablissement de la sensibilité qui s'ensuit. La saignée du pied n'est pas moins utile lorsqu'on a des raisons de craindre l'avortement, et lorsqu'un accident quelconque aura occasionné une congestion sanguine dans la matrice ou ses dépendances.

Plusieurs affections nerveuses sympathiques de l'irritation de cet organe cèdent encore à ce moyen curatif. Skenckius remarque que l'épilepsie des femmes enceintes est presque toujours guérie par la saignée du pied (2); et le même secours leur est utile lorsqu'elles sont sujètes aux hémorrhoïdes borgnes pendant le même temps (3) (XI.). La violence des accidens hystériques peut exiger l'évacuation sanguine (4); et Rivière rapporte qu'une religieuse

(1) *Franck*, Opere citato, tom. v, pag. 71.

(2) Observat. médicin. pag. 121-122.

(3) *Trnka*, Hist. Hæmorrhoïdum, tom. 1, pag. 86.

(4) Etiamsi a venæ sectione non solvatur paroxysmus, tamen intentatæ arceantur minæ. Certè in hoc casu,

éprouvant des convulsions, et ayant perdu la parole depuis deux jours, fut guérie deux heures après qu'on lui eut ouvert la veine saphène (1) (xxxviii.).

La saignée du pied n'est pas moins avantageuse pour combattre les accidens des maladies aigues qui surviennent dans la moitié inférieure du corps. Elle a été mise en usage chez les individus affectés de la peste, pour diminuer la douleur et le volume des bubons (2). Les femmes du comté de Mansfeldt éprouvèrent en 1698 une nymphomanie épidémique, dont la saignée était le remède (3). En général, lorsque les fièvres dont les femmes sont affectées requièrent l'évacuation sanguine, s'il n'existe aucune indication précise relativement au vaisseau qui doit être ouvert, on doit choisir la saphène; car chez les femmes, sur-

---

si unica, larga, ex saphenâ, instituta, malum non tollat venæ sectio; nonne ipsam juvabit iterare, donec vel ipsam convulsionem solvat animi deliquium. *Lorri*, de Melancholiâ, tom. alter, pag 156.

(1) *Riverii* Opera, pag. 382.

(2) *Skenckius*, Observ. medic. p. 886. *Riverii* Opera omnia, pag. 220.

(3) In tomo secundo operum *Thomæ Sidenham*, pag. 125.

tout à l'époque des règles, la fluxion tend à se faire sur les parties inférieures (1)

XLVIII.

Le trouble des fonctions du foie et de la circulation de la veine-porte se communique souvent aux fonctions des autres organes, et à la circulation de la veine-cave (xi.). Après la suppression du flux hémorrhoïdal, il se déclare de nombreux accidens qui sont guéris par la saignée du pied (2). Si le traitement était entrepris de toute autre manière, il serait quelquefois incomplet, parce que l'évacuation sanguine qui agit directement sur les rameaux de la veine-porte, est rarement assez abondante pour opérer le dégorgement nécessaire en pareille circonstance. D'ailleurs, la guérison des affections secondaires, opérée au moyen de la saignée du pied, favorisera beaucoup ensuite le traitement direct de l'affection primitive.

Quelques médecins modernes ont attribué des effets pernicieux à la saignée du pied dans les affections de la tête et du cou. On a prétendu

---

(1) *Riverii* Opera omnia, pag. 454. *Oribasius*, lib. 7, cap. 10.

(2). *Tnrka*, Historia Hæmorrhoïdum passim.

que l'angine, traitée de cette manière, était suivie d'une métastase mortelle sur le poumon; qu'une révulsion non moins pernicieuse attirait le sang dans le foie, y produisait un abcès lorsqu'on ouvrait la saphène aux individus affectés de plaies de tête (1). Mais les métastases n'arrivent-elles pas sans que l'évacuation sanguine ait été pratiquée? Hippocrate redoutait la péripneumonie qui survient après la disparition de l'angine opérée par les forces de la nature (2); et il est fort peu de maladies chroniques du cerveau qui ne soient accompagnées d'une lésion dans l'organisation du foie. Il existe une sympathie morbide entre le cou et la poitrine, entre le cerveau et le foie, qui ne s'exerce jamais avec plus de promptitude que lorsque l'organisation est affaiblie; et une saignée, en quelque lieu qu'elle ait été pratiquée, est quelquefois une circonstance favorable au déplacement de la fluxion.

Quant aux maladies de la moitié supérieure du corps, que l'on prétend avoir été guéries par la saignée du pied, elles étaient réellement sous la dépendance de la diathèse sthé-

---

(1) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, *in*-4°., tom. III, pag. 484; tom. IV, pag. 430.

(2) Prognosticon, cap. 15, pag. 189, edit. *Hallerii*.

nique (XXVI. B.); ou bien elles étaient symptomatiques, d'une affection abdominale. Dans l'un et l'autre cas, cela n'a rien d'étonnant. Il est certain, en effet, qu'un assez grand nombre de péritonites sont prises pour des pleurésies ou des péripneumonies, parce qu'elles sont accompagnées de crachats rouillés et de gêne dans la respiration. J'ai eu plus d'une occasion de me convaincre de ce fait, et de rectifier de pareilles méprises; d'autres fois cependant les maladies du thorax se communiquent par contiguité aux viscères de l'abdomen, et après les saignées dirigées contre l'affection essentielle, il faut employer celles qui sont propres à combattre l'affection sympathique. C'est pourquoi la saignée du pied n'est pas exclue du traitement de la pleurésie et de la péripneumonie, lorsqu'elles sont très-violentes. Triller présente un exemple remarquable de cette pratique (1).

XLIX.

On ne peut établir aucune règle concernant l'emploi de la saignée pratiquée sur la salvatelle, ni s'assurer positivement de son utilité; son effet paraissait inexplicable à Bar-

(1) De Pleuritide, ægrotus primus, pag. 48; ægrotus septimus, pag. 67.

thez (1). Il serait possible que cette veine, ainsi que celles d'un très-petit diamètre, fût douée d'un tissu plus sensible que celles d'un diamètre plus grand, et que l'irritation du vaisseau eût ici un effet qu'elle ne produit pas ailleurs. Dans quelques circonstances, elle a procuré la guérison de fièvres quartes invétérées (2), et ces résultats sont plus vraisemblablement dus au sentiment de surprise et de crainte qu'inspire un remède inusité et douloureux, qu'à toute autre cause. Sous ce rapport, les effets de la saignée de la salvatelle se rapprocheraient de ceux que produisent les épithèmes et les amulettes.

L.

Quoique la vitalité des vaisseaux artériels et veineux soit très-obscure dans le tissu des troncs, des branches et des gros rameaux (xvii.), les plus petits, c'est-à-dire, ceux qui composent le système capillaire, jouissent d'une énergie vitale très-évidente. Les mouvemens qu'ils exercent y sont par fois isolés; et que la diathèse soit sthénique ou asthénique, il peut arri-

(1) Mémoires de la Société médicale d'émulation, vol. 2e, pag. 16-17.

(2) *Skenckius*, Observ. medic. pag. 821.

ver que les moyens indirects n'aient aucune action sur eux. La diète et les évacuans proprement dits, ne parviennent pas toujours à détruire l'état inflammatoire, si les saignées ont été négligées; les remèdes stimulans ne réussissent guère mieux dans l'état contraire, si l'on n'administre pas les spécifiques appropriés.

Lorsque l'appareil circulatoire éprouve un excès d'activité, on aperçoit souvent une tendance aux hémorrhagies, indépendante de l'affection d'aucun autre système, ou tout au moins, sans que plusieurs fonctions soient lésées. L'effort hémorrhagique sera dirigé, tantôt sur les narines ou les poumons, tantôt sur l'anus ou la bouche; chez celui-ci, sur la surface du corps intact; chez celui-là, sur les bords d'une plaie, etc. Il s'annonce par le trouble général de la circulation, ou seulement des fonctions dont l'organe est l'instrument, ou bien encore par quelques gouttes de sang que l'on aperçoit de temps à autre.

Ces phénomènes se manifestent surtout chez les individus qui sont sujets aux hémorrhagies, par un effet de leur constitution ou de l'habitude, ou par droit d'hérédité; ils sont nuisibles ou avantageux selon les circonstances. L'épistaxis, le flux hémorrhoïdal et les diverses

modifications du flux menstruel, exigent d'être rappelés, lorsque des accidens suivent leur suppression ; mais on ne peut avoir aucune sécurité sur les suites de l'hémoptysie, de l'hématuric, des hémorrhagies intérieures ; et elles doivent être arrêtées en général autant que possible.

Dans ces différentes circonstances, l'évacuation sanguine remplit des indications en apparence contradictoires ; elle peut suppléer les hémorraghies utiles, ou préparer leur retour et faire cesser les hémorrhagies nuisibles. Dans le premier cas, l'évacuation sanguine doit avoir lieu par des vaisseaux voisins des parties sur lesquelles l'écoulement se fait ou doit se faire ; dans le second, le choix du vaisseau est indifférent, pourvu que la saignée puisse être promptement abondante. Les hémorrhagies utiles sont, en effet, une suite de la trop grande réplétion du système sanguin des parties par lesquelles elles ont lieu, quoiqu'elles soient assez souvent précédées ou accompagnées d'un appareil de symptôme qui simule un état sthénique général ; l'exaltation des forces vitales réside spécialement dans un tissu particulier ; et cette sensibilité locale serait difficilement affaiblie par les procédés qui agissent sur la sensibilité générale (II. XVIII. XLVII.). L'expérience con-

firme le raisonnement, et démontre que l'art doit être guidé par le mouvement fluxionnaire, et que le médecin doit, autant que possible, pratiquer l'évacuation sanguine sur les parties mêmes que la nature a choisies; car l'hémorrhagie trouve son remède en elle-même.

Cependant ceci n'est point applicable aux hémorrhagies symptomatiques, dont l'origine et la cause doivent être soigneusement recherchées avant de déterminer le choix du vaisseau qui fournira l'évacuation sanguine. Les embarras du poumon et du foie surtout, sont la cause de pareils accidens, et ils doivent être combattus par la saignée directe des organes essentiellement affectés (1).

Parmi les hémorrhagies, soit symptomatiques, soit fluxionnaires, l'hémoptysie tient le premier rang; lorsqu'elle dépend de l'embarras du poumon, c'est à la saignée du bras qu'il faut recourir; lorsqu'elle doit être attribuée au reflux du sang abdominal, la saignée du pied doit être employée (XI.). L'hémate-

(1) Igitur si sanguine referti sunt, et venas prominentes habeant, in quâlibet sanguinis profusione, venam pertundito. *Aretœi*, de Curatione acutorum, pag. 183, edit. *Hallerii*.

mèse est elle-même le remède de l'affection qui le produit, et son traitement subséquent ne peut consister que dans les moyens propres à déplacer le mouvement fluxionnaire primitif, ou dans l'emploi des saignées plus ou moins directes, afin de prévenir la turgescence du système de la veine-porte. Le flux hémorrhoïdal excessif se guérit en suivant les mêmes principes (XLVIII.). Quant à l'hématurie, la saignée du pied favorise le dégorgement des reins et de la vessie; ce dégorgement est encore produit quelquefois avec avantage par l'introduction d'une sonde, qui procure l'ouverture des vaisseaux variqueux des voies urinaires. L'épistaxis n'exige pas une méthode de traitement particulier, et les saignées nécessaires pour en amener la solution, seront pratiquées sur les vaisseaux de l'organe dont le trouble des fonctions fait refluer le sang vers les parties supérieures.

La saignée ne peut être employée, pour arrêter les hémorrhagies, que dans le dessein de diminuer les forces de la circulation, ou de produire la syncope, afin de favoriser le resserrement des vaisseaux. Cette méthode n'est pas toujours sans danger chez les individus affaiblis ou avancés en âge, et il n'est pas rare de voir survenir ensuite des squirrhes dans les

viscères et l'hydropisie ; la privation subite d'une grande quantité de sang affaiblit toute l'organisation, au point que les lymphatiques diminuent d'activité, et ne peuvent plus se charger de résidus de la nutrition. C'est pourquoi la saignée ne me paraît pouvoir être employée, pour faire cesser les hémorrhagies, que chez les individus jeunes et pléthoriques, ou chez lesquels la partie du thorax a peu de résonnance.

Hors de ces circonstances, la saignée risquerait d'être nuisible ou inutile, car elle n'est pas même toujours suffisante pour arrêter le mouvement fluxionnaire, et on a vu l'apoplexie survenir, malgré que l'évacuation sanguine eût été précédemment pratiquée.

La surprise, la terreur, l'application subite du froid, les topiques irritans, le tamponnement, la compression, sont ordinairement des secours préférables.

LI.

Les hémorrhagies traumatiques qui surviennent à l'ouverture d'une artère d'un gros calibre, sont quelquefois arrêtées par suite de l'effusion sanguine elle-même. La syncope, suspendant le mouvement artériel, il se forme un caillot suffisant pour arrêter l'hé-

morrhagie dans l'état de faiblesse où l'individu se trouve (1). Ainsi, lorsqu'une artère est ouverte, si la compression ou la ligature sont impassibles, il est prudent de ne pas fatiguer le blessé par des tentatives inutiles, qui tiennent la circulation en éveil, et il vaut mieux se confier aux seules ressources de la nature.

LII.

Dans aucune circonstance une artère anévrismatique ne doit être ouverte pour en obtenir l'évacuation sanguine; mais il n'en est pas de même des veines variqueuses, et leur saignée est souvent indiquée. Lorsque les tuniques veineuses sont dilatées, le sang est retardé dans son cours vers le cœur; et les artères ne trouvant pas une voie de décharge assez facile, les tissus voisins s'infiltrent de sang rouge. Il en résulte des ulcères rebelles et la douleur ou l'inflammation de tous les tégumens. J'ai vu ce dernier effet des varices avoir lieu chez deux femmes, dont les jambes devinrent rouges, tendues, douloureuses, avec toutes les apparences d'une inflammation phlegmo-

(1) *Garciaz de Lopez*, cité par *Burserius*, Institut. med. tom. IV, pag. 200. Traité d'anatomie, par M. *Sabattier*, tom. III, *in*-4°, pag. 63.

neuse. La principale indication, en semblable cas, est de pratiquer une incision partout où la fluctuation se laisse soupçonner. Il faut ensuite laisser couler le sang jusqu'à ce que les tuniques veineuses soient revenues à leur état naturel. En général, on doit pratiquer l'ouverture sur un des points les plus saillans de la varice, parce qu'ordinairement la peau a contracté des adhérences avec elle en cet endroit, et que tout danger d'effusion sous les tégumens est écarté par ce moyen (1).

Les hémorrhoïdes anciennes d'un gros volume, et dont les tuniques ont une épaisseur remarquable, ne peuvent être guéries sans être ouvertes, pour faciliter la sortie du sang grumelé, et faire cesser la distension, ainsi que les accidens qu'elle produit (2).

Cette opération, que beaucoup de chirurgiens craignent d'exécuter, n'est suivie d'aucun accident grave lorsqu'elle est faite convenablement. Si l'hémorrhagie n'a pu quelquefois être arrêtée, ce malheur ne doit être attribué qu'à la maladresse de l'opérateur. Le double tampon de J. L. Petit (3) n'a jamais trompé l'espérance

---

(1) Œuvres posthumes de *S. L. Petit*, t. II, p. 45-79.

(2) *Trnka*, Hist. Hæmor. tom. II, pag. 210-225.

(3) Ouvrage cité, tom. II, pag. 111 et 145.

de ceux qui l'ont employé avec les précautions nécessaires; et les exemples de Trnka sont bien suffisans pour rassurer à cet égard. On pourrait seulement redouter d'ouvrir les tumeurs hémorrhoïdales qui paraissent après des efforts long-temps continués pour aller à la garde-robe, et qui ont produit un renversement du rectum, parce qu'il serait possible qu'après le replacement des parties, l'incision se trouvant située trop haut, ne fût hors de la portée du tampon.

LIII.

Les varices internes, quand elles peuvent être soupçonnées, requièrent le traitement qui convient parfois aux anévrismes, et attribué à Valsalva, quoiqu'il appartienne à Hippocrate (1). Il consiste à affaiblir le malade par la diète et de petites saignées répétées, jusqu'à ce qu'il soit réduit au point de ne pouvoir soulever les membres qu'avec peine, afin que les vaisseaux, devenus vides, se contractent et diminuent de diamètre.

On pourrait espérer d'obtenir par le même

---

(1) His confert si circa initia, curandos susceperis, ut et manuum venæ sanguinem emittant, et victus ratione utatur, ex quâ et siccissimus, et maximè exsanguis evadat. De Morbis, lib. 1, pag. 14, in fine.

procédé l'absorption des tumeurs qui ne cèdent à aucune autre espèce de traitement. Ce point de doctrine est appuyé sur une observation communiquée à Rivière par Samuel Formius. Il s'agit d'une jeune femme affectée de goutte sereine, et réduite au désespoir par cet accident. Pendant une année elle ne prit que la quantité d'alimens nécessaires pour ne pas mourir de faim; et au bout de ce temps elle se trouva guérie (1). Pendant ce jeûne long et sévère, les parties, dépourvues de sucs nourriciers, en tirèrent des tissus où ils étaient trop abondans; peu à peu la tumeur qui comprimait le nerf optique diminua, et fut enfin totalement absorbée.

Mais de pareils essais exigent l'intégrité des forces vitales; il faut que celles qui président à la nutrition ne soient point affaiblies, pour qu'elles puissent faire servir à l'entretien de la vie le peu de substance qui reste à leur disposition; car lorsque les fonctions digestives languissent; quand la faiblesse amène à sa suite l'œdème et l'anasarque, ce serait compromettre l'art et ses ressources que d'oser employer un semblable traitement.

(1) *Riverii* Opera omnia, pag. 574.

LIV.

Le système capillaire forme les deux extrémités où commence le système veineux, et finit le système artériel; il est leur point de réunion et le siége du plus grand nombre des opérations vitales ou morbifiques qui ont lieu dans le système sanguin. La sensibilité très-obscure dans les vaisseaux du premier ordre est, au contraire, très-évidente dans ceux du dernier rang, à cause de la multitude de fibrilles nerveuses dont ils sont entrelacés; et les maladies y sont aussi multipliées que les sympathies. L'activité des forces vitales dans le système capillaire fait participer le cœur aux effets de l'irritation; et le pouls devient plus accéléré lorsqu'elle se trouve un peu vive relativement à la sensibilité de l'individu.

L'évacuation du sang artériel modère ce mouvement en diminuant la plénitude des capillaires (II. III.); l'évacuation du sang veineux conduit au même but, en facilitant le dégorgement de ce même système capillaire; et l'on peut agir sur ce dernier par le moyen des sangsues et des instrumens appelés *ventouses*. Il n'est pas douteux que le procédé par lequel on évacue le sang directement des capillaires ne soit, en général, préférable; mais

il est impraticable dans les affections des organes profondément situés ; et son effet ne serait pas assez prompt lorsqu'il est nécessaire d'obtenir une évacuation sanguine, abondante et en peu de temps. Il en est de la saignée capillaire comme de l'artériotomie et de la phlébotomie ; son emploi ne peut jamais être exclusif ; et ces trois évacuations sanguines se suppléent réciproquement en diverses circonstances.

LV.

L'application des sangsues est un moyen curatif qui doit avoir été connu dans les temps les plus reculés ; et, en certains pays, la première évacuation sanguine employée. Les hommes ont dû voir fréquemment les insectes s'attacher aux jambes de ceux qui marchent dans les ruisseaux ou dans les marais, et les événemens auxquels l'évacuation sanguine produite par leur piqûre donnait lieu, ont nécessairement excité l'attention. Cependant nous manquons de documens pour constater l'antiquité de l'introduction de ce remède dans la pratique médicale. Cicéron s'est servi du terme de sangsues au figuré dans quelques passages de ses discours contre Verrès, et Horace l'a employé avec son sens propre dans le dernier

vers de l'*Art poétique*. Hippocrate, dans le second Livre des *Prédictions* (1), remarque que les sangsues avalées peuvent être cause du crachement de sang; mais nulle part il n'en fait mention comme d'un moyen curatif; et Thémison est le premier médecin connu qui en ait parlé sous ce rapport (2).

Les sangsues, quoique très-avides de sang, le digèrent difficilement; et malgré leur voracité, elles vivent très-long-temps sans autre aliment que l'eau pure. Organisées d'une manière particulière, et peut-être unique parmi les espèces animales que l'œil nu peut apercevoir, elles supportent plusieurs jours le défaut d'air, et bravent impunément l'action de beaucoup de substances pernicieuses pour un très-grand nombre d'autres insectes; néanmoins le vin, le vinaigre et le muriate de soude leur causent une mort assez prompte.

C'est principalement le sang artériel qui excite leur appétit; car le fluide qui sort de leurs piqûres est le plus ordinairement rouge. Elles ont un instinct particulier qui leur fait trouver les artères à travers le tissu de la peau;

---

(1) Page 213.

(2) *Dujardin*, Histoire de la Chirurgie, tome 1, page 349. *Cœlius Aurelianus*, Acut. lib. 3, cap. 3.

et quelquefois le sang en jaillit lorsqu'elles sont détachées. Une femme à qui j'avais fait appliquer plusieurs sangsues autour du sein, fut très - effrayée de voir sortir par la piqûre de l'une d'entre elles un filet de sang qui cessa de couler sans aucun secours au bout de deux ou trois minutes. Le Journal de la Société de Médecine de Paris rapporte une semblable observation (1).

Comme les artères de la peau s'y terminent toutes par des exhalans, il ne s'y forme point de sang veineux, au moins à sa surface extérieure, puisque partout où l'épiderme est aminci, la couleur du sang artériel se laisse apercevoir. C'est pourquoi les sangsues s'attachent sans difficulté lorsque la peau leur présente du sang rouge en abondance; mais lorsque le système veineux est turgescent, elles mordent avec peine, et elles font sortir peu de sang.

LVI.

Deux causes se réunissent pour que l'écoulement du sang après la chute des sangsues continue, l'irritation produite par la forme de leur piqûre et la durée du mouvement de succion.

(1) Juillet 1808, page 54.

La disposition triangulaire de la bouche de ces insectes fait une plaie beaucoup plus étendue que leur grosseur ne semble le comporter; et cette solution de continuité maintenue ouverte produit une irritation suffisante pour déterminer l'afflux du sang vers ce point. D'un autre côté, le mouvement succionnaire opéré par les sangsues favorise la pression de l'air autour de sa morsure, et accélère le cours des fluides que l'irritation produite par cette même morsure y conduisait déjà. Comme d'ailleurs le sang conserve une tendance à se porter dans les routes qu'il vient de parcourir, et où l'attire l'exaltation des forces vitales, l'écoulement continue encore long-temps après que le mouvement qui le provoquait a cessé. C'est le même mécanisme que celui en vertu duquel jaillit le lait par les tuyaux lactifères lorsque l'enfant vient de quitter le sein de sa nourrice avant de l'avoir épuisé.

(*B*) Puisque les sangsues augmentent l'afflux du sang vers le lieu de leur piqûre, elles augmenteraient l'inflammation si elles étaient appliquées sur la peau qui en est affectée. Il est donc bien essentiel de les placer à une distance suffisante pour qu'elles ne produisent pas un surcroît d'irritation. Leur application trop proche des anévrismes doit être aussi redoutée.

LVII.

Jamais l'indication des sangsues n'est plus fréquente que pour faire cesser l'irritation apyrétique, dont la douleur et la tension sont les principaux élémens. Quand les fonctions des gros vaisseaux n'éprouvent aucune altération, ce serait, en général, une méthode trop indirecte que de vouloir guérir la maladie par des évacuations sanguines qui porteraient sur la grande circulation. Il peut même arriver que l'excitement du système capillaire soit général, sans que la fièvre ait lieu; c'est ce qui se remarque dans l'obésité. Les exemples de cet état porté au point d'être considéré comme maladie sont assez rares; c'est plutôt une exubérance dans les fonctions nutritives, un excès de vie organique à charge à l'individu, qu'une véritable affection morbifique. Quoi qu'il en soit, l'application des sangsues sur toute la surface du corps a le pouvoir de diminuer cet embonpoint monstreux; et Zacutus Lusitanus parvint de cette manière à dissiper un état semblable chez un jeune homme (1). D'ailleurs l'obésité met souvent obstacle à ce qu'on puisse pratiquer les évacuations sanguines convenables

(1) Opere citato, obs. 108, pag. 538.

aux circonstances ; et il est heureux que les sangsues fournissent un moyen d'y suppléer. Rivière rapporte, d'après Valesco, l'observation d'un homme frappé d'apoplexie, et qui était tellement chargé de graisse, que la lancette ne put jamais rencontrer aucune veine. On lui appliqua une très-grande quantité de sangsues sur tout le corps, et la guérison s'opéra (1).

LVIII.

Mais la turgescence capillaire générale est bien moins commune que la turgescence locale. Celle-ci présente une rougeur plus ou moins intense, si elle n'est pas située à une profondeur très-grande. Le plus souvent accompagnée de douleur, elle peut être causée par une lésion extérieure ou un stimulus inconnu ; et les parties dans lesquelles elle se manifeste ont conservé leur intégrité ou éprouvée une altération dans leur tissu.

Toutes les affections douloureuses, fixes et situées sous l'enveloppe cutanée immédiatement, comme l'hémicranie, le catarrhe de l'oreille, l'inflammation de la conjoncture, la pleurodynie, la gonorrhée inflammatoire, certains rhumatismes superficiels, les panaris

(1) Opera omnia, lib. 10, pag. 523.

commençans, les hernies étranglées (1), et encore mieux les inflammations qui occupent le tissu de la peau, l'érésypèle, le phlegmon, les engelures éprouvent le plus grand soulagement de l'application des sangsues. En général, on peut dire qu'elles sont indiquées toutes les fois que la compression cause une douleur ou augmente celle qui existait. Cette évacuation sanguine n'est pas moins utile pour remédier aux accidens dont les contusions sont suivies, et opérer le dégorgement des plaies avec déchirure. Mais parmi les affections causées par une lésion extérieure, aucune ne réclame ce moyen plus impérieusement que la distension des ligamens articulaires accompagnés d'engorgement inflammatoire. Pour l'avoir négligée après les entorses, il n'est pas rare de voir l'inflammation chronique gagner l'articulation et les parties voisines; la peau se désorganise ainsi que le tissu cellullaire; il se forme une substance semblable à du lard rance; les os se ca-

(1) Le docteur *Gilibert*, dans la Table analytique des *Institutions pathologiques* de *De Haën*, rapporte qu'après l'application de vingt sangsues autour d'une tumeur herniaire, l'inflammation fut dissipée, et la réduction s'opéra. *Ant. De Haèn*, Prælect. in herm. *Boerrhaavii*, Instit. pathologicas, tom. II, pag. 553.

rient ou se ramollissent, et dans un tel désordre l'amputation est la seule ressource qui reste pour sauver le malade.

LIX.

L'évacuation sanguine produite par les sangsues empêche le développement des tumeurs extérieures, soulage la douleur que font éprouver les tissus devenus cancéreux; et la méthode du docteur Fearon n'est pas assez généralement connue et employée (1). Les observations de plusieurs chirurgiens anglais et de quelques français (2), prouvent que l'on peut ainsi prévenir la formation du cancer, ou en arrêter les progrès, et après l'opération en empêcher le retour. Cette même évacuation sanguine contribue beaucoup aussi à la guérison des ulcères scrophuleux non accompagnés d'infiltration séreuse, et de tous ceux de mauvais caractère, dont la peau présente à l'entour une rougeur plus ou moins intense (LVI. *B*.).

Le même traitement n'est pas moins convenable aux tumeurs fongueuses des articulations; cependant si l'engorgement a commencé

---

(1) A Treatise on Cancer.

(2) Encyclopédie chirurg. art. *Cancer*.

derrière les vaisseaux poplités, l'évacuation sanguine capillaire soulage mais ne guérit pas; et la section des artères articulaires promet plus de succès (XXI. *c.*).

Enfin la saignée capillaire affaiblissant la nutrition des parties qui fournissent l'évacuation, pourra dissiper la goutte rose, les tubercules qui paraissent sur le nez des buveurs, et les croûtes galleuses rebelles qui occupent les ailes du nez et les lèvres; bien entendu néanmoins, que lorsque les affections seront symptomatiques, le traitement de la maladie essentielle ne sera pas négligé (XLVIII.).

LX.

L'application des sangsues est encore trèsrecommandable, lors même que le siége de la maladie est situé profondément pour combattre quelques affections locales qui compliquent la marche des fièvres, et ajoutent à leur gravité. De ce nombre sont la céphalalgie et la gastrodynie, qu'on observe dans les fièvres muqueuses et adynamiques. Le mouvement qui attire le sang à l'ouverture faite par l'insecte, se propage de proche en proche, et l'engorgement diminue peu à peu dans l'organe affecté. C'est pourquoi Arétée prescrivait l'application des sangsues sur l'hypocondre droit lorsqu'il

craignait l'inflammation du foie (1); et les modernes l'emploient utilement encore dans les mêmes circonstances, ainsi que pour faire cesser l'irritation de la pie-mère, qui produit les épanchemens séreux dans le crâne.

Appliquées sur le front, et au-dedans des narines, les sangsues sont propres à guérir différentes affections du cerveau; et elles dissipent le délire qui succède à l'apoplexie (2). On doit les placer dans les narines si les circonstances font présumer qu'une hémorrhagie nasale naturelle serait avantageuse. Ce qui peut arriver dans toutes les maladies de la tête, lorsque le malade délire, ayant les yeux et la figure rouges; lorsqu'il éprouve un larmoiement involontaire, la somnolence, le tintement des oreilles, la surdité, la pulsation des artères temporales et carotides, la démangeaison du nez, le froid des extrémités inférieures, et lorsque l'individu est sujet à l'épistaxis.

LXI.

Les infiltrations séreuses étant, comme je l'ai remarqué précédemment (xv. xxxiv.),

---

(1) De Curatione acutorum, cap. 6, pag. 203.

(2) *Lancisi*, de Morte subit. pag. 217. *De Haën*, Prælect. path. tom. II, pag. 594.

presque toujours l'effet de l'exhalation augmentée par suite de l'accumulation du sang artériel, l'application des sangsues sur les parties saines et voisines des tissus affectés procure la guérison. J'ai dissipé, par ce moyen, plusieurs œdèmes de la face et des paupières, accompagnées de douleur de tête; néanmoins, dans ces circonstances, la maladie est assez souvent sympathique de l'affection des organes abdominaux.

Lorsque la faiblesse veineuse est très-grande, comme dans les hydropisies anciennes, ou celles qui succèdent à des maladies organiques; quoique la douleur et la rougeur qui surviennent en certains lieux paraissent indiquer l'application des sangsues, on n'en peut espérer aucun avantage; bien loin de là, leur piqûre attire le sang dans les tissus qui ne peuvent s'en décharger, et cause des ulcères douloureux et rebelles.

LXII.

Par le témoignage d'une longue observation, Stahl a reconnu l'utilité de l'application des sangsues à l'anus dans un grand nombre de maladies; mais il en a trop étendu l'usage aux affections chroniques : il les fait trop exclusivement dépendre de l'embarras de la veine-

porte, tandis qu'il assigne trop rarement cette cause aux affections aiguës.

Cependant l'irritation des organes digestifs et le trouble des fonctions du foie produisent beaucoup d'espèces de fièvres; plusieurs deviennent funestes par la turgescence du système veineux abdominal, et l'espèce d'inflammation qui l'accompagne, ou en est la suite.

La plus pernicieuse de toutes est la fièvre jaune, qui a tellement d'analogie avec les fièvres muqueuses et bilieuses, compliquées d'ataxie et d'adynamie, épidémiques ou contagieuses, qui règnent dans nos contrées, qu'on peut avec une grande vraisemblance les regarder comme une même maladie, modifiée par la différence des climats. La fièvre jaune, ainsi que celles que je lui assimile, se développe et sévit avec le plus de fureur pendant les saisons chaudes et humides. Dans les unes et les autres, l'irritation se porte quelquefois sur la poitrine, mais le plus souvent sur les membranes muqueuses de l'estomac et des intestins. Dans chacune, les malades sont fatigués par les nausées, et le vomissement rarement noir, il est vrai, en Europe. La diarrhée continuelle ou la constipation les accompagne également; la gastrodynie, les douleurs des hypocondres, l'apparition des règles et autres

hémorrhagies symptomatiques, se manifestent dans les diverses périodes de toutes. La céphalalgie est cruelle, et la toux avec des crachats difficiles fatigue beaucoup les malades. J'ai vu périr quelques individus de la fièvre muqueuse ataxique en moins de vingt-quatre heures ; le plus grand nombre des morts a succombé du quatre au huit pendant un redoublement.

L'ouverture des cadavres offre presque les mêmes désordres dans la fièvre jaune et les fièvres d'Europe ses analogues. On découvre un état gangreneux dans l'estomac et les intestins, dont les tuniques sont gorgées de sang noir (xiv. *A.*), faciles à se déchirer, ou tapissées d'une mucosité jaune très-épaisse, et contenant une quantité prodigieuse de vers. Le foie est rempli de sang, et la vésicule du fiel contient une bile noirâtre en petite quantité ; la rate est ordinairement diminuée de volume, et réduite à un grumeau de sang, ses membranes étant tombées en putrilage. Les poumons présentent en quelques points des infiltrations séreuses, des congestions sanguines, ou des adhérences (xi.).

Ainsi donc les accidens observés durant le cours de la fièvre jaune et des fièvres muqueuses ataxiques ou adynamiques, ainsi que l'état des organes après la mort, concourent

à prouver que dans ces maladies, le système sanguin abdominal présente un état de turgescence très-manifeste. Cependant on ne peut ici reconnaître un état inflammatoire, et il n'a lieu réellement que dans des circonstances assez rares. C'est pourquoi le traitement par la phlébotomie est en général peu avantageux (1), à moins que la constitution inflammatoire de la saison (2), le tempérament du malade et les signes d'un engorgement cérébral ne l'indiquent d'une manière spéciale : autrement cette évacuation sanguine ne peut convenir aux fièvres dont il est ici question. Huxham a observé, en effet, que dans certaines épidémies, la saignée du bras, qui était utile quand

---

(1) Pestifera enim est omnis quæ non juvat hæmorrhagia, nam labescit natura defraudata ibi, ubi levamen expectabat. *Georg. Baglivii*, Prax. med. p. 54.

(2) Sed et innumeris dolores ventris a dispositione inflammatoriâ, ut potiùs ad phlebotomiam recurrendum esset quàm ad catharticum ; adeò presentis abscessus erat metus, multis venam secuimus et profuit. *Ballonii* Epid. 1575, lib. 2, pag. 111. Damno enim ægri vena secatur in morbis abdominalibus, nisi morbi indoles inflammata, congestiones in thoracem, egregius habitus plethoricus, sub initium et incrementum morbi, unam vel alteram venæ sectionem suadeant. *Rœderer* et *Wagler*, de Morbo mucoso, pag. 86.

la maladie marchait avec une affection de poitrine, devenait nuisible lorsqu'il existait une affection des organes abdominaux (1). La phlébotomie réussit ordinairement si mal dans les maladies de l'estomac et des intestins, que Valsalva et Morgagni (2) ne l'emploient pas sans répugnance dans les cas mêmes les plus désespérés.

Il est donc indispensable de recourir alors à l'évacuation sanguine la plus directe, et on l'obtient par l'application des sangsues à la marge de l'anus. Ces insectes vident le tissu cellulaire voisin du lieu de leur piqûre, et de proche en proche les artérioles qui vont se rendre aux organes abdominaux; mais il faut les appliquer souvent, et laisser couler le sang autant que les accidens l'exigent. Ce moyen curatif doit être employé avant que les hémorrhagies symptomatiques aient paru; car j'ai observé qu'alors les lotions froides et les remèdes stimulans étaient préférables.

On devrait prescrire l'application des sangsues à l'anus beaucoup plus souvent qu'on ne le fait, pour compléter le traitement des fièvres bilieuses si communes en Europe. On s'en rap-

---

(1) De aëre et morbis epidemicis, pag. 81.

(2) De sedibus et causis morborum, epist. 35, nos 2-3.

porte au vomitif, comme au remède spécifique; et si les ramifications capillaires de la veine-porte n'ont plus assez de forces toniques pour se vider, après que les muscles du bas-ventre ont exprimé la bile dans le duodénum, le vomissement et les selles n'apportent qu'un soulagement nul ou passager. Il me semblerait plus méthodique et plus avantageux, lorsque la faiblesse est grande dès le début de la maladie, surtout quand le météorisme existe, et si les évacuations n'ont pas produit tout le bien qu'on en espérait, d'appliquer promptement les sangsues à l'anus.

LXIII.

Beaucoup de maladies nerveuses, qui paraissent dépendre de l'état du cerveau, ont leur siége dans les viscères du bas-ventre (XI.), surtout celles qui sont occasionnées par les passions de l'âme (X.). Elles sont ordinairement précédées de palpitations dans les hypocondres, et l'individu s'aperçoit d'un mouvement d'ascension qui de ces parties se dirige vers la tête. Ces maladies supportent encore moins l'évacuation sanguine indirecte que toute autre maladie asthénique. Le cerveau, selon la remarque de Van-Helmont (1), a dix fois moins

(1) Jus duumviratûs, n° 11.

de sang, relativement à sa masse, que la rate et le foie : s'il est affaibli par des saignées inutiles, la prédominance du centre épigastrique est augmentée ; ses irradiations deviennent plus actives, et accroissent la maladie.

L'application des sangsues à l'anus, en dégorgeant les vaisseaux de la veine-porte, agit directement sur la cause du mal, et remplit une indication d'autant plus positive, que c'est la nature elle-même qui la fournit (1). Mais les affections du foie, qui causent les maladies nerveuses, sont quelquefois difficiles à reconnaître, et il est fort essentiel de se rappeler tous les signes par lesquels elles sont annoncées. On peut les soupçonner lorsqu'on remarque le saignement des gencives, une rougeur sur le front qui persiste long-temps avec une couleur livide qui paraît et disparaît alternativement. La même partie de la face se couvre aussi, dans les mêmes circonstances, de boutons semblables à des pustules (2); car la turges-

(1) In insanientibus, varicibus aut hæmorrhoïdibus accedentibus, insaniæ solutio fit. *Hippocrates*, Aph. 21, sect. 6. Atrabilariis et phreneticis, hæmorrhoïdes accedentes bonum. *Id. ibid.* Aph. 11.

(2) Traité de Séméiologie, par M. *Double*, tom. 1, pag. 162 et 345. Gingivæ verò vitiatæ, et ora graveolentia, his sunt quibus splenes magni, quicumque verò

cence de la veine-porte peut donner lieu à une multitude d'accidens éprouvés par tous les systèmes de l'économie animale, et qui se trouvent amplement détaillés dans l'ouvrage de Trnka, que j'ai déjà souvent cité. Je me contente d'emprunter ses expressions au sujet des affections arthritiques : « On ne peut, dit-il, » assez répéter aux élèves avec quel soin on » doit, avant d'entreprendre la cure des mala- » dies des articulations, s'informer si elles doi- » vent naissance à un mouvement hémorrhoï- » dal, de peur qu'étant attribués à la goutte es- » sentielle, ou à d'autres causes contre lesquelles » l'art est impuissant, on ne les regarde comme » incurables; ou bien que, se servant d'une mé- » thode curative autre que celle qui est indiquée » contre les hémorrhoïdes, la maladie ne soit » exaspérée bien loin d'être soulagée.

» Les douleurs dans les articulations sont » tellement sous la dépendance des hémor- » rhoïdes, que l'on peut rapporter au nombre » des symptômes qui annoncent la turgescence

---

magnos splenes habent, et neque sanguinis eruptiones ipsis contingunt, neque oris graveolentia; horum tibiæ ulcera prava habent, et cicatrices nigras...... Quibus partes sub occulis vehementer atolluntur, eos magnos haberi lienes comperies. *Hippocrates*, lib. 2. Prædictionum, pag. 224.

» sanguine des vaisseaux hémorrhoïdaux, la
» goutte régulière ou vague, le rhumatisme,
» et les douleurs de sciatique s'étendant quel-
» quefois jusqu'aux orteils (1) ».

Beaucoup d'accidens se dissipent en effet dès que le flux hémorrhoïdal paraît; et ce genre d'évacuation sanguine, lorsqu'il s'opère dans le temps nécessaire, est d'un si grand secours, que les individus qui l'éprouvent régulièrement parviennent à un âge avancé sans autres infirmités (2). C'est pourquoi l'application des sangsues à l'anus peut aider puissamment à la guérison de beaucoup de maladies chroniques.

LXIV.

Mais il faut avoir égard aux circonstances qui indiquent l'emploi de ce moyen curatif, et qui décèlent un effort hémorrhoïdal; autrement on aurait à lutter contre le tempérament de l'individu, qu'il faudrait en quelque sorte

---

(1) Historia Hæmorrhoïdum omnis ævi observata continens, tom. 1, pag. 123.

(2) Qui hæmorrhoïdes habent, ii neque pleuritide, neque pulmonis inflammatione, neque ulcere exedente, neque furunculis, verò neque leprâ, ac fortassis, neque vitiliginibus corripiuntur. *Hippocrates*, de Humoribus, cap. 8, pag. 101.

changer, ainsi que les mouvemens fluxionnaires qui sont en harmonie avec lui.

Les peuples du nord sont assez sujets aux hémorrhoïdes, et rarement les enfans en sont exempts lorsque leurs parens en ont été affectés; mais elles ne paraissent guère avant l'âge de quarante ans. La disposition au flux hémorrhoïdal s'observe chez les personnes qui mènent un genre de vie sédentaire, usant de préparations aloëtiques, adonnées aux liqueurs spiritueuses, à la bonne chère, à la débauche, faisant beaucoup d'exercice à cheval. Elle se manifeste par des borborygmes, des spasmes dans les hypocondres, tels que des mouvemens de tension, de piqûre, de pulsation, changeant de place fréquemment; on éprouve une pesanteur dans les reins, du prurit, de la chaleur, de la douleur à l'anus; on sent dans cette partie comme un corps âpre ou aigu, qui irrite le rectum, et des tubercules hémorrhoïdaux se sont montrés en différens temps.

Cette tuméfaction des veines, ou du tissu cellulaire qui environne l'anus, par la douleur qu'elle cause, fournit seule une raison suffisante pour l'application des sangsues sur les parties voisines. Il en est de même des diverses affections de la vessie urinaire, qui sont occasionnées par la trop grande plénitude des

veines de cet organe ou de ses dépendances. Les flux muqueux qui ont lieu par l'anus et l'urètre, et qui sont également sous le domaine des hémorrhoïdes, n'admettent pas cependant la même méthode curative. Comme ils dépendent d'une irritation fixée sur la membrane muqueuse de ces parties, il est souvent à craindre que les sangsues ne l'augmentent, en attirant le sang en plus grande abondance dans les tissus affectés (1). Si l'évacuation sanguine qui suit la chute de ces insectes n'était pas assez abondante (LVI.), la phlébotomie pratiquée sur les veines du pied, conjointement avec les vésicatoires sur les cuisses, me paraît un traitement plus rationnel, en ce qu'il tend à affaiblir le mouvement fluxionnaire par l'évacuation sanguine, et tout à la fois à le déplacer par l'irritation artificielle produite par les cantharides.

LXV.

L'application des sangsues à l'anus est un secours palliatif, il est vrai, mais bien précieux dans les maladies organiques du cœur et des poumons (XI. *B.*). Quelques variétés de

---

(1) *Hoffmann*, Consult. et respons. med. cent. 2, Casus 88.

ces affections avant que d'être parvenues au point de retenir le malade au lit, produisent différens symptômes, tels que la toux, la dyspnée, le vomissement, le vertige, l'ophthalmie (1), qui, lorsqu'ils sont apaisés, laissent le malade dans un état supportable. Lorsqu'ensuite les maladies organiques du cœur ont acquis un plus grand degré d'intensité; lorsque les angoisses sont au comble et continuelles, un instant de calme que procure cette évacuation sanguine, la rend un secours bien précieux alors. Quelquefois le soulagement est si prompt, qu'il ranime l'espoir du malheureux, au point de leur faire oublier toutes leurs souffrances, et qu'ils se croient en voie de guérison.

LXVI.

Toutes les fois que les sangsues sont indiquées, il faut en appliquer un nombre proportionné aux effets que l'on désire obtenir, et

(1) J'ai vu deux fois l'ophthalmie symptomatique d'une lésion organique du cœur, et soulagée par l'application des sangsues à l'anus. Il existait vraisemblablement une affection de ce genre lorsque ce moyen a paru utile également contre l'ophthalmie à l'auteur d'un Mémoire inséré parmi ceux de l'Académie de Chirurgie, tome v, *in*-4°, page 225.

ne pas craindre d'en employer beaucoup, et plusieurs fois, si l'inflammation est grave et profonde. L'écoulement du sang sera favorisé en faisant asseoir le malade sur un vase rempli d'eau chaude, lorsqu'elles ont été placées à l'anus, ou en fomentant les piqûres avec le même liquide, dans les autres parties du corps. Cette précaution serait inutile, et même nuisible, lorsque les sangsues sont simplement indiquées comme moyen irritant, ainsi qu'on le pratique chez les filles chlorotiques très-épuisées, lorsqu'on veut seulement attirer le mouvement fluxionnaire sur les organes où il doit naturellement avoir lieu. En toute autre circonstance, l'évacuation sanguine veut être provoquée, parce que, outre le besoin qu'en ont les parties malades, les piqûres qui ne saignent pas s'enflamment, suppurent et deviennent incommodes.

LXVII.

Les hommes observant tous les jours que leurs enfans, et les petits des animaux, exprimaient le lait du sein de leurs mères en opérant des mouvemens de succion, et ayant remarqué ensuite que les plaies non saignantes étaient les plus difficiles à guérir, imaginèrent d'en exprimer le sang par le même procédé que

la nature indique aux nouveau - nés pour se nourrir. A une époque moins reculée, lorsque l'industrie commençait à naître, on remédia au défaut de mamelon chez les femmes par des instrumens au moyen desquels on aspirait le lait; ce qui faisait cesser la douleur que cause son accumulation. Cette nouvelle méthode dut bientôt être mise en usage pour le traitement des plaies par ceux qui craignaient de mettre leurs lèvres en contact avec les parties blessées. A mesure que la médecine fit des progrès, et que l'on sentit la nécessité d'évacuer le sang en diverses circonstances, on essaya, sur des parties non divisées, la succion que l'on pratiquait sur les blessures. Les ventouses furent inventées, d'abord, telles que les connaissent les peuples sauvages, ouvertes par les deux extrémités, dont ils bouchent adroitement la supérieure dès qu'ils ont fait le vide.

Lorsque les arts se sont perfectionnés, le hasard, ou des expériences faites sans motif déterminé, ont appris que les vases ouverts dans une seule extrémité, lorsqu'ils sont échauffés au-dessus de la température ambiante, adhèrent au contour des surfaces sur lesquelles ils sont parfaitement juxta-posés; et que, si les surfaces présentent de la flexibilité, elles font saillie au-dedans du vase. Il n'y avait plus qu'un

pas à faire pour parvenir à la découverte des instrumens de verre ou de métal dont nous nous servons aujourd'hui. Aussi les ventouses sont-elles connues dès les siècles les plus reculés, et les plus anciens médecins en font mention dans leurs écrits.

LXVIII.

Les effets des ventouses résultent de la pression de l'air atmosphérique, qui force les fluides à se porter dans le vide de l'instrument, par un mouvenent rayonnant, dont l'espace circonscrit par la ventouse est le centre. C'est un moyen purement mécanique, qui d'abord n'agit sur les forces vitales qu'après que le sang a suffisamment afflué dans les tissus, pour en accroître la sensibilité. C'est pourquoi il n'est d'aucune utilité dans les inflammations violentes, l'activité vitale se trouvant alors bien plus puissante pour retenir les fluides, que la pression de l'air pour les détourner des parties où l'irritation les entraîne; mais en d'autres circonstances, c'est un procédé qui fait affluer le sang dans le tissu de la peau, d'une manière tout à la fois très-évidente et très-avantageuse. Il est même possible, par ce moyen, de rendre perméables les vaisseaux des cicatrices, et de

diminuer ou d'effacer la difformité qu'elles causent (1).

LXIX.

Les fluides sont portés dans le vide de la ventouse par deux mouvemens différens, l'un, en quelque sorte rétrograde, est produit par la seule pression atmosphérique, et l'autre est une combinaison du mouvement vital et de l'impulsion mécanique.

L'effet rétrograde des ventouses doit être pris en considération, lorsqu'il s'agit d'extraire un venin introduit dans une plaie, soit par la morsure des animaux, soit par des armes empoisonnées (2), ou de rappeler le flux hémorrhoïdal ou menstruel, et on les applique sur la blessure, si l'on veut rappeler les fluides venimeux; sur le contour de l'anus, si le médecin se propose d'opérer une turgescence hémorrhoïdale, et sur les grandes lèvres, s'il veut procurer l'écoulement des règles. On emploie les instrumens dans les mêmes vues, pour porter à l'extérieur les fluides épanchés à la suite des contusions ou des plaies, qu'il n'est

(1) *Franck*, de curand. hom. morbis epitome, lib. 4, pag. 121.

(2) *Cornelii Celsi* Medicina, lib. 5, cap. 27.

pas permis de dilater (1). Afin de faciliter la sortie des fluides, les anciens recommandaient de scarifier les ventouses. Arétée entreprenait la cure de l'empyème de cette manière (2). Mais il paraît que l'on obtiendrait plus facilement l'évacuation des liquides contenus dans les cavités qu'il est dangereux d'ouvrir, en y introduisant une aiguille rougie au feu, et en comprenant ensuite la piqûre dans le contour d'une ventouse; c'est une méthode employée avec succès par quelques modernes, pour vider les abcès qui se sont formés dans les articulations.

LXX.

Les fluides attirés sous la ventouse y développent une irritation capable de détourner les fluxions morbifiques, et le moyen de guérison est surtout adapté à différentes espèces de catarrhe; mais le mode d'exécution varie suivant les circonstances : ainsi, tantôt il faudra appliquer les ventouses sur les parties de la peau qui sympathisent avec l'organe malade; et si l'on veut arrêter une hémorrhagie uté-

(1) Observation du professeur *Broussonet*, insérée dans le Journal de la Société de Médecine de Paris, juillet 1803.

(2) De Curatione acut. lib. 1, pag. 175-6.

rine, on les placera sur les seins (1); et pour détourner un mouvement fluxionnaire dirigé sur la poitrine, on les appliquera au contraire sur les organes génitaux; tantôt elles seront plus efficacement placées sur les parties voisines du siége de l'irritation : c'est l'idiosyncrasie des malades, et la connaissance des sympathies, ainsi que la perméabilité du tissu cellulaire, qui doivent diriger le choix du médecin. En les appliquant sur le trajet du pilier gauche du diaphragme, entre l'apophyse transverse de la première vertèbre lombaire et la dernière fausse-côte, le hoquet pourrait être arrêté. Leur application sur la partie postérieure du col arrêtera l'épistaxis : la cardialgie, la colique et différens spasmes céderont aussi à ce même moyen employé sur la région épigastrique, et sur des points d'autant plus variés, que la maladie occupera plus d'étendue. Mais lorsque le mouvement fluxionnaire semble avoir une tendance vers l'inflammation, on agira prudemment, en faisant précéder l'application des ventouses par une saignée avec la lancette; ensuite on les placera sur des parties éloignées, de peur d'augmenter la fluxion en voulant l'affaiblir. C'est pour

(1) *Hippocrates*, Aph. 50, sect. 5.

cette raison qu'Hippocrate veut que la ventouse soit appliquée derrière l'oreille saine, dans l'otalgie catarrhale (1).

LXXI.

Si l'indication exige de faire concourir le mouvement vital avec l'impulsion mécanique, si les circonstances requièrent d'accélérer la circulation dans une partie quelconque, il faut avoir soin d'appliquer la ventouse au-dessous de la naissance de l'artère qui se rend aux tissus malades (2). Scultet guérit une femme dont les règles étaient supprimées depuis trois mois, et qui se plaignait par intervalles, avec de grands cris, d'une douleur insupportable aux hypocondres, accompagnée de gêne dans la respiration, en appliquant six ventouses sèches au-dedans de chaque cuisse. Après la seconde application de ce moyen curatif, qui eut lieu le soir du même jour, les cuisses parurent toutes rouges, et la malade sentit en même temps un soulagement considérable; les douleurs diminuèrent beaucoup

(1) De Locis in homine, pag. 65.

(2) *Barthez*, deuxième Mémoire sur les fluxions, inséré dans le 2e volume des Mémoires de la Société médicinale d'Émulation.

la nuit suivante, et le lendemain matin elles cessèrent entièrement, les règles ayant commencé de couler (1).

Lorsqu'on veut ranimer la sensibilité dans une extrémité malade, les ventouses seront également placées sur la partie inférieure du membre et sur l'endroit où la faiblesse est la plus grande. Muys rapporte avoir procuré la guérison d'un relâchemeut dans les ligamens du coude, par l'application des ventouses réitérées autour de l'articulation durant plusieurs semaines, et unie à l'emploi des vapeurs aromatiques (2).

S'il est nécessaire d'augmenter encore l'activité de la circulation dans une extrémité affaiblie, on diminuera la quantité de sang dans l'extrémité saine, par un bandage compressif (3), en même temps que des ventouses seront appliquées sur l'autre. On détourne ainsi le fluide d'un côté, pour les diriger vers l'autre en plus grande abondance. C'est dans une semblable intention que l'on établit des ligatures sur les cuisses, afin de rétablir l'écoulement menstruel.

(1) Arsenal de chirurgie, obs. 102.

(2) Praxis chirurg. rationalis, decad. 4, pag. 31.

(3) *Périlhe*, Histoire de la Chirurgie, t. II, p. 679.

LXXII.

Dans les fièvres pestilentielles, l'application des ventouses sur les endroits destinés par la nature aux dépôts critiques est toujours avantageuse, lorsque la saignée a été employée auparavant (1). Elle ne l'est pas moins pour rappeler le virus vers les parotides et les glandes inguinales, si les tumeurs se sont affaissées (2). On peut aussi y recourir durant le cours des fièvres exhantématiques, afin de détourner des parties supérieures la violence de l'éruption, et les appliquer plusieurs fois sous la plante des pieds, ou sur les jambes et les cuisses.

LXXIII.

Lorsqu'il est nécessaire de produire une prompte irritation, quand la nature des accidens ne permet pas de recourir aux vésicatoires, on doit employer les ventouses selon la méthode de Henri de Heers : « On fixe une » large ventouse avec des étoupes enflammées » sur la partie qu'on veut attaquer, on la laisse » pendant un quart - d'heure ; ensuite elle est

(1) *Riverii* Opera omnia, pag. 454.

(2) *Prosp. Alpinus*, de Medicinâ Egyptiorum, p. 76.

» enlevée : on applique sur la même partie une » autre ventouse du même volume avec autant » d'étoupes enflammées qu'on peut en intro» duire. Peu de temps après cette seconde ap» plication, on voit s'élever chez les jeunes » sujets pleins de sueur, un grand nombre de » vésicules grosses à peine comme des têtes » d'épingles, mais qui paraissent plus tard » chez les personnes sèches et âgées. Toutes » ces vésicules se confondent et se réunissent » en une seule dans l'espace d'une heure ; elles » forment une large vessie qui égale, si même » elle ne surpasse pas, l'orifice de la ventouse » qu'il faut alors ôter tout-à-fait, et panser » ensuite la plaie comme celle d'un vésica» toire (1) ».

LXXIV.

Le bon effet de la révulsion ou de la dérivation opérée par les ventouses, est encore augmenté par les scarifications pratiquées sur le lieu qu'elles occupaient ; l'évacuation et la fluxion artificielle réunies, qui en résultent, contribuent puissamment à abattre les mouvemens fluxionnaires éloignés, ou à rappe-

(1) *Grant*, Traité des Fièvres, tome III de la traduction française, pag. 253.

ler ceux qui sont utiles dans le voisinage des parties scarifiées. L'expérience en démontre en effet l'utilité après la suppression des différens flux et des éruptions chroniques. Forestus les appliquait sur le haut des cuisses chez les femmes qui éprouvaient la suppression de leurs règles, surtout si elles étaient d'une belle carnation et chargées d'embonpoint (1). Ne serait-il pas encore plus avantageux en ce cas, ainsi qu'après la suppression des lochies, de les placer au-dedans des grandes lèvres?

Les ventouses scarifiées servent aussi pour apaiser l'irritation, et dissiper plusieurs affections locales auxquelles elle donne lieu. Hippocrate les prescrivait dans l'angine catarrhale (2); Celse, contre la sciatique (3), et Arétée, contre l'inflammation superficielle du foie (4). Ce dernier recommande de les placer sur l'occiput, pour dissiper l'apoplexie, en ayant soin toutefois de fixer une ventouse sèche entre les deux épaules, afin que la révulsion soit plus efficace (5). Il est encore bon d'obser-

(1) Observ. medic. lib. 28, pag. 278.

(2) De Affectionibus, pag. 369.

(3) De Medicinâ, lib. 5, cap. 27.

(4) De Curat. acut. lib. 2, pag. 202.

(5) *Ibid.* lib. 1, pag. 158.

ver que l'application des ventouses scarifiées sur le trajet de la moelle épinière, n'est pas à dédaigner dans le traitement du tétanos, si on a lieu de présumer qu'une fluxion sanguine sur l'origine des nerfs peut y avoir donné lieu.

Enfin, ce moyen curatif mérite même la préférence sur les autres évacuations sanguines, dans certaines constitutions épidémiques. On a vu par fois des affections pleurétiques rebelles à l'emploi de la phlébotomie, céder promptement aux scarifications pratiquées sur le côté affecté (1). Mais on doit observer que ce genre de secours obtiendra plus de succès chez les jeunes gens dont les forces vitales sont dans leur intégrité, et dirigent d'une manière énergique le sang vers les parties irritées. D'ailleurs les communications de l'intérieur à l'extérieur sont plus faciles à cet âge, que chez les vieillards dont la vitalité est affaiblie et les tissus plus resserrés.

C'est pourquoi, dans la vieillesse ainsi que dans toutes les affections asthéniques, les ventouses scarifiées ne peuvent être utiles que fort près du siége de la maladie; de manière que la pression de l'air soit capable de dégor-

---

(1) Imò interdùm sola lateris scarificatio curam perfecit. *Bursieri* Instit. medica, tom. 1, pag 222.

ger les tissus malades, et de faire passer dans le vide de la ventouse le sang dont ils sont surchargés. C'est de cette manière qu'elles peuvent guérir la paralysie de la langue, si on les applique sous le menton (1).

LXXV.

L'évacuation sanguine obtenue des ventouses scarifiées a l'avantage d'être pratiquée sur le système artériel, d'abattre directement l'irritation en diminuant la quantité du sang rouge, et de pouvoir être pratiquée dans un lieu d'élection. C'est pour cela qu'elle est utile dans le début de certaines fièvres, principalement de celles qui sont contagieuses pour affaiblir l'activité de la circulation, et pourvoir à la sûreté des organes essentiels, en fixant l'irritation sur des parties où elle est moins nuisible (LXXII.). Galien, atteint de la peste, échappe au danger, en tirant près de deux livres de sang aux extrémités inférieures par ce moyen (2).

Comme l'utilité des ventouses scarifiées est subordonnée à la quantité de sang qu'elles atti-

(1) *Riverii* Oper. pag. 234.

(2) De Cucurbitulis, pag. 20.

rent dans les tissus, et dont elles procurent l'évacuation, on l'obtiendra en quantité telle qu'on la désire, en faisant auparavant des douches d'eau chaude sur les parties où elles doivent être appliquées, et en fomentant ensuite les scarifications avec le même liquide.

Un avantage que les ventouses scarifiées ont encore de plus que les autres saignées, résulte de la suppuration que l'on peut exciter à l'endroit des incisions, imitant en cela la nature qui guérit souvent les maladies par le moyen d'une semblable sécrétion. Il sera d'autant mieux indiqué de provoquer la suppuration, que les causes et les symptômes de la maladie annonceront une turgescence artérielle (VI. VII.). L'écoulement du pus qui en provient promet plus de soulagement que celui qui est procuré par les vésicatoires, parce que la peau est entamée bien plus profondément (1).

LXXVI.

L'application des ventouses n'étant pas possible sur certaines parties, qui ne présentent pas assez de surface, tels que les doigts, les orteils, les yeux, les oreilles; la scarification

---

(1) *Grant*, ouvrage cité, tome III, page 351.

simple ne laisse pas que d'être avantageuse. Stahl recommande de scarifier de temps à autre le corps des orteils, pour prévenir la goutte (1). Les scarifications de la conjonctive ont été préconisées par beaucoup de praticiens, pour dissiper le chemosis. Quant à moi, jamais je ne les ai trouvées avantageuses; j'ai toujours vu qu'elles augmentaient l'irritation, parce que l'évacuation sanguine qui s'ensuit, s'arrête trop promptement. L'application des sangsues sur les paupières, ou la phlébotomie, suivant les indications, m'ont beaucoup mieux réussi. Dans les maladies de l'oreille, les scarifications pratiquées sur le pavillon sont également insuffisantes; mais si elles sont faites derrière le cartilage de la conque, on en retire alors un grand secours, ainsi que dans les autres maladies de la tête; surtout l'hémicranie et les diverses espèces d'ophthalmies chroniques. Les Égyptiens pratiquent souvent cette opération sur les enfans affectés de maladies aiguës, et qui sont menacés d'un engorgement cérébral (2).

Ces mêmes Égyptiens pratiquent par fois les scarifications d'une manière très-énergique, et

---

(1) Theoria medica, pag. 767.

(2) *Prosp. Alpinus,* Oper. citato, lib. 2, pag. 58-9.

par le moyen de laquelle ils doivent obtenir des succès étonnans. Ils placent d'abord une ligature au-dessous du genou, pour arrêter le retour du sang : ensuite, après plusieurs lotions et immersions dans l'eau chaude, ils frappent le gras des jambes avec des baguettes pendant quelques minutes ; et lorsque tout le membre est tuméfié, on pratique plusieurs incisions parallèles qui rendent beaucoup de sang.

Ce procédé est un des plus puissans moyens révulsifs que la médecine possède ; mais il faut bien observer l'état des forces vitales avant de l'employer ; car, s'il existait un haut degré d'asthénie, il serait à craindre que la gangrène ne s'emparât de parties aussi violemment irritées.

LXXVII.

Les peuples sauvages habitant la zone torride et les zones tempérées, ont été et sont encore dans l'habitude de marcher nus lorsqu'ils vont au combat. Ils éprouvent aussi la nécessité de s'imprimer sur le corps quelques signes particuliers, qui puissent leur servir à se reconnaître (1). L'opération qu'ils prati-

(1) Les habitans de la Grande-Bretagne traçaient sur leurs corps des peintures diverses. *Herodius*, Hist.

quent dans cette vue ayant été faite par hasard sur des parties douloureuses, le soulagement qui en sera résulté aura engagé à la renouveler dans des circonstances analogues. Le besoin des signes gravés sur la peau ayant cessé par les progrès de la civilisation, et les piqûres paraissant procurer la guérison d'un petit nombre de maladies seulement, l'usage s'en est perdu chez la plupart des nations. Ce remède n'a été conservé que par les Chinois et les Japonais leurs voisins, chez qui toutes les premières institutions sont sacrées, et qui ne croient pas pouvoir rien faire de mieux que ce qui a été fait par leurs ancêtres. C'est de ces peuples que nous tenons la méthode de l'acupuncture : elle n'appartient, sous aucun rapport, aux évacuations sanguines ; elle peut seulement aider quelquefois à en établir les indications. Cette opération n'est, en effet, suivie d'aucun succès lorsque la maladie reconnaît pour cause une turgescence sanguine ou l'inflammation. Dans les circonstances contraires, l'acupuncture, en dissipant les acci-

rom. lib. 3. *Strabon*, lib. 4, pag. 317, et lib. 7, p. 482, rapporte que les Thraces et les Illyriens avaient aussi cette coutume. Les sauvages de tous les pays ont encore le même usage, qui s'est perpétué parmi les soldats des nations modernes.

dens, démontre que le désordre du système nerveux leur avait seul donné naissance.

Les éloges donnés à l'acupuncture par Kempfer et Then-Ryne sont justes et mérités. On a lieu d'être étonné que, depuis un siècle et plus que ce moyen curatif est connu en Europe, aucun médecin ne l'ait essayé jusqu'ici. Cependant le procédé de l'opération est peu douloureux, et le succès est si prompt, que les accidens se calment ou cessent entièrement aussitôt que l'aiguille a été introduite à la profondeur de quelques lignes; le plus souvent néanmoins elle est seulement déplacée par la première introduction de l'instrument; et ce n'est qu'à la quatrième ou cinquième fois que la guérison est complète.

Les affections nerveuses simples démontrent spécialement combien l'acupuncture mérite l'attention des médecins; car il est peu de remèdes qui jouissent d'une activité aussi prompte, et qui produisent des effets aussi merveilleux : en voici un exemple des plus remarquables. Une jeune personne de vingt-quatre ans, aussi intéressante par ses charmes extérieurs que par les agrémens de son esprit et la bonté de son cœur, maigre naturellement et ayant les cheveux blonds, éprouvait depuis deux ans une fièvre nerveuse survenue à l'oc-

casion d'une frayeur vive et prolongée. Les accès se déclaraient entre une et deux heures de l'après-midi et entre huit et neuf du soir, soit qu'elle eût mangé ou non, cela n'apportait aucune différence. Ils étaient caractérisés par le froid des extrémités inférieures, une sécheresse très-incommode de tout le corps, la couleur violette des joues, l'éclat brillant des yeux, la douleur de tête ainsi que de l'épigastre qui semblait comprimé. Les forces musculaires présentaient alors un tel degré d'affaiblissement, que la tête avait besoin d'être soutenue : le pouls était petit et fréquent; mais, dans le temps de l'intermission, on le trouvait presque un peu plus haut que l'état naturel ne semblait le comporter. L'accès de l'après-midi durait ordinairement deux ou trois heures, durant lesquelles la malade étant couchée, discourait avec une loquacité qui ne lui était pas naturelle : l'accès du soir durait moins long-temps et présentait moins d'intensité.

Elle avait peu d'appétit; les alimens n'incommodaient pas cependant, et l'état de maigreur, voisin du marasme, rendait le pronostic fâcheux. Sans aucune inquiétude sur son état, sans aucun désir de guérir, elle ne se prêtait à prendre des remèdes que par complaisance pour sa famille; le sommeil était

tranquille, mais un peu de trouble et de malaise suivait toujours l'instant du réveil ; la menstruation s'opérait irrégulièrement, et les autres fonctions organiques se ressentaient de l'état de faiblesse générale.

La température de l'hiver lui a constamment été plus favorable que celle de l'été, et l'exercice, soit en voiture, soit à cheval, avait quelquefois prévenu les accès : le mouvement de l'escarpolette ne pouvait cependant être supporté par elle.

Beaucoup de remèdes avaient été employés, parmi lesquels le quinquina avait paru nuisible, et le sulfate de zinc n'avait produit aucun effet : les bains de siége froids avaient constamment soulagé.

La malade se confia à mes soins dans l'hiver de 1810. La sensation douloureuse ressentie à la tête et vers la région épigastrique, fixa principalement mon attention. Ayant en vue de calmer d'abord l'irritation ressentie par ces parties, j'y fis appliquer de la glace : tous les accidens dont la réunion composait l'accès cessèrent sur-le-champ; mais il fallait continuer cette application au moins demi-heure.

En agissant de cette manière, l'état de la malade s'améliora beaucoup; l'appétit devint plus vif, et les jambes supportaient une pro-

menade assez longue. Cependant la difficulté de se procurer de la glace me fit tenter d'autres remèdes : la boisson de l'eau à la plus basse température n'eut aucun succès; l'acide carbonique, dégagé du carbonate de potasse par l'acide citrique, modérait les accès, mais ne les supprimait pas : l'opium était un peu plus efficace, sans remplir entièrement nos vœux. Je songeai à l'acupuncture; je la proposai, elle fut essayée.

La malade se servit d'une aiguille à coudre, enduite de cire d'Espagne vers son œil; elle l'introduisait elle même perpendiculairement d'abord, et ensuite parallèlement aux parois abdominales, pour éviter la douleur.

Dès la première piqûre, les accidens cessèrent comme par enchantement, et le calme était complet. L'opération n'eut pas besoin d'être renouvelée le même jour; bien loin de là, le lendemain et le surlendemain, l'accès tenta vainement de se reproduire; une espèce de souvenir de l'opération (1) luttait avec avan-

(1) Dans le manuscrit envoyé à la Société de Médecine de Paris, il est dit que la sensation de la piqûre se reproduisait; mais j'avais mal interprété le récit de la malade, et la version actuelle est plus conforme à la vérité.

tage contre l'habitude morbide, ce qui engagea à ne pratiquer l'acupuncture que tous les trois jours.

Cependant cette espèce de souvenir thérapeutique s'évanouit au bout d'environ deux mois; et il fallut avoir recours aux aiguilles une ou deux fois chaque jour. Par ce moyen, la fièvre nerveuse fut complètement détruite après six mois de son usage. Il n'est résté que quelques malaises survenant avec irrégularité dans le jour, mais presque habituellement au réveil. L'acupuncture les dissipait pour peu d'instans seulement; et d'ailleurs, la multiplicité des piqûres rendant la peau de l'épigastre douloureuse, il a fallu recourir à l'opium.

Quatre grains de ce médicament pris au moment du réveil, ont, dans les premiers temps, assuré la tranquillité du reste du jour. Ensuite il a été nécessaire d'en prendre une seconde dose, puis une troisième, ce qui élevait la totalité à douze grains pour les vingt-quatre heures.

Ce traitement a été ainsi continué pendant une année; et, craignant d'être obligé d'augmenter encore cette dose d'opium, je conseillai de faire usage, au moment où les malaises nerveux survenaient, d'une cuillerée d'eau de-vie dans une verrée d'eau très - chaude. Cela réus-

sit fort bien ; et désormais quatre grains d'opium pris au moment du réveil suffirent pour procurer du calme le reste du jour. Trois mois après ce nouvel essai, quelques accès de fièvre nerveuse étant revenus, furent de nouveau chassés par l'acupuncture. Depuis lors l'état de la malade est devenu tous les jours plus satisfaisant; ses forces et son embonpoint naturel sont revenus; elle n'est plus obligée de recourir à l'opium que par intervalle, et le secours de l'acupuncture est rarement nécessaire.

Cependant la malade ayant été obligée d'y recourir dans les derniers jours de février 1814, et s'étant servie d'une aiguille courte non armée de cire, elle l'enfonça tellement, qu'il fut impossible de la retirer, et les mouvemens de la respiration la firent complètement disparaître. L'aiguille chemina du côté gauche, et déterminait une douleur assez vive, si la malade montait ou descendait des escaliers, et remuait les bras : une sensation désagréable était éprouvée lorsque les alimens descendaient dans l'estomac.

Durant tout le temps que l'aiguille est restée dans la région épigastrique, la malade se trouvait parfaitement délivré de tous les accidens nerveux qu'elle éprouvait précédemment; ensuite, à mesure que la gêne et la douleur cau-

sées par la présence du corps étranger se sont évanouies, quelques accès de fièvre sont revenus, et ont été dissipés par l'opium.

La santé s'est ensuite assez bien rétablie; il n'y a pas eu de rechute, quoique cette jeune personne ait éprouvé depuis lors un très-violent chagrin de la perte d'une sœur chérie, et que le temps n'ait pas encore pu calmer sa douleur, ni diminuer ses regrets. L'aiguille n'a plus causé de douleur, et n'a manifesté sa présence nulle part depuis neuf mois.

Quoiqu'une seule observation soit peu concluante pour prouver l'efficacité d'un remède, je ne puis m'empêcher de rapporter le succès que j'ai obtenu de l'acupuncture chez un individu affecté de coqueluche. J'en prendrai sujet d'ailleurs de discuter sur l'innocuité de la perforation de plusieurs viscères. Voici le fait :

Un paysan, âgé de quarante ans, était depuis un mois attaqué de toux convulsive avec douleur à l'épigastre. L'usage du lait de vache dans lequel j'avais prescrit de faire bouillir des crottes de chèvre, lui avait procuré quelque soulagement; l'opium avait eu encore plus de succès; néanmoins il était extrêmement fatigué par la toux lorsqu'il marchait avec promptitude; et il eut beaucoup de peine à faire deux lieues à cheval pour se rendre chez moi.

Voyant l'inutilité des remèdes qui me réussissent le mieux contre la coqueluche, et m'occuppant alors de recherches et d'expériences sur l'acupuncture, je résolus de l'essayer en cette circonstance. L'introduction de l'aiguille dans la région épigastrique ne lui semblant pas douloureuse, je continuai de l'enfoncer jusqu'à une profondeur telle, que j'ai lieu de croire d'avoir percé l'estomac. L'instrument fut laissé en place pendant trois minutes sans que cet homme éprouvât de malaise; et aussitôt après que je l'en retirai, il me dit qu'il était guéri. Il n'a pas éprouvé de rechute, en effet, et n'a pas même été malade depuis lors.

Cette opération a été accusée de témérité par les membres de la Société de Médecine de Paris, composant la commission nommée pour faire le rapport sur les ouvrages envoyés au concours de 1811; et leur opinion m'a paru d'un tel poids, que j'ai hésité long-temps si je ne supprimerais pas mon observation, afin de ne pas être blâmé derechef. Mais comme il n'est pas en mon pouvoir d'anéantir le fait, et qu'il peut être un sujet de réflexions utiles à l'art, je m'abandonne à la censure.

D'ailleurs, la perforation de l'estomac et des intestins ne doit pas être aussi dangereuse qu'on le croit, puisque les Japonais n'ont pas

cessé de la pratiquer depuis plusieurs siècles. Si la blessure de la panse des ruminans par le trois-quarts (1), ou même par un couteau, comme cela se pratique dans nos campagnes pour donner issue aux gaz, ne présente aucun inconvénient; si les ouvertures faites à l'estomac de l'homme par les instrumens tranchans (2) n'ont pas occasionné de très-graves accidens, qu'a-t-on à craindre de la simple piqûre de cet organe? Combien de fois des aiguilles et des épingles avalées n'ont-elles pas traversé toute son épaisseur sans causer la moindre incommodité (3)! Rousset et Pierre Lowe ont percé les intestins boursouflés pour en faciliter la réduction; et cette méthode, qui a été suivie de succès, est conseillée dans les mêmes circonstances par un chirurgien de grande réputation (4). La ponction de la matrice chez les femmes affectées de l'hydro-

(1) *Vitet*, Médecine vétérinaire, tome II, page 65.

(2) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, *in-4°*, tome I, pag. 472 à 591.

(3) Nouvelle Doctrine chirurgicale, par M. *Léveillé*, tome III, page 426. J'ai connu le sujet de cette observation, et j'ai vu, à la partie interne des cuisses de cette fille, plus de trente aiguilles rouillées, amassées en pelotes sous la peau.

(4) *Sabathier*, Méd. opér. tom. I, pag. 11.

pisie de cet organe, a été pratiquée par Camper (1) sans aucun résultat fâcheux, et tous les jours nous voyons opérer la cataracte par abaissement, sans que la piqûre de l'aiguille employée à cet effet produise de grands désordres.

Il existe cependant une bien grande différence entre les blessures faites par un couteau, une épée, un trois-quarts, une aiguille tranchante, et la piqûre d'une aiguille ronde, très-aiguë, qui sépare les fibres plutôt qu'elle ne les divise.

Je reviens aux effets de l'acupuncture. Les contusions sans ecchymose en reçoivent un grand soulagement. J'ai vu, entre autres, un homme tombé de la hauteur de dix à douze pieds sur un tas de pierres, et dont toute la partie postérieure du corps était tellement meurtrie, qu'il ne pouvait plus exécuter le moindre mouvement. Placé sur son lit, il gardait la position qu'on lui avait donnée, et il ne pouvait en changer en aucune manière. Onze piqûres pratiquées sur la partie postérieure du cou, dans l'espace de demi-heure, lui permirent de lever la tête. La même opé-

---

(1) Mémoires de la Société royale de Médecine de Paris, année 1784, pag. 21.

ration répétée les jours suivans, et d'après ses instances, sur diverses parties, lui procura la liberté de se tourner seul dans son lit, et bientôt il fut guéri.

Les douleurs qui sont la suite d'un effort ou d'un travail forcé, n'éprouvent pas moins de soulagement de l'acupuncture que celles qui sont produites par une contusion. Les habitans de la campagne me fournissent journellement des occasions de m'assurer de cette vérité. L'ouvrier qui a soulevé un fardeau trop lourd, le vigneron qui a long-temps fatigué ses bras par le poids de son hoyau, se plaignent fréquemment de douleurs dans les reins et les parois de la poitrine. Aussitôt après la première introduction de l'aiguille, quelques-uns éprouvent un soulagement si subit, qu'il ne serait pas difficile de leur faire croire que le médecin emploie un procédé magique, et quelques-uns en ont énoncé le soupçon.

Le rhumatisme vague se jette parfois sur les muscles extérieurs qui servent à la respiration : le malade est obligé de demeurer immobile; chaque mouvement du tronc lui fait jeter des cris; une inspiration profonde est très-pénible; et la toux cause des douleurs si cruelles, que l'expulsion des crachats est impossible. L'acupuncture dissipe sur-le-champ cet état d'an-

goisses, et rend aux muscles la liberté de leurs mouvemens. Dans l'espace d'une ou deux minutes de temps, celui dont les souffrances arrachaient des larmes, se proclame guéri. Les douleurs nerveuses de la tête, et celles qui surviennent durant le paroxysme des fièvres intermittentes, éprouvent bien quelque soulagement de l'acupuncture; mais il est bien loin d'être aussi complet que dans les affections dont je viens de parler.

Enfin, on peut assurer que ce moyen curatif convient toutes les fois qu'une fluxion sanguine ou une congestion humorale ne complique pas la douleur locale, et le soulagement n'est jamais plus prompt que lorsque les souffrances sont très-vives. Cependant l'acupuncture ne pourrait-elle pas rappeler à la vie les asphyxiés? Lorsqu'on a épuisé toutes les ressources ordinaires, et que le sort de l'individu paraît désespéré, pourquoi ne tenterait-on pas de perforer le ventricule droit, et de le soumettre, par ce moyen, à l'excitation galvanique ou électrique? Des expériences faites sur des animaux asphyxiés pourraient résoudre cette question.

Lorsque l'acupuncture est utile, la douleur qu'elle cause n'est jamais très-vive; si le malade en est incommodé ou fortement effrayé,

il est rare qu'il éprouve du soulagement. Il est des circonstances, comme après les fortes contusions ou la distension des muscles, dans lesquelles l'opération est fort peu douloureuse, et le malade en demande la répétition. La piqûre est à peine apparente, très-rarement il en sort du sang; si cela arrive, elle devient inutile, et il faut la pratiquer de nouveau dans un autre point.

Je me sers d'une aiguille d'acier longue de trois pouces, que je n'enfonce pas à coups de marteau, comme les Chinois et les Japonais; mais en la roulant entre mes doigts, je l'introduis peu à peu, et je m'arrête quelques secondes, de temps à autre, pour demander au malade s'il est soulagé. Il est inutile de dire que j'évite le trajet des gros vaisseaux et le voisinage des troncs nerveux. Quoique l'introduction perpendiculaire paraisse préférable, l'introduction oblique peut aussi être avantageuse; dans tous les cas, il faut laisser l'aiguille en place pendant quatre à cinq minutes.

L'introduction de plusieurs aiguilles ne m'a pas paru plus avantageuse que celle d'une seule; ce qui porte à croire que l'acupuncture n'agit point en détruisant une irritation par une autre; d'ailleurs, je le répète, elle n'a jamais plus de succès que lorsqu'elle est peu

ou point douloureuse. Il paraît, au contraire, que ce remède agit en stimulant les nerfs, ou en leur restituant un principe dont ils étaient privés par l'effet de la douleur. Néanmoins on obtient peu de différence dans les résultats, si après avoir introduit deux aiguilles de métaux différens, on les met en contact, soit immédiatement, soit au moyen d'un troisième. Vraisemblablement la communication du choc galvanique produit par un appareil de Volta, accroîtrait les effets médicaux de l'acupuncture.

LXXVIII.

Ni l'âge, ni le sexe ne peuvent exclure l'emploi d'aucune espèce d'évacuation sanguine, lorsqu'elle est indiquée d'ailleurs (1); mais les différences que présente l'état du système sanguin à certaines époques de la vie, et chez les individus de l'un et l'autre sexe, peuvent faire varier les procédés.

Lorsqu'un enfant qui vient de naître est frappé d'apoplexie ou asphyxié, il est facile d'obtenir l'évacuation sanguine du cordon

(1) At firmus puer, et gravida mulier valens, et robustus senex tutò sic curantur. *Cornelii Celsi* Medicina, lib. 2, cap. 10, pag. 86.

ombilical. On voit souvent des nouveau-nés qui, par l'effet de l'enclavement de la tête, de l'abondance du méconium, ou de l'administration imprudente des narcotiques, ont la figure violette, injectée, les forces musculaires anéanties, la respiration très-obscure, la circulation irrégulière, presque imperceptible. Après avoir ôté la ligature, si elle est déjà faite, il faut frictionner les membres de l'enfant que l'on tient dans un bain tiède, jusqu'à ce que les pulsations de l'artère ombilicale venant à reparaître, le sang sorte par jet, et les accidens soient dissipés. Les tentatives ne doivent cesser que lorsqu'un temps assez long s'étant écoulé, et le visage de l'enfant ne pouvant se réchauffer, il paraît démontré qu'elles sont inutiles. Si le cordon ombilical déjà desséché ne peut fournir l'évacuation sanguine, il faut appliquer deux ou trois sangsues derrière chaque oreille (1). J'ai sauvé, par ce moyen, ma fille aînée, qui était frappée d'apoplexie le troisième jour de sa naissance.

On insiste trop peu, en général, sur les soins que l'on donne aux nouveau-nés dont la vie est douteuse ou chancelante; et il n'est que

(1) Médecine maternelle, par le professeur *Alphonse Leroi*, pag. 270 à 286.

trop commun de voir des enfans regardés comme morts-nés, et conséquemment abandonnés, qui pourraient être rendus à la vie par des secours bien dirigés.

LXXIX.

Jusqu'à ce que l'accroissement soit terminé, le système capillaire jouit d'une énergie plus active, et reçoit une quantité de sang plus considérable que dans les âges suivans. Tout le sang rouge que les artères lui transmettent, est presque employé au développement du corps. La nutrition absorbe tout ce qu'elle peut s'approprier, de telle sorte que les veines extérieures sont d'autant moins apparentes, que l'individu est plus près de l'époque de sa naissance; et les varices, ainsi que les hémorrhoïdes, sont alors excessivement rares. Tous les tissus étant pénétrés de sang dans la première enfance, les os mêmes ayant une espèce de mollesse, c'est le système capillaire qui doit être évacué le plus souvent. C'est pourquoi les maladies des enfans qui exigent l'évacuation sanguine, sont plus facilement combattues par l'application des sangsues que par tout autre procédé. Dans les convulsions causées par la dentition difficile, et dans tout autre engorgement cérébral, on les applique sur le front

ou derrière les oreilles; dans les obstructions du mésentère, accompagnées de douleur extérieure, leur application sur les tégumens du bas-ventre aide beaucoup au succès du traitement général (1). Une indication plus pressante exige encore de pratiquer l'évacuation sanguine chez les enfans qui usent de liqueurs spiritueuses et d'un régime trop succulent (2).

Les autres espèces d'évacuations sanguines ne sont pas cependant exclues du traitement des maladies de l'enfance, lorsque l'urgence des accidens semble les réclamer; elles souffrent même moins de retard que dans un âge plus avancé; car le pus se forme avec une grande promptitude, et les exhalations séreuses spontanées ont lieu dans le cerveau et le poumon avec une rapidité funeste et rare aux autres époques de la vie. Cependant on a observé que la phlébotomie convient peu aux enfans affectés de convulsions ou d'assoupissement (3). Dans tous les cas, il faut éviter les

---

(1) Traité de l'amaigrissement des enfans, par le docteur *Baumes*, pag. 95, 101, 102.

(2) *Id.* Traité des convulsions de l'enfance, p. 116, 153, 246.

(3) Infantes quidem aut sopore, aut convulsione

saignées trop abondantes, et qui peuvent produire la syncope. L'habitude de vivre étant, en effet, fort peu enracinée encore, le retour à la vie, lorsqu'elle a été suspendue, est plus difficile; ce qui le prouve, c'est qu'il est bien rare de pouvoir ranimer les enfans noyés.

LXXX.

Dans la vieillesse, toutes les forces organiques sont usées, tous les tissus tendent à devenir solides, les capillaires sanguins diminuent en nombre tous les jours, et la nutrition languit. Le sang veineux doit donc être en excès, à cause de la lenteur des sécrétions, et les tuniques des veines qui ont perdu leur tonicité par un long exercice laissent accumuler les fluides dans leurs cavités (XII. XXXIX.). Les flux de sang qui, dans les âges précédens, ont lieu le plus souvent par les capillaires artériels, se font dans la vieillesse par les capillaires veineux. C'est la saison de l'apoplexie par turgescence veineuse, du crachement noir, du vomissement de sang, de l'hématurie et des hémorrhoïdes. C'est pourquoi

---

corrupti, venæ sectionem, ubique non adeò perferre observantur. *Franck*, de Cur. hom. morbis, lib. 5, pag. 198.

la phlébotomie est, en général, l'évacuation sanguine la plus convenable aux vieillards; elle doit être directe autant que possible, afin de ne pas affaiblir dans un temps où les pertes se réparent avec difficulté. La saignée capillaire est indiquée néanmoins à toutes les époques de la vie, lorsque la maladie est locale ou superficielle.

LXXXI.

Compagne des travaux et des peines de l'homme, de sa misère et de sa douleur, sujette aux mêmes maladies et aux mêmes besoins, la femme porte de plus en elle le germe de plusieurs infirmités qui ne pèsent que sur elle seule. La matrice est le foyer d'une foule de maux qui affligent son existence pendant tout le temps que dure l'aptitude à la génération. L'irritation de cet organe se propage à beaucoup d'autres, et une multitude d'accidens qui en dépendent exigent, pour être guéris, que l'évacuation sanguine soit pratiquée; car le système sanguin prédomine en général chez les femmes. Mais cette prédominance n'est jamais plus grande que durant la gestation : toute l'organisation travaille alors pour fournir du sang au placenta. Chez les femmes consumées par la fièvre hectique, chez celles qui sont

tourmentées par différentes affections nerveuses, au point que les alimens ne peuvent être pris qu'en très-petite quantité, la nature trouve le moyen de préparer du sang et de nourrir le fœtus jusqu'à la fin du neuvième mois. Cette activité de l'hématose est souvent, pour les femmes saines d'ailleurs, une cause d'accidens divers contre lesquels la phlébotomie est indiquée. Elle est surtout nécessaire à celles qui, ayant des règles abondantes, ont conçu peu de temps avant leur apparition; car si la saignée est négligée, elles sont exposées à des hémorrhagies extérieures ou intérieures, dont M. le professeur Alphonse Leroi a fourni quelques exemples dans ses *Leçons sur les pertes de sang* (1). En d'autres circonstances, il est rare qu'elle soit indiquée avant le troisième mois; mais dans les époques suivantes, elle est fréquemment nécessaire.

Il arrive à quelques femmes, vers le cinquième mois de leur grossesse, lorsque le volume de la matrice peut comprimer la vessie, d'être prises de rétention d'urine, avec turgescence des vaisseaux sanguins des voies urinaires. Cette affection morbifique qui se dissipe, quoique avec difficulté, la première fois

(1) Page 10.

qu'elle se manifeste, devient mortelle dans les grossesses suivantes, si on néglige la saignée lorsque les accidens se déclarent.

La phlébotomie fait aussi cesser le vomissement qui survient pendant la gestation; mais, en général, il est rare qu'il cause de graves inconvéniens, et la position horizontale le fait ordinairement cesser. D'ailleurs, il peut être combattu avec autant d'efficacité par les bains de siége, l'opium, la potion antiémétique de Rivière. Cependant la saignée est indispensable lorsqu'il existe des convulsions, une perte commençante, des douleurs de reins opiniâtres, des coliques, le ténesme (XLVIII.); et si on l'a employée pendant deux grossesses consécutives, il est rare qu'on puisse l'omettre dans les suivantes. La matrice est un des organes sur lesquels l'habitude a le plus d'influence, au point que si deux ou trois avortemens se sont succédés sans interruption, il est très-difficile de faire en sorte que la femme puisse désormais porter son enfant à terme.

Quand le travail de l'accouchement est commencé, si la femme est prise de convulsions, si elle se plaint de douleur de tête et d'un sentiment de pesanteur dans les membres, avec les yeux et la figure rouges; si elles se déclarent pendant l'accès d'une intermittence,

et que le cou de la matrice ne se dilate pas suffisamment, une saignée produit un relâchement subit, et tout rentre dans l'ordre. Les femmes robustes et sensibles au stimulus de l'irritation sont principalement exposées à de semblables inconvéniens. Lorsque les douleurs ont cessé chez les mêmes femmes par suite de leur durée, la saignée ranime les contractions de la matrice, en vidant les tissus gorgés de sang; ce qui permet à la sensibilité de se réveiller (1).

LXXXII.

La phlébotomie est aussi très-souvent nécessaire chez les femmes enceintes affectées de maladies aiguës ou de fièvres tierces intermittentes (2). Si le traitement de ces dernières n'est commencé par ce moyen, tous les autres

---

(1) *Mauriceau*, Traité des maladies des femmes grosses, tom. 1, *in*-4°, pag. 233 et 339. *Baudelocque*, Traité des accouchemens, tom. 1, pag. 313.

(2) Quum gravida mulier, morbo tenctur, qui maxime vena sectionem postulet, an graviditas, à crebrâ vena sectione, et largâ profusione sanguinis avocabit? Quum ennixæ sunt, ingentem evacuationem sanguinis habent, et impune sustinent; immò mulieres crebriores, et largiores venæ sectiones ferunt quam viri. Hic ne restrictiores esse oppertet? *Ballonii*, Epid. lib. 1, pag. 18.

sont communément inutiles ; la fièvre devient très-rebelle, et se prolonge jusqu'après l'accouchement. Il en est de même des infiltrations séreuses qui surviennent durant la gestation.

Quoique la saignée du bras soit en général suffisante pour dissiper les accidens causés par la plénitude de la matrice, à cause de la pléthore générale qui existe alors chez presque toutes les femmes, il est bon de remarquer cependant que la saignée du pied est plus méthodique (XLVII.) ; elle doit même être toujours préférée lorsqu'il existe des varices aux jambes, parce qu'elles annoncent que le cours du sang est gêné dans la veine-cave (XXXIX.), et le dégorgement des branches qui vont s'y rendre est un remède plus direct. C'est pourquoi, dans les maladies qui succèdent à l'accouchement, la section des saphènes doit toujours être choisie, soit que l'inflammation de la matrice l'indique, soit que la stagnation du sang dans le péritoine et les organes abdominaux se manifeste par suite de la débilité ; et, dans ce dernier cas, l'application des sangsues à l'anus doit être employée conjointement (LXXII.).

LXXXIII.

Lorsque les règles sont supprimées chez les individus jeunes et robustes, cela arrive souvent par un effet de la pléthore générale. Le sang se porte dans tous les organes excités au même degré, et la sensibilité de la matrice ne peut prévaloir pour décider le flux menstruel. Cet état, qui se manifeste par l'apparition de boutons sur la figure, et par de larges taches rouges occupant principalement la peau des extrémités inférieures, semblables à l'éruption connue sous le nom de *porcelaine*, est accompagné des signes de la fluxion générale (XXVII.). La phlébotomie, en rendant la circulation plus libre, facilite le prompt retour des règles (1).

Mais dans les premières années de la menstruation, lorsque l'écoulement sanguin se fait d'une manière irrégulière par l'effet de la faiblesse de l'individu, l'application des sangsues aux grandes lèvres est la seule évacuation sanguine indiquée. On doit alors proportionner l'écoulement à l'état des forces, et l'arrêter aussitôt après la chute des insectes, si la faiblesse est très-grande (LVI.). De plus, il faut

(1) *Franck*, de curand. hom. morb. epitome, lib. 4, pag. 41 et 183.

avoir égard à l'habitude de la nature; et si les circonstances permettent de différer, on ne provoquera le flux menstruel qu'aux époques où il a déjà paru.

LXXXIV.

La menstruation n'est pas une contre-indication de la saignée, dans les maladies aiguës qui ne marchent pas vers une terminaison heureuse. Ce n'est alors qu'une hémorrhagie symptomatique annonçant l'embarras et l'impuissance de la nature (1). Si la diathèse est décidément sthénique comme dans la péripneumonie, la saignée des veines du bras doit être pratiquée d'abord, et ensuite celle du pied, si les signes de turgescence persistent dans la circulation abdominale.

Comme les préjugés s'opposent à l'emploi de l'évacuation sanguine en pareilles circonstances, il faut avoir une espèce de certitude de réussir pour oser la tenter; et si la diathèse est asthénique, il vaudra mieux s'en tenir aux lotions faites avec des liqueurs alcooliques froides et autres remèdes indiqués par

(1) Scire opportet quòd si febris non frangitur erumpentibus mensibus ; non est differenda phlebotomia. *Ballonii* Epid. lib. 2, pag. 179.

l'espèce de la maladie. Au reste, dans un très-grand nombre d'affections aiguës les flux utérins sont avantageux (1).

C'est tout le contraire dans les maladies chroniques ; l'écoulement menstruel trop réitéré est produit par l'engorgement de la veine-cave inférieure, qui éprouve un obstacle à sa décharge dans l'oreillette droite. Les anévrismes du cœur sont assez souvent accompagnés de ce symptôme, et l'écoulement sanguin est rarement assez abondant pour soulager ; il faut en venir à l'application des sangsues à l'anus.

LXXXV.

Après la cessation des règles, quelques femmes sont sujettes à éprouver plusieurs espèces d'accidens qui exigent l'emploi de l'évacuation sanguine. La sensibilité de la matrice n'étant plus suffisante pour y faire affluer le sang, l'excès de ce liquide se porte sur d'autres organes, et peut déterminer le commencement de plusieurs maladies chroniques plus ou moins graves. Morgagni rapporte l'observation d'une fille

(1) Quibusdam et ex naribus sanguis, et menses proruperunt.... Neque ullam mortuam novi ex quibus aliquid horum probè factum est. *Hippocrates*, de Morbis pop. lib. 1, pag. 121.

de quarante-quatre ans à qui ses règles avaient manqué depuis deux mois. Elle éprouvait une démangeaison incommode des paupières et des yeux, ainsi qu'une pulsation violente dans toute l'étendue de la région épigastrique, où l'on apercevait une tumeur. On la saigna, et le lendemain elle fut entièrement guérie (1). D'autres fois le sang reflue dans les rameaux de la veine-porte (XI. *b.)*, et le gonflement des veines hémorrhoïdales, soit internes, soit externes, cause la constipation ou rend la sortie des excrémens fort douloureuse. Le vrai remède, en ce cas, est l'application des sangsues à l'anus, ou la saignée du pied (XLVII. XXXIX.).

LXXXVI.

La quantité de sang que l'on doit évacuer dans les différentes espèces de saignée s'évalue d'après le soulagement que le malade en retire, et elle doit être considérable, lorsque les accidens sont dangereux et multipliés. En plusieurs circonstances, le calme ne survient que lorsque l'individu est tombé en défaillance; car, comme l'a fort bien dit Grimaud, la syncope est le vrai remède de la douleur (2);

(1) Epist. 39, n° 18.

(2) Cours complet de fièvres, tome II, page 84.

et quoiqu'elle occasionne des convulsions, elle diminue évidemment la résistance des forces musculaires (1). Les maladies qui peuvent requérir de pratiquer l'évacuation sanguine jusqu'à ce point, sont les hernies étranglées, les luxations difficiles à réduire, l'angine, la péripneumonie, et les inflammations abdominales. Arétée recommande de la pratiquer ainsi dans le volvulus inflammatoire (2); le meilleur procédé, pour parvenir promptement à ce but, est la section de la jugulaire (3).

Mais dans les maladies asthéniques, surtout celles qui consistent en un appareil de symptômes nerveux, la quantité de sang évacué ne doit guère surpasser deux ou trois onces à la fois. Une pareille saignée est suffisante en général pour dissiper les spasmes (XXXVIII.), et ne peut pas être dangereuse, si l'indication a été mal saisie.

LXXXVII.

Si le caractère de la maladie requiert l'emploi de la saignée, il est toujours prudent de

(1) *Franck*, Oper. cit. tom. V, pag. 121.

(2) De Curat. acutorum, lib. 2, cap. 5, pag. 200.

(3) *Tralles*, de Venæ sect. pag. 121.

la pratiquer, lorsqu'un seul symptôme la réclame, quand bien même les autres ne sont pas très-urgens, parce qu'un mauvais signe peut plus pour la perte du malade, que plusieurs bons pour sa conservation. Cette maxime est surtout applicable aux maladies de la poitrine, qui ont souvent une terminaison funeste, avec le concours des meilleurs signes, si la respiration est embarrassée.

LXXXVIII.

Chez les individus pléthoriques, et lorsque l'irritation est violente, l'évacuation sanguine doit toujours précéder l'emploi des révulsifs. Maintes fois, pour avoir omis cette précaution, on a aggravé l'état du malade par l'application des sinapismes ou des vésicatoires; tandis qu'au contraire, en usant à propos des révulsifs et des saignées, on vient à bout de guérir ou de prévenir un très-grand nombre de maladies, tant aiguës que chroniques. Ainsi, dans les péripneumonies muqueuses qui ont lieu chez les individus affaiblis, le sang qui, pendant le paroxisme, afflue vers le poumon, engorge le tissu de cet organe, à cause du peu de résistance vitale qu'il présente, et les individus périssent suffoqués si une méthode

de traitement rationnelle n'est promptement employée.

C'est pourquoi, avant de placer la ligature sur le bras, il est nécessaire d'appliquer un sinapisme chaud sur les coude-pieds et le bas des jambes, de manière à produire sur ces parties une irritation qui puisse y fixer le mouvement fluxionnaire, tandis que la saignée dégagera le poumon.

De même, pour combattre les douleurs de tête, l'ophthalmie et l'otalgie, après avoir appliqué des sangsues dans le voisinage de la fluxion, on place sur les extrémités inférieures des sinapismes dont l'effet se fait bientôt sentir et se continue, tandis que le sang coule encore des piqûres.

Dans les affections thoraciques non profondes, si l'irritation est d'abord apaisée par la saignée topique, il est rare que le mouvement fluxionnaire ne puisse ensuite être détruit par l'action d'un vésicatoire appliqué sur le point douloureux.

Si la saignée est négligée lorsque la fièvre complique la fluxion locale, les révulsifs ajoutent à l'irritation générale lorsqu'ils ne font pas cesser sur-le-champ l'irritation primitive, et ils rendent la maladie complètement inflammatoire. Un accident aussi fâcheux a lieu

très-souvent dans les fièvres rhumatismales, les fièvres muqueuses de certaines constitutions, et presque toujours dans les affections des membranes séreuses.

Les douleurs nerveuses très-intenses, surtout les coliques, sont rebelles aux narcotiques et aux autres remèdes calmans avant que l'évacuation sanguine ait été pratiquée, si les individus sont robustes et d'un tempérament sanguin, ou manifestant la prédominance du système artériel (VI.).

LXXXIX.

Divers accidens qui surviennent durant le cours des maladies aiguës ou qui les compliquent dès leur invasion, font varier l'emploi de l'évacuation sanguine. Ainsi, la phlébotomie devient nécessaire lorsqu'une saignée locale négligée a fait dégénérer l'affection locale primitive, et quand la force de l'irritation s'est fait ressentir à l'organisation entière; car la saignée capillaire peut difficilement suffire lorsque l'appareil fluxionnaire est accompagné de fièvre : l'évacuation sanguine qu'elle procure n'est pas, en général, assez abondante pour affaiblir l'action du cœur et des artères qui entretient la maladie.

La phlébotomie est employée alors d'une manière en quelque sorte perturbatrice : on saigne au bras et au pied tout à la fois, de manière qu'une très-grande quantité de sang cessant d'arriver au cœur tout à coup, le mouvement fluxionnaire cesse faute d'aliment. Rhasès guérit très-heureusement de cette manière une dame qui souffrait une douleur cruelle au carpe droit, affecté d'une tumeur inflammatoire. Il lui ouvrit en même temps la basilique et la saphène, et évacua de chacune une demi-livre de sang : après trois heures, il en évacua une égale quantité de la même manière; et, après trois autres heures, il ouvrit de nouveau la saphène, et cette dernière fois la douleur s'évanouit à mesure que le sang coulait (1). Par ce procédé, la saignée du bras affaiblissait directement la fluxion locale, tandis que la saignée du pied, en augmentant l'évacuation sanguine, dissipait le mouvement de fluxion générale qui concourait à entretenir la tumeur et la douleur. En dernier lieu, elle dissipa totalement la maladie, soit en détruisant les derniers élémens de la fluxion (XXXVIII.), soit, ce qui est aussi vraisemblable, en apaisant l'irritation de la ma-

(1) *Vacca Berlinghieri*, Oper. cit. pag. 5.

trice, qui pouvait causer, par sympathie, la douleur du carpe.

XC.

Les affections paralytiques qui surviennent sans avoir été précédées de causes débilitantes, ni de lésions cérébrales, mais accompagnées d'inquiétude générale et de trouble dans toute l'organisation, ou chez des individus d'un tempérament athlétique, et adonnés au vin et à la bonne chère (1), ou bien encore, qui succèdent à des travaux long-temps continués, et exécutés par la partie malade (VII.), exigent que l'évacuation sanguine soit pratiquée sur le côté affecté.

Dans l'asthénie, au contraire, et si la paralysie dépend de la compression du cerveau, on ne doit pas évacuer le sang du côté paralytique, afin de ne pas accroître la faiblesse (2). D'ailleurs, la compression occupant le plus souvent le côté du cerveau opposé à celui qui est paralysé, l'évacuation sanguine sera plus

(1) *Skenckius*, Observ. medic. pag. 58. *Vacca Berlinghieri*, *ibid.* pag. 13-17.

(2) *Aretœi*, de Curatione acut. lib. I, cap. 4, p. 155. *Franck*, Oper. cit. tom. V, pag. 10-12. *Morgagni* Epist. 13, n° 17.

directe sur le bras du côté sain. C'est vraisemblablement pour cette raison qu'Hippocrate défendait de saigner du côté de la douleur dans les blessures du crâne. L'évacuation sanguine ne doit pas être différée dès que l'indication de son emploi est reconnue : néanmoins, si les circonstances ne sont pas très-urgentes, il est à propos d'attendre que la digestion soit achevée ; car le vomissement peut être déterminé par l'effet de la saignée, lorsque l'estomac est plein d'alimens, et cela serait quelquefois dangereux pour les femmes enceintes. Elle peut également se pratiquer dans toutes les périodes des maladies, sans aucun égard aux jours critiques (1). Cependant elle est mieux indiquée dans les jours qui précèdent la fin du premier septenaire, parce que c'est du septième au quatorzième jour que la nature produit la suppuration ; mais comme on obtient quelquefois des succès par l'emploi de la saignée en des circonstances où le malade paraît presque désespéré, et à une époque très-avancée de la maladie (2), toutes les fois qu'il y a quelque probabilité de guérison, il est du devoir du

---

(1) *Ballonii* Epid. lib. 1, pag. 63.

(2) *Hippocrates*, de Morb. popul. lib. 3, sect. tertia, ægr. octavus.

médecin de risquer sa réputation en prescrivant un remède douteux, lorsque la perte du malade lui paraît certaine, en l'abandonnant à la nature.

Quoique aucune heure du jour ne soit spécialement affectée à l'évacuation sanguine, elle est cependant plus fréquemment indiquée vers le coucher du soleil, parce que c'est le moment de l'accroissement des symptômes de la maladie (1).

Dans toutes les circonstances, il faut soigneusement examiner, avant de pratiquer la saignée, si une crise n'est pas sur le point de se faire; car alors il faut temporiser jusqu'à ce qu'il soit bien reconnu que le mouvement critique est insuffisant.

Autant que possible, le médecin doit ou pratiquer lui-même la saignée, ou la faire pratiquer en sa présence, afin de juger de ses effets, et pour savoir si elle doit être réitérée.

Après l'amputation d'un membre, il est assez souvent nécessaire de prévenir le pléthore par l'évacuation sanguine. La nature, habituée à produire la quantité de sang nécessaire à toute l'organisation, ne peut tout-à-

(1) *Darwin*, Zoonomie, tom. II, pag. 196.

coup diminuer l'activité de l'hématose. Cette fonction s'exécute de la même manière que si le corps était dans son intégrité, et la surabondance du sang peut causer des accidens mortels (1). Les individus qui depuis longtemps ont contracté l'habitude de se faire saigner à des époques fixes, ne doivent pas s'en abstenir tout à coup : ils s'exposeraient à tous les accidens qui suivent la suppression des hémorrhagies habituelles. Ils doivent, toutes les années, diminuer la quantité de l'évacuation sanguine, faire en même temps usage d'alimens peu nourrissans, jusqu'à ce que les révolutions amenées pas le temps permettent de cesser entièrement l'usage de la saignée.

En général, les hommes peuvent renoncer aux saignées habituelles avec moins de danger que les femmes. Celles-ci, jusqu'à ce que la vieillesse vienne détruire chez elles la prépondérance du système sanguin, doivent très-souvent se soumettre aux saignées de précautions, si leur santé est menacée après la cessation des règles. Les saignées ne sont jamais plus nécessaires que lorsqu'un squirrhe de la matrice ou des glandes mammaires fait redouter un cancer.

---

(1) *Lambsma*, Fluxus vent. multip. pag. 105-106.

Si l'on y porte une sérieuse attention, on reconnaîtra que tous les ulcères cutanés, dont le caractère est de s'étendre en rongeant, ont pour base une irritation des capillaires blancs, soit lymphatiques, soit excréteurs, à côté de laquelle la phlogose sanguine se développe; et plus cette dernière est exaspérée, plus les ulcères font de progrès, et se rapprochent des chancres (1).

Cette irritation des capillaires blancs se manifeste souvent en plusieurs endroits à la fois, et la phlogose sanguine ne tarde pas à l'accompagner. Les différentes espèces de saignées doivent alors être pratiquées sans retard, tant pour dissiper l'un des élémens de la maladie, que pour faciliter l'action des médicamens dirigés contre l'affection primitive. L'efficacité de ce traitement était bien connue de Valsalva qui, pour prévenir la terminaison funeste des tumeurs lymphatiques, ne trouvait rien de plus recommandable que la saignée pratiquée chaque année deux fois le printemps, et deux fois l'automne (2). C'est dans ces deux saisons, et surtout dans la première, que la turgescence sanguine est le plus mani-

(1) *Broussais*, Phlegmasies chroniques, t. 1, p. 35.

(2) *Morgagni*, de Sedibus et caus. epist. 39, n° 35.

feste, et qu'il convient le mieux d'employer les saignées de précaution.

Enfin, il paraît probable que les tumeurs cancéreuses appartiennent aux phlegmasies chroniques, et que leur extirpation ne serait pas si souvent infructueuse, si on pratiquait de temps à autre une saignée, lorsque la plaie commence à se cicatriser, et si les malades étaient ensuite soumis à la diète aqueuse suivant le procédé de Pouteau (1).

XCI.

Les peuples qui vivent dans les pays tempérés éprouvent souvent des hémorrhagies spontanées salutaires; et de tous les habitans du globe, ce sont eux qui supportent le mieux les évacuations sanguines. Dans les pays chauds, on est bien éloigné de croire à l'utilité de ce remède, parce qu'on voit tous les jours combien les hémorrhagies naturelles y sont pernicieuses chez les malades (2). Cette indication n'est point fautive, et très-rarement en Europe, pendant les étés très-chauds, l'évacuation sanguine générale est indiquée pour combattre les maladies populaires; ordi-

---

(1) Œuvres posthumes, tom. 1, pag. 1 à 105.

(2) *Kurt Sprengel*, ouvrage cité, tome 1, p. 70-1.

nairement les saignées topiques sont les seules indiquées. Il en est de même pendant les froids excessifs, et les deux extrêmes du froid et de la chaleur produisent l'adynamie et engendrent le scorbut (1).

Cependant il y a ici quelques exceptions, car la saignée est très-utile en Égypte, malgré la chaleur du climat; et les habitans du pays prétendent qu'elle leur est nécessaire à cause de la propriété sanguifiante des eaux du Nil (2). Il est probable que le défaut absolu de pluie dans cette partie de l'Afrique et le voisinage des déserts, rendant l'air plus dense et plus abondant en oxygène, prédisposent les Égyptiens aux affections sthéniques.

Il se développe d'ailleurs dans les régions équatoriales une maladie qui exige promptement l'emploi de la saignée. Les marins qui naviguent dans les mers de ces parages sont quelquefois attaqués tout à coup, pendant la nuit, d'un délire qui leur fait apercevoir la surface de la mer comme une prairie. Entraînés par cette illusion, ils se précipitent dans les ondes, s'ils n'en sont pas empêchés. Cette

---

(1) *Lecler*, Hist. nat. de l'homme malade, tome 1, note de la page 100.

(2) *Prosp. Alpinus*, de med. Ægypt. lib. 1, p. 27.

maladie, nommée *calenture*, a été traitée par des saignées réitérées sur plusieurs veines, parce que le sang éprouve d'abord la plus grande difficulté à sortir. La raison ne revient, et la régularité ne se rétablit dans les pulsations artérielles, que lorsqu'on est parvenu à évacuer au moins deux livres de sang (1). La calenture n'a cependant encore été observée que sur des Européens accoutumés à un climat beaucoup moins chaud que celui de la zone torride. La chaleur agit alors comme un stimulus violent, qui fait éprouver un état d'exaltation extrême à tout le système nerveux, et peut-être que les bains froids seraient aussi efficaces que la saignée.

Sous la même latitude, et à la même exposition, certaines peuplades supportent mieux la saignée que d'autres : elle convient spécialement aux habitans des pays situés entre la Seine et la Loire, si l'on en croit Thierri (2.). Le tempérament des Américains s'accommode peu au contraire des évacuations sanguines; quelques auteurs ont prétendu que ces peuples ont le système sanguin moins actif,

(1) Dictionn. des sciences médicales, t. III, p. 475.

(2) Observat. de médecine et de chirurgie, tome II, not. pag. 70.

parce que le fer est rare dans le Nouveau-Monde. Si cette raison était fondée, l'évacuation sanguine serait fréquemment indiquée dans les contrées où la nature présente ce métal avec profusion. Cette débilité du système sanguin me paraît dépendre de l'extrême humidité du sol de l'Amérique, couvert d'immenses forêts et arrosé par des fleuves semblables à des mers.

Enfin, avant de saigner, il faut toujours demander au malade si on lui a tiré du sang d'autres fois, s'il supporte mieux l'opération du côté droit que du côté gauche, et s'il en éprouve ensuite quelque accident. Il existe des idiosyncrasies auxquelles on doit faire attention (1).

XCII.

Autant l'évacuation sanguine est utile, lorsque l'indication de son emploi est réelle, autant elle peut être nuisible, si les circonstances ne l'exigent pas. Les fréquentes saignées augmentent l'activité de l'hématose : tous les fluides semblent se convertir en sang ; plus on saigne, plus on est obligé de saigner, pour

---

(1) *Ballonii* Epid. lib. 2 pag. 176-8-9.

prévenir les effets d'une surabondance vicieuse (1). Chez d'autres individus, au contraire, et c'est le plus grand nombre, la saignée affaiblit l'hématose comme les autres fonctions, et l'organisation, privée de son principal stimulus, tombe bientôt en langueur.

D'un autre côté, les saignées faites à contretemps aggravent les maladies que l'on voulait guérir par ce moyen; la manie se convertit en démence, qui pour lors est incurable (1), ou de très-difficile guérison; et dans les autres maladies chroniques, elles provoquent promptement l'hydropisie. Si les maladies éruptives sont compliquées d'adynamie, la faiblesse est augmentée par l'évacuation sanguine, et l'éruption ne peut plus se soutenir. Il est d'ailleurs des affections morbides tellement susceptibles de métastase, que la saignée ne doit jamais être pratiquée lors de leur existence, à moins d'une nécessité très-pressante. L'engorgement des parotides, connu sous le nom d'*oreillons*, en fournit un exemple. Cette maladie se dis-

---

(1) *Morgagni*, Op. cit. epist. 43, n°s 26 et 27.

(2) Traité de l'aliénation mentale, par le professeur *Pinel*, pag. 325-2.

sipe souvent après une saignée, et la tumeur des testicules ne tarde pas à la remplacer (1). Les dartres disparaissent aussi dans les mêmes circonstances, et leur répercussion donne lieu à différentes affections des organes thoraciques et abdominaux. Il en est de même des abcès, et cette métastase devient promptement mortelle.

Ce n'est pas seulement l'évacuation sanguine produite au moyen de la lancette, dont l'abus est à craindre; l'application des sangsues devient nuisible également, si elle n'est pas indiquée, en attirant sur les organes abdominaux un mouvement fluxionnaire, duquel dépendent ensuite plusieurs maladies chroniques. Les signes qui annoncent un mouvement hémorrhoïdal ne sont pas même toujours une indication certaine de l'utilité de l'application des sangsues à l'anus; car si ces symptômes se présentent pour la première fois chez un individu d'une constitution pléthorique, adonné à la bonne chère, avec l'apparence d'un état d'excitation générale, la phlébotomie réitérée, suivant le besoin, mérite la préférence.

---

(1) Nouvelle Doctrine chirurgicale, par M. *Léveillé*, tome II, page 546.

On doit y recourir, non-seulement pour diminuer avec promptitude la diathèse sthénique, mais encore pour ne pas indiquer à la nature une habitude vicieuse (1).

Il résulte aussi des inconvéniens de l'usage des scarifications qui, pratiquées inconsidérément sur les extrémités, y font naître des fluxions rhumatismales ou arthritiques (2).

Mais combien une sage réserve est éloignée de la répugnance que beaucoup de médecins manifestent contre l'emploi des évacuations sanguines, et de cet usage parcimonieux qui en rend l'effet nul pour le malade et pernicieux pour l'art? Depuis le discrédit du galénisme et du système des mécaniciens, la saignée est un remède trop négligé. Autrefois elle était employée comme secours prophylactique après les chutes, les mouvemens de frayeur, chez beaucoup de femmes enceintes, et comme traitement préliminaire d'un grand nombre de maladies tant aiguës que chroniques. Alors les affections organiques du cœur étaient fort rares, et c'est leur fréquence maintenant qui a fourni les moyens de les connaître, et qui

---

(1) *Franck*, Op. cit. tom. v, pag. 243.

(2) *Stahl*, Theoria med. vera, pag. 1234.

a provoqué l'attention des médecins d'une manière spéciale.

Quand la constitution de l'année est inflammatoire, malheur aujourd'hui aux malades qui tombent entre les mains des médecins temporiseurs ou prévenus pour les embarras gastriques. Les deux meilleurs ouvrages de médecine qui aient paru depuis le milieu du dix-huitième siècle, ont causé la perte d'un grand nombre d'individus. Si la Nosographie du professeur Pinel et la traduction française du *Ratio medendi* de Stoll n'étaient pas entre les mains de tous ceux qui savent lire, il y aurait bien moins de victimes de l'émétique et de la médecine expectante. Les nausées, la douleur à la partie antérieure de la tête, en imposent pour une affection bilieuse ; on ne tient pas compte de la gêne de la respiration ; on ne tente pas même la percussion du thorax et l'exploration de l'abdomen ; on s'informe peu des causes prédisposantes et efficientes; on néglige la saignée, ou bien elle est employée d'une manière empirique, comme moyen secondaire, et rarement réitérée. La mauvaise administration de ce remède le rend suspect, et les malheurs que le médecin éprouve ne peuvent lui indiquer la vraie méthode de traitement. On crie

à la malignité, mot vide de sens, le dernier retranchement de l'ignorance, et qui, semblable à un talisman funeste, frappe d'aveuglement celui qui le prononce, et le met dans l'impossibilité de trouver le chemin de la vérité.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ERRATA.

Page 3. §. II. 2e alinéa, *ajoutez* (*B*). 3e alinéa, *ajoutez* (*C*).

Page 20, au commencement du §. X, *ajoutez* (*A*).

Page 26, ligne 18, après l'écoulement, *ajoutez* le long.

Page 51, ligne 13, au lieu de (xx), *lisez* (xxiii).

Page 66, note (1), ligne 3, au lieu de 1805, *lisez* 1809.

Page 87, note (2), ligne 2, *ajoutez* Hoffm. med. Rat. Tom. page vi. 396. edit. Francof.

Page 88, ligne 3, après immédiatement, *supprimez* le point et virgule.

Page 94, ligne 10, *supprimez* (1), pour être placé à la ligne 21, après le mot *manière*.

Page 96, ligne 9, au lieu de l'employer, *lisez* les employer.

Même page, ligne 19, au lieu de cholidoque, *lissez* cholédoque.

Page 111, ligne 6 de la note, au lieu de *lue*, lisez *lege*.

Page 112, ligne 13, au lieu de montant, *lisez* Montana.

Page 114, ligne 2, de la note, au lieu de *pathologicæ*, lisez *pathologicas*.

Page 115, *lisez* la note (3) avant (2).

Page idem, ligne 27, au lieu de Al-Baschid, *lisez* Al-Raschild.

Page 127, ligne 20, au lieu de engager, *lisez* engorger.

Page 132, ligne 9, au lieu de (2), *lisez* (3).

Page idem, ligne 19, au lieu de (3), *lisez* (4).

Page 157, ligne 18, au lieu de l'esprit des observateurs. Dans tous les temps, *lisez* l'esprit des observateurs, dans tous les temps.

Page 180, ligne 1re, au lieu de doit, *lisez* dit.

Page 186, ligne 9, au lieu de il, *lisez* elle.

Même page, note (1), ligne 6, au lieu de Stahl, *lisez* Stoll.

Page 193, note (2), *Borserii*, lisez *Bursierii*.

Page 203, note (2), ligne 2, au lieu de *medica*, lisez *medicæ*.

Page 215, note (2), ligne 2, au lieu de Stahl, *lisez* Stoll.

Page 218, note (2), au lieu de Stalh, *lisez* Stoll.

Page 236, ligne 6, au lieu de outre, *lisez* entre.

ERRATA.

Page 252, ligne 2, qui le produit, *lisez* qui la produit.

Page 254, ligne 4, impassible, *lisez* impossible.

Page 264, ligne 22, conjoncture, *lisez* conjonctive.

Page 273, ligne 6, l'emploient, *lisez* l'employoient.

Page 280, ligne 13, du malheureux, *lisez* des malheureux.

Page 290, ligne 6, pleins de sueurs, *lisez* pleins de sucs.

Page 293, ligne 18, en tirant, *lisez* en se tirant.

Page idem, ligne 20, ils éprouvent aussi, *lisez* ils éprouvent ainsi.

Page 299, ligne 15, plus haut, *lisez* plus lent.

Page 318, ligne dernière, intermittence, *lisez* intermittente.

Page 319, note (2), ligne 2, *vèna sectionem*, lisez *venæ sectionem*.

Page 324, ligne 3, (XI. b), *lisez* (XI. B).

